



3 1761 07321730 9

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

2052 I

LITTÉRATURE ET MORALE

DANS LE

PARTI SOCIALISTE ALLEMAND

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1898.

LITTÉRATURE ET MORALE

DANS LE

PARTI SOCIALISTE

ALLEMAND

ESSAIS

PAR

ERNEST SEILLIÈRE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1898

PT
345
S45



914135

V

INTRODUCTION

Ces *Essais* pourront paraître à quelques lecteurs insignifiants et sans portée. Ils sont consacrés à des questions qui n'occupent guère les adeptes cultivés du parti démocrate-socialiste qu'en dehors de l'agitation politique directe. Ce sont pour ainsi dire des récréations socialistes. Nous les dédions aux esprits qui ont le goût des études morales, de la psychologie individuelle et de la psychologie sociale. Pour ceux-là, nulle observation n'est superflue. Une particularité de langage ou de tactique révèle un trait du caractère ou une tendance de la volonté.

Nous nous sommes imposé les efforts les plus sincères pour demeurer impartial, pour conserver le ton de l'historien, en touchant à des questions

qui sont aujourd'hui brûlantes. Et pourtant nous ne nous dissimulons pas le double écueil contre lequel viendra sans doute échouer notre bonne volonté. D'une part, les ennemis instinctifs, les adversaires naturels du socialisme chercheront en vain dans ces pages des indignations qu'ils vont ressentir eux-mêmes en les parcourant, lorsqu'ils rencontreront telle affirmation brutale ou telle théorie d'apparence subversive. Ces indignations, l'auteur n'en a pas été moins agité, peut-être. Un mouvement de passion est inséparable du premier contact avec une nouveauté d'aspect choquant, à laquelle ni leur éducation ni leur milieu n'ont préparé certains hommes. Mais la réflexion et l'accoutumance émoussent ces révoltes; l'étude des origines rapproche l'historien de son sujet; l'expérience lui apprend à attendre du temps et des événements la correction des hardiesses les plus excessives. Le sang-froid revient vite, et la raison fait son œuvre, sans céder à des influences émotionnelles.

D'autre part, les socialistes qui sont demeurés des marxistes orthodoxes, si toutefois il en existe

encore en France, ne retrouveront pas ici l'approbation sans réserve, l'enthousiasme de commande d'un homme de parti. Le temps a passé déjà sur l'œuvre de Marx. Tout en rendant justice à sa bonne foi, et même à sa méthode, nulle intelligence éclairée ne saurait désormais accepter aveuglément ses conclusions, et surtout celles de ses disciples. Le système hardi qu'il a construit de toutes pièces n'échappe pas au sort inévitable des philosophies du passé. Schérer disait du hégélianisme, source du marxiste :

« Toute philosophie digne de ce nom se compose de deux parties : l'une transitoire, l'autre éternelle. En vivant, elle se développe, et en se développant, elle se transforme, c'est-à-dire qu'elle abandonne d'elle-même ses éléments inférieurs pour en dégager un petit nombre de vérités dont s'accroît le grand patrimoine de l'humanité. Cette transformation, c'est sa mort, c'est aussi sa résurrection. Seulement, tandis que son esprit est absorbé par l'esprit universel, ce qui reste d'elle sur la terre n'est qu'un squelette desséché et grimaçant. »

Aussi bien dans le marxiste allemand lui-même, l'évolution se fait-elle de plus en plus sensible comme autrefois dans l'école de Hegel. Des groupes se forment qui présentent une physionomie propre, qui ont rompu l'unité de la première heure et la cohésion du premier peloton d'assaut. En tête, on distingue les vieux lutteurs qui ont présidé à la naissance du parti : organisateurs infatigables qui consacrent encore toute leur activité à favoriser ses progrès sur le terrain électoral. Tels sont MM. Liebknecht et Bebel.

Puis viennent des théoriciens rigoureux, héritiers directs de la tournure d'esprit de Marx, sinon de sa vaste intelligence. Ils dépensent un talent réel et une énergie parfois brutale à se maintenir sur les positions conquises par leur maître, car ils rougiraient d'abandonner un pouce de terrain à l'ennemi. MM. Mehring et Kautsky sont à leur tête, suivis de près par le groupe remarquable des écrivains féminins du parti, Mmes Zetkin, de Stuttgart, Braun, de Berlin et Luxembourg, qui parle au nom des Polonais.

Enfin, des éléments plus jeunes, des esprits

plus indépendants et plus curieux représentent dans le marxiste allemand la vie et l'avenir. Ils semblent promettre que l'histoire conservera ses droits au sein de l'école historique par excellence, et que l'évolution de la pensée allemande, après avoir marqué ses étapes par les œuvres de Kant, de Fichte, de Hegel et de Feuerbach, ne s'arrêtera pas à Marx, dans une immobilité contre nature. Auprès de MM. Bernstein, Cunow et Hugo, par exemple, on se sent en sympathie sans se croire obligé de partager toutes leurs idées. Il suffit que la sincérité dont ils sont animés inspire la confiance et parfois la conviction. Ce sont d'ailleurs des hommes d'un savoir éminent, dont la parole possède une véritable autorité.

L'évolution qui se dessine au sein du parti marxiste allemand se retrouve encore, plus marquée peut-être, dès que l'on franchit le Rhin. S'il est un pays pour lequel est peu faite la doctrine marxiste pure, c'est la France. Sa population de paysans, de petits propriétaires, sa puissance d'épargne en font la patrie classique de ce socialisme que Marx a sans cesse combattu, qu'il fût

incarné par Proudhon ou par ses disciples de la Commune, le socialisme petit-bourgeois (*Klein-buergerlich*). Une preuve nouvelle en a été fournie récemment par l'attitude qu'a cru devoir prendre, devant le Parlement, l'un des théoriciens les plus originaux du socialisme français. M. Deville, qui pourtant a fait du marxisme une étude approfondie et féconde (1), a été amené, sur le terrain de la politique pratique, à élaborer un programme électoral qui conserve la petite propriété et permet même aux petits propriétaires d'employer des salariés, sous la condition de certaines garanties. Le *Vorwaerts*, organe officiel du marxiste allemand, a apprécié cette proposition de la manière suivante. « C'est, dit-il, un essai qui devait nécessairement échouer, pour justifier, à l'aide des principes du socialisme prolétarien (marxiste), les tendances petit-bourgeoises de la plupart des écoles socialistes françaises(2). » Cette

(1) Voir en particulier son abrégé du *Capital*, de MAAX, et ses *Principes socialistes*.

(2) Et M. G. Sorel (dont nous allons parler plus longuement), souscrivant aux conclusions du remarquable travail de M. J. Bourdeau (*Musée social*, 21 juillet 1897), a écrit dans

critique dédaigneuse n'est qu'un symptôme isolé d'une scission plus profonde qui tend à se produire au sein du socialisme européen. Depuis quelques années, les intelligences latines et anglo-saxonnes, ayant porté leur attention sur les thèses du socialisme allemand, les ont déjà profondément ébranlées dans ce qu'elles présentaient d'outré et d'excessif. En France, en Italie et en Angleterre, des hommes éminents se sont pénétrés de la doctrine marxiste, et en ont poursuivi l'élaboration et la discussion dans un esprit de sympathie sincère, mais de respectueuse indépendance, la clarté, la méthode et la rigueur logique étant encore, en ces trois pays, les héritages de la race et les conditions du succès. On s'en convaincra si l'on nous permet de supposer connues, pour un instant, les principales thèses de l'école marxiste, et de reproduire quelques récentes déclarations du plus érudit des marxistes français, M. G. Sorel, sur les différents problèmes théo-

une revue allemande : « Chez nous, les représentants officiels du marxisme sont en meilleurs termes avec les socialistes bourgeois qu'avec les chefs des syndicats ouvriers. » *Socialistische Monatschrift*, novembre 1897.

riques auxquels nous serons amené à faire allusion au cours de nos *Essais*. Il est vrai que M. Sorel est suspect de sympathies envers la « sociologie universitaire », comme dit dédaigneusement M. Lafargue, gendre de Marx ; mais l'étendue de ses connaissances ne saurait diminuer l'autorité de sa parole.

Au mois d'octobre 1897, M. Sorel a résumé dans le *Devenir social* une œuvre nouvelle d'un socialiste italien, M. Merlino, intitulée *Pour et contre le socialisme*, sorte de revue critique des différents points de vue et solutions proposées par les écoles socialistes contemporaines. L'écrivain français a présenté lui-même, ou approuvé chez M. Merlino, les conclusions suivantes.

A propos de la conception matérialiste de de l'histoire (1), M. Sorel s'exprime ainsi : « Il faut bien séparer ici Marx de certains marxistes, car il n'est pas douteux que, si le maître a entendu l'expression « mode de production » dans un sens très large, certains disciples l'ont entendue

(1) Voir notre premier Essai.

dans un sens très étroit, et ont ramené toute l'histoire à une conception sèchement mathématique de fonctions d'une variable, qui serait le coefficient du progrès technologique. Marx a eu la même mauvaise fortune que son maître Hegel ; sa manière de formuler a permis de lui attribuer toutes les sottises. » Et plus loin : « Quand on applique la fausse et incomplète théorie de la lutte des classes aux époques historiques antérieures à notre siècle, on obtient naturellement des résultats grotesques. Mais, même de nos jours, il est assez difficile de croire que la lutte du prolétariat contre le capitalisme ait engendré la politique de Louis-Philippe, de Napoléon, de Gambetta, de Jules Ferry. Je ne me chargerais pas de soutenir ces paradoxes. »

Passant à l'avenir de la famille et de l'État : « Il ne faut pas dire, écrit M. Merlino (et nous verrons qu'on l'a dit en Allemagne), que la religion, l'État et la famille sont des formes dérivées de la propriété individuelle .. que la propriété bourgeoise, une fois convertie en propriété collective, toute lutte et toute injustice disparaîtront de la

société, que la religion perdra prise sur les âmes de la multitude... que la famille se transformera en amour libre, et que l'État cessera d'avoir sa raison d'être. » « Ce sont là évidemment, ajoute M. Sorel, des hypothèses indémonstrables et fort inutiles, je crois, au socialisme... Les affirmations hasardées contre lesquelles s'élève M. Merlino sont des survivances d'anciennes hypothèses sur l'avenir. »

« La loi de concentration⁽¹⁾ du capital, dit-il plus loin, n'est pas spécifiquement marxiste ; elle appartient au même système que la loi d'airain, si longtemps soutenue par l'école, et aujourd'hui entièrement abandonnée. J'estime qu'il y a de très grandes réserves à faire sur la concentration générale et indéterminée. La circonstancier serait plus conforme à l'esprit de Marx... Au point où en est arrivé le socialisme, il y a tout avantage à se débarrasser de ce symbolisme, et à considérer les phénomènes dans toute leur complexité, et avec leurs qualités vraies. »

(1) Voir notre essai sur *l'État dans la société de l'avenir*.

« Enfin, conclut M. Sorel, la vitalité d'une doctrine scientifique se mesure moins à la fidélité à des formules qu'à la hardiesse et à l'indépendance des disciples. »

On ne saurait mieux dire, et, comme on le voit, la plupart des opinions et des prévisions dont nous aurons à signaler l'exagération appartiennent déjà à l'histoire intellectuelle du passé, bien qu'elles soient d'hier. Elles mènent une existence précaire dans l'atmosphère de serre chaude que les circonstances politiques entretiennent autour du parti socialiste allemand. Au grand jour, à la pleine lumière des institutions démocratiques, elles se fanent et font place à des pousses plus jeunes et plus robustes.

En Allemagne même, à mesure que les chefs socialistes croient s'approcher de la période des actes et des responsabilités, les excès de parole et les écarts d'imagination s'apaisent. Les manifestations de la pensée socialiste seront peut-être bientôt, là comme ailleurs, moins imprévues et moins originales que celles que nous allons passer en revue, mais, en revanche, elles

deviendront plus pratiques et plus réfléchies.

L'éditeur de Lassalle, le détenteur d'une partie de l'héritage littéraire de Marx et d'Engels, M. Bernstein, n'écrivait-il pas dans la revue scientifique de son parti (1) : « Dans tous les pays où le socialisme a conquis une importance politique, nous constatons ce phénomène commun : une évolution intérieure s'accomplit dans son sein. Les outrances du passé disparaissent dans le style et dans l'argumentation ; l'engouement pour les généralisations diminue ; on ne spéculé plus sur le partage de la peau de l'ours, après l'accomplissement du bouleversement universel. En général, on ne s'occupe même plus avec excès de cet intéressant événement, mais on étudie les détails des problèmes du jour présent, et l'on cherche le levier et le joint favorable pour faire progresser, sur le terrain de ces derniers, la marche de la société dans le sens du socialisme. Ce processus d'évolution n'est pas toujours conscient et voulu sous tous les rapports. Des survivances de toutes

(1) *Neue Zeit*, t. XVI, p. 16, 484-485.

sortes, les différences du développement économique et politique dans les différents pays, les oppositions du tempérament et de la culture dans les individus le font plus rapide ou plus lent, plus incohérent ou plus conséquent; mais les traits fondamentaux sont partout les mêmes, qu'il s'agisse de la démocratie socialiste allemande ou française, scandinave ou italienne.

« Un écrit, fêtant aujourd'hui le cinquante-naire du *Manifeste communiste*, et soucieux de justifier la prétention au nom de « socialisme scientifique », devrait s'occuper au moins autant à rechercher jusqu'à quel point la véritable évolution des faits a contredit les prévisions du *Manifeste* et de la littérature qui s'y rattache, qu'à souligner dans cet ouvrage les prédictions qui se sont accomplies depuis lors. Pourtant les essais sérieux de contribution scientifique au socialisme scientifique sont encore des exemples fort isolés...

« Si, par un soulèvement de la masse, le parti socialiste allemand était amené au pouvoir, il se trouverait en face d'un problème insoluble. Il ne

pourrait décréter la suppression du capitalisme ; il ne pourrait pas même s'en passer, et ne pourrait d'autre part lui fournir la sécurité dont il a besoin pour accomplir ses fonctions. Il s'userait inévitablement dans ses contradictions, et le terme en pourrait être un désastre colossal (1). Nous voilà au cinquantenaire de la révolution de Février en France ; il serait à souhaiter qu'à côté du souvenir des glorieuses journées populaires et des honteux méfaits de la réaction, on fit une place aux véritables enseignements de cette année, depuis l'enthousiasme du 24 février jusqu'au drame du 24 juin, considéré sans effets mélodramatiques. Les embarras du gouvernement provisoire de 1848, si grands qu'ils aient été, seraient insignifiants en comparaison des embarras que rencontrerait le parti socialiste, si une crise économique universelle le portait au pouvoir à un moment où la constitution de la société

(1) M. H. Lagardelle a écrit dans le *Devenir social*, 1898, p. 81 : « Tant que le prolétariat n'est pas, dans son ensemble, capable de la direction sociale des moyens de production et d'échange, c'est-à-dire tant qu'il n'est pas organisé économiquement, tout triomphe politique serait non pas vain, mais néfaste. »

serait encore analogue à ce que nous constatons aujourd'hui...

« Les prévisions tirées à ce sujet de l'histoire de la grande Révolution française reposent sur une méconnaissance totale de l'immense différence qui sépare des institutions féodales et des institutions libérales, la propriété foncière administrée féodalement et l'industrie moderne. On pouvait supprimer la plupart des droits féodaux et n'atteindre dans ses intérêts qu'une fraction relativement minime de la population ; une intervention radicale dans le droit de propriété bourgeoise atteindrait un nombre d'intéressés immensément plus considérable qu'on ne pourrait contraindre tout entier à l'émigration (1). Une action violente et purement extérieure dans les

(1) Les mécontents de l'ordre social éprouvent la nécessité de s'attaquer à un groupe déterminé de coupables. Par exemple, avant 1789, à la noblesse et au clergé, classes nettement définies. — Au temps de Marx, le « bourgeois » était de même un personnage bien défini par le cens électoral. Il n'en est plus ainsi sous le régime du suffrage universel. Où commence, en effet, le bourgeois ? Cet embarras pour savoir à qui s'en prendre est l'origine de l'antisémitisme. Une minorité, délimitée par des traits faciles à reconnaître au premier coup d'œil, sera toujours le bouc émissaire des iniquités sociales

rapports sociaux ne se traduirait pas le moins du monde par une accélération du processus intérieur d'évolution de l'industrie, mais au contraire agirait le plus souvent pour le retarder (1). »

Enfin, M. Bernstein conclut ce remarquable article par les lignes suivantes : « Si l'on entend par réalisation du socialisme l'institution d'une société dans laquelle tout sera réglé d'une façon strictement communiste, je n'éprouve aucun embarras à déclarer que cette éventualité me paraît encore assez lointaine. Au contraire, je suis fermement convaincu que la génération actuelle verra déjà la réalisation de beaucoup de socialisme, sinon sous la forme patentée, du moins en fait. L'extension continue du cercle des devoirs sociaux, c'est-à-dire des devoirs et des droits correspondants de l'individu vis-à-vis de la société, et des obligations de la société envers les individus; l'extension du droit de surveillance de la société, organisée en nation ou en État, sur la vie écono-

(1) *Neue Zeit*, t. XVI, p. 18, 553-555.

mique; le développement de l'autonomie démocratique dans la commune, le canton ou la province, et l'extension des devoirs de ces circonscriptions, — tout cela est pour moi évolution vers le socialisme, ou, si l'on préfère, réalisation progressive du socialisme. Cette évolution s'accompagnera naturellement du passage à l'administration publique de certaines institutions économiques qui auront été, jusque-là, dirigées par des particuliers. Mais cette transformation ne pourra progresser que peu à peu. De puissants motifs contraindront à la modération dans cette voie. Pour la formation et la confirmation d'un bon personnel de direction démocratique, il faut du temps avant toute chose, — l'histoire des expériences industrielles du comté de Londres vient d'en donner la preuve... Dans une bonne loi de fabrique, on peut d'ailleurs introduire plus de socialisme que dans la socialisation de tout un groupe de fabriques. »

Voilà des déclarations courageuses et caractéristiques. On y sent l'influence d'une atmosphère intellectuelle que les fondateurs du marxisme

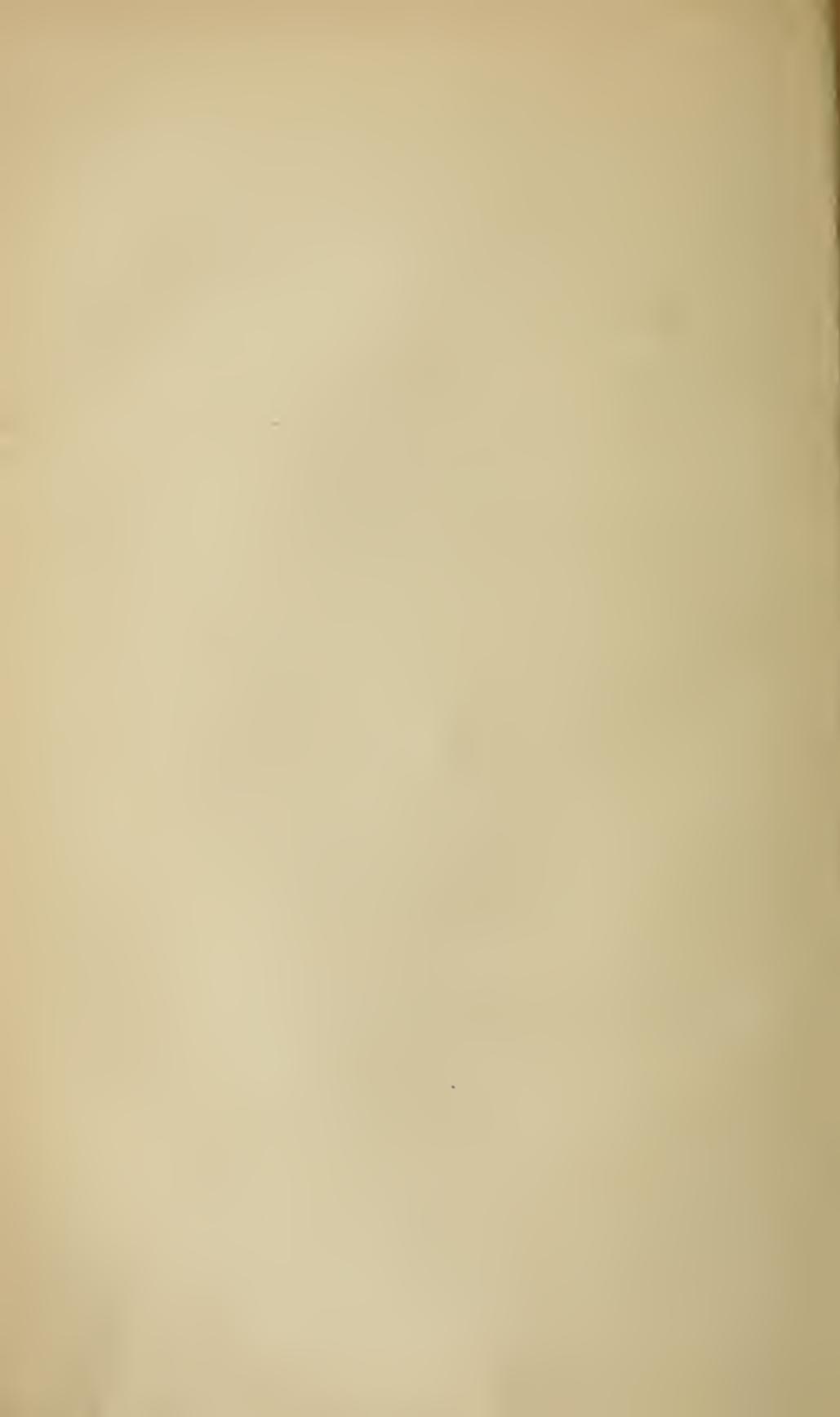
n'ont jamais voulu respirer franchement, bien qu'elle les environnât de toutes parts. (Comme Marx et Engels, M. Bernstein habite au delà de la Manche).

En Angleterre, la société des socialistes fabiens, qui a adopté la tactique prudente et avisée du *Cunctator*, a accompli déjà une œuvre utile et féconde (1). Ses représentants les plus éminents, M. Sidney et Mme Béatrice Webb, donnent actuellement, dans leur magistral ouvrage sur les *Trade-Unions*, des lois expérimentales tirées de l'observation demi-séculaire du développement d'une démocratie industrielle. Ces lois et les résultats dès à présent acquis sont tout autres qu'ils n'apparaissaient probables au socialisme, qui se déclarait scientifique il y a cinquante ans.

L'ère où les prophéties étaient de mode recule de plus en plus dans le passé. Marx n'a-t-il pas toujours prêché lui-même l'étude acharnée de la réalité, la soumission aux faits, la critique de

(1) Voir l'excellent ouvrage de M. A. MÉTIN, sur *le Socialisme en Angleterre*. Paris, 1897.

soi-même? C'est la conclusion qu'il importe de retenir après la fréquentation de son école. C'est celle à laquelle ses disciples les mieux doués tendent de plus en plus à conformer leur pensée et leur action.



LITTÉRATURE ET MORALE

DANS LE

PARTI SOCIALISTE ALLEMAND

LA LITTÉRATURE ENFANTINE

DU PARTI SOCIALISTE ALLEMAND

I

Les pays germaniques sont la patrie d'élection de la littérature enfantine, de ce genre qui est l'un des plus jeunes dans le domaine des lettres, car depuis deux siècles à peine est née la préoccupation de rédiger et d'imprimer les récits que les mères et les nourrices répétaient à leurs enfants dès l'antiquité la plus reculée. Les écrivains qui ont pris cette peine se sont trouvés avoir fait du « folklore » sans le savoir, car les braves femmes de jadis, simples et naïves elles-mêmes comme des

enfants, disaient à leurs nourrissons les récits qui les avaient charmées, les contes et les fantastiques légendes des veillées de nos ancêtres.

Perrault verra son nom survivre parce que, le premier en France, il a puisé à cette source vive de poésie populaire, à ce trésor de traditions légendaires, végétation robuste qui plonge si profondément ses racines au sol vénérable où poussa la race gauloise.

Malgré la timidité d'imagination, malgré l'esprit de logique et l'amour des généralités oratoires que le compilateur tenait de son époque, de notre grand siècle classique, le charme pénétrant, le salubre parfum de terroir qui se dégagait des matériaux qu'il a mis en œuvre ne s'est pas évaporé tout entier.

Mais, combien ces matériaux sont plus abondants, cette moisson plus généreuse dans les pays du Nord, où les longs hivers brumeux, l'existence solitaire de l'homme au sein d'une nature avare, les instincts rêveurs, le paganisme persistant ont favorisé la naissance de légendes sans nombre, l'éclosion d'une poésie populaire dont la richesse est incomparable ! Les Grimm, les Bechstein, les Hacklaender, les Hauff ont été plus heureux encore que Charles Perrault. Leur tâche s'est

trouvée mieux préparée par la coopération ignorée des générations qui se sont succédé sur le sol germanique. Et, pour donner une forme achevée aux éléments fournis par l'imagination des ancêtres, ils possédaient par héritage les mêmes dons de poésie, de couleur et de vie qui, dans les esprits incultes des premiers narrateurs, avaient présidé à la formation de ces légendes, les revêtant dès leur naissance d'une grâce impérissable.

Parmi ces conteurs exquis, il faut faire une place éminente au Danois Andersen, qui est un des plus grands, un des plus véritables poètes de la littérature européenne, tant qu'il demeure dans le domaine pour la souveraineté duquel il a été marqué du signe divin. Ses récits pour l'enfance ont de quoi charmer tous les âges, car nul n'a surpassé son symbolisme exquis, sa grâce sans apprêt et sa tendresse émue, qui possède le privilège de donner la vie aux êtres et même aux choses les plus humbles.

Il faut avouer que tous ces écrivains charmants ont suscité des imitateurs maladroits. On a copié leurs procédés sans surprendre le secret de leur talent. Pourtant, les auteurs allemands demeurent doués de qualités particulières pour parler à l'enfance, pour l'intéresser et l'attacher, et, dans leurs

livres de contes, on trouve souvent un reflet de cette grâce qui pare les modèles du genre.

Au sein du parti socialiste allemand, dont la vie intellectuelle est si active depuis quelques années, on s'est avisé qu'il se trouvait là un domaine où la démocratie marxiste n'avait pas encore porté ses tendances, ni exprimé sa conception particulière du monde. Quelques esprits ardents, entreprenants, passionnés, apportant au triomphe de leur cause une bonne volonté intrépide, ont conçu le projet ambitieux d'aller chercher jusque sur les genoux de leurs mères des adeptes pour leurs doctrines, et des recrues pour la grande armée du prolétariat. « Quiconque a pour soi la jeunesse, ont-ils pensé, est assuré de l'avenir. » Il n'est jamais trop tôt pour agir sur l'esprit. Les impressions morales reçues dans la première enfance sont celles qui demeurent les plus durables, qui persistent parmi les leçons contradictoires qu'apporte la vie, et forment pour ainsi dire le noyau autour duquel viennent se grouper plus tard les enseignements de l'existence. — Pourtant, ajoutaient-ils, le zèle des parents socialistes ne doit pas aller jusqu'à retirer entièrement des mains de leurs enfants les livres d'images et de contes, pour y placer trop tôt des ouvrages de science et des brochures de propagande.

Chaque chose a son temps. Il faut présenter à l'enfance l'aspect sensible et pittoresque du monde et de la vie humaine, plutôt que les conclusions purement logiques et rationnelles qu'en a tirées jusqu'ici l'expérience de l'humanité. Mais, du moins, peut-on lui offrir cette première image de la vie sous des couleurs habilement choisies en vue de préparer son regard au tableau qu'on se réserve de lui en tracer plus tard.

Car, et c'est là une constatation qui a de quoi surprendre quiconque n'est pas familiarisé avec l'état d'esprit des socialistes d'outre-Rhin, la littérature enfantine elle-même peut être capitaliste. Bien plus, elle n'est même que cela jusqu'ici, et sa tendance est nettement favorable à la domination d'une classe sur les autres dans la société. D'une manière inconsciente, les milieux dirigeants mettent partout l'empreinte de leurs conceptions morales.

Dans ses contes de fées, la bourgeoisie ne recommande à l'enfant du peuple que des vertus d'esclaves, l'humilité et l'obéissance, se réservant d'incarner les qualités les plus nobles dans des personnages appartenant aux classes supérieures.

« L'homme du peuple et les siens, dit un écrivain socialiste, n'apparaît dans ces contes que comme une sorte d'appendice, souffert avec bien-

veillance par les classes riches, les seules qui comptent pour quelque chose. Vis-à-vis d'elles, son rôle se réduit à fournir ses services pour la mise en œuvre de leur supériorité intellectuelle et morale. » — « Combien, dit un autre auteur, la petite fille de la bourgeoisie s'y montre déjà pleine de dignité et de condescendance envers l'enfant du prolétaire. »

Enfin, l'organe le mieux rédigé de toute la presse socialiste, la *Gazette populaire de Saxe*, exposait en ces termes le devoir qui lui paraît s'imposer au parti dans ce domaine.

« En même temps qu'une révolution économique, une révolution morale s'est produite à notre époque. Nos livres d'images et de contes, autrefois semblables pour les riches et pour les pauvres, pourvus des mêmes conclusions morales, doivent subir une transformation de leur contenu. La littérature enfantine du socialisme doit se séparer de celle de la bourgeoisie, de même que cette séparation est accomplie depuis longtemps dans les autres branches des lettres, de même que, avant tout, la séparation du riche et du pauvre s'est accentuée au plus haut degré dans la société. — La morale bourgeoise, qui, à la fin de ses livres pour les enfants, console son petit lecteur

misérable par cette assurance que le bon Dieu a voulu créer des riches et des pauvres, et qu'il faut s'y résigner, une semblable morale est aujourd'hui dépassée, aussi bien que la prétendue condamnation de l'ouvrier à l'obéissance et à l'humilité, et la promesse d'un sort meilleur dans un autre monde. La confiance que tout jeune homme appliqué et consciencieux pourra s'acquérir le bien-être, peut-être même la richesse, que la bonne, brave et active jeune fille fera sûrement un mariage honorable et se créera avec le temps un agréable intérieur, tout cela appartient au passé...

« Prétendre que l'homme riche et sans cœur est déjà puni par la voix de sa conscience, qu'il est quelquefois amené à une conversion par les hasards de l'existence, qu'il se corrige alors et devient un bon patron pour ses ouvriers, cela est sans aucune valeur dans les livres d'images et de contes destinés à la jeunesse du prolétariat, car la vie prouve chaque jour le contraire, et nos enfants ne sont pas aveugles. »

Ces lignes donnent une idée exacte du but que se sont proposé les auteurs des livres dont nous allons parler (1). Ce sont avant tout des œuvres

(1) M. Charles Tétard a fait en France une tentative analogue. *Contes populaires*. Paris, 1893.

de tendance; elles' doivent préparer, d'une manière plus ou moins détournée et voilée, un terrain favorable à la semence de la doctrine socialiste. Elles ont bien une portée morale, si l'on en croit leurs auteurs, mais dans un sens tout différent de celui que la bourgeoisie attache au mot de morale. Elles supposent, en effet, que la morale se résume actuellement dans la doctrine de la lutte des classes et de la supériorité du prolétariat, fondement de sa mission sociale. Malgré les attrails de ce programme, nous ne pouvons nous empêcher de prévoir qu'il faudra bien reparler quelque jour aux enfants de l'obéissance et de l'abnégation, ces vertus d'esclaves, car elles demeureront toujours le fondement de la vie sociale et du gouvernement des hommes. Il est vrai que, sous le régime du socialisme, ce sera obéissance aux élus de la majorité, abnégation devant les intérêts supérieurs de la société. Il ne reste qu'à souhaiter que ces vertus semblent alors faciles, car elles seront bien plus nécessaires encore qu'à l'heure présente, puisqu'elles devront, à ce qu'on nous assure, remplacer à elles seules les peines, les châtimens, et tout l'appareil de contrainte, légué à l'État par les siècles passés.

Trois années de suite, en 1893, 1894 et 1895,

la librairie Dietz, de Stuttgart, a publié, à l'occasion de la fête de Noël, un *Livre d'images pour les grands et petits enfants*. Les auteurs anonymes se sont efforcés de réaliser le programme que nous venons d'exposer. Pour demeurer justes dans nos appréciations et ne pas faire porter à des innocents le poids de nos critiques, il ne faut pas oublier que ces publications n'ont rien d'officiel, qu'elles n'expriment pas nécessairement la pensée des chefs du parti socialiste et des esprits les plus éclairés dans ses rangs. Ces récits portent au contraire la marque d'une certaine médiocrité de conception et d'exécution qui a été signalée par les amis mêmes de l'auteur, comme nous allons le voir.

Au cours de la séance du 6 février 1897, un député au Reichstag, M. de Stumm, le grand industriel de la Sarre et l'ennemi juré du socialisme, a cité un livre de contes, recommandé par la presse de ce parti, où se trouvait exposée cette doctrine que le vol est permis aux pauvres. Cette critique pourrait, comme on le verra, s'appliquer à la rigueur à l'un des récits que nous analyserons. La tendance de plusieurs autres n'eût pas été moins digne d'attirer les foudres de l'ami de l'empereur Guillaume. M. Bebel monta aussitôt à la

tribune pour désavouer les auteurs des contes incriminés. Il déclara que l'ouvrage en question était une pure spéculation de l'éditeur, que le parti socialiste n'en acceptait aucunement la responsabilité, et ne lui avait pas accordé son estampille officielle.

D'autres écrivains du même parti se sont permis des critiques plus directes encore, tout en rendant justice à l'excellence des intentions de l'auteur des *Livres d'images*.

« On ne peut nier, écrivait M. Erdmann, dans la Revue officielle du socialisme, que l'ensemble de ces contes ne présente un caractère d'âpreté. Leur lecture ne permet pas de se laisser aller à une jouissance artistique sans arrière-pensée, car les conclusions pratiques se font jour d'une manière trop insistante. N'y cherchez pas cette force intérieure de l'artiste éminent qui imprègne sa création de ses convictions et de sa philosophie, sans que cela s'aperçoive d'une manière trop apparente, sans qu'il exprime directement ses principes en paroles explicites. L'art d'écrire pour les petits, après avoir abandonné le domaine que le capitalisme exploite de longue date, ne se sent pas encore tout à fait à son aise sur le terrain qu'il aborde pour la première fois...

« A ce livre d'images fait totalement défaut une qualité qui doit jouer le plus grand rôle lorsqu'on s'adresse à l'enfance, je veux dire la bonne humeur fine et communicative, comme on la rencontre par exemple chez les « animaux parlants » des livres classiques de la bourgeoisie. »

Venons donc à l'analyse de ces contes, qui, malgré leurs faiblesses et leurs insuffisances, présentent un sujet d'études intéressant par l'état d'esprit qu'ils révèlent chez leurs auteurs et, sans aucun doute, chez une grande partie de leurs lecteurs.

II

Il faut d'abord passer rapidement sur certains récits assez inoffensifs, traits de mœurs des animaux, souvenirs mythologiques, dont le rôle paraît être, en général, de grossir le volume, ou d'expliquer quelques gravures particulièrement réussies que l'éditeur a désiré offrir pour elles-mêmes à l'admiration de ses jeunes lecteurs. On pourrait peut-être y découvrir de lointaines allusions à la lutte des classes, à la misère du travail-

leur, à l'avidité du capitaliste. Nous voyons successivement une buse attaquée par une bande de corbeaux, un quatuor de petits chats qui souffrent de la faim jusqu'à ce que leur pâtée oubliée par la bonne leur soit enfin apportée ; un renard qui présente un poulet à ses renardeaux et les accoutume peu à peu à voler à leur tour. De tels sujets n'ont rien de très audacieux en eux-mêmes. Dans ce cas, le commentaire est évidemment laissé à l'imagination des parents ; ils devront se charger de compléter ces premières leçons élémentaires de la doctrine qu'ils professent, et pour le triomphe de laquelle leurs enfants devront lutter à leur tour.

Une autre gravure représente un affreux dragon enluminé de couleurs voyantes, qu'un guerrier germain aux cheveux flottants se prépare à assommer avec un lourd marteau. C'est la lutte du dieu Thor et du serpent de Midgard, et, dans le texte qui explique ce dessin, on trouverait difficilement une allusion socialiste, si l'on en excepte cependant cette remarque que toutes les religions placent leur espoir d'avenir dans un paradis, dans le règne de dieux justes sur le monde transformé. Or, l'une des forces de la doctrine collectiviste, c'est de répondre à cette aspiration instinctive de

l'humanité et de suppléer ainsi, jusqu'à un certain point, aux anciennes croyances religieuses chez ceux qui ne trouvent plus leur consolation dans les promesses de la foi chrétienne.

Si nos *Livres d'images* ne renfermaient que des allusions de cette nature, nous n'aurions pas la présomption de les juger dignes de l'attention de nos lecteurs. Et, cependant, avant de passer aux récits qui ont attiré notre attention, nous avouons qu'ils contiennent quelques pages moins significatives encore, au point de vue des idées de l'auteur. Dans le dernier des trois volumes parus, comme si son inspiration socialiste s'épuisait peu à peu avant de s'éteindre entièrement, celui-ci s'est avisé de terminer par deux contes célèbres, le plus bel ornement de ces recueils capitalistes qu'il s'était proposé de faire oublier.

Il reproduit d'abord les *Trois Frères* de Grimm, une nouvelle qui montre trois artisans exerçant leurs talents dans un concours d'habileté professionnelle. Ce sont trois frères qui se disputent l'héritage paternel; la maison et le champ de la famille doivent échoir en partage au plus habile dans son art.

Le premier, un maréchal, ferre un attelage au galop. Le second, qui est barbier, rase un lièvre

en pleine course; le troisième, maître d'escrime, conserve des vêtements parfaitement secs sous une terrible averse, grâce aux moulinets savants de sa rapière. Ce dernier, proclamé vainqueur, garde ses frères auprès de lui et partage avec eux la jouissance de l'héritage qu'il a si bien gagné. Conte réactionnaire au plus haut degré, puisqu'on y voit trois salariés vivre dans l'aisance et dans la satisfaction par l'exercice de leur métier. On enseignera plus tard, il est vrai, au jeune socialiste que cet état de choses appartient au passé, que l'artisan isolé disparaît chaque jour devant l'usine, et qu'il est condamné sans ressource à grossir les rangs du prolétariat, de l'armée des misérables. Mais pourquoi lui donner tout d'abord une impression qu'il faudra combattre par la suite ?

La *Légende de l'écu au cerf*, empruntée à Hauff, n'est pas plus subversive; nous ne nous arrêterons pas à la raconter, mais il faut reconnaître qu'elle a du moins le mérite démocratique de présenter sous un jour peu favorable un ancêtre de l'empereur Guillaume II, le comte de Zollern.

Venons donc à des allusions plus précises déjà, du moins pour un lecteur quelque peu familiarisé avec les griefs comme avec les espérances des socialistes allemands. Une gravure représente par

exemple, l'*Attaque des brigands*. Des chevaliers billards du moyen âge attaquent et dépouillent l'honnêtes marchands, que leur imprudence amène à portée de la forteresse seigneuriale. Dans le commentaire qui accompagne l'image, un bon père de famille laisse entendre à ses enfants que les chevaliers-brigands ont disparu des vallées allemandes, mais qu'ils ont laissé des héritiers de leur art, et que les exploiters du peuple assurent leur existence par les mêmes moyens.

Un autre dessin nous montre un gros dogue lancé dans un jardin fleuri, à la poursuite d'un papillon nacré qui le nargue. Le vol agile de l'insecte a bientôt essoufflé son grossier et lourd ennemi. Dans cette fantaisie, il n'est pas difficile de reconnaître à certains indices une allégorie de la police prussienne et de ses efforts infructueux contre l'essor assuré du parti socialiste.

Enfin, en tête du second *Livre d'images*, une gravure en couleurs représente une bonne mère de famille occupée à laver à fond ses deux garçons dans la rivière. L'ainé pleurniche, résiste, écla-bousse. Le cadet attend tranquillement son tour et se prête de bonne volonté à un savonnage bien complet. Tous deux, bon gré, mal gré, devront subir la « grande lessive du dimanche ». Et, tandis que

les enfants tirent de cet exemple une leçon de sagesse et d'obéissance, les parents y voient un symbole plaisant de l'attitude que montreront les diverses classes de la société au jour de la grande lessive, du « grand soir », comme disent les révolutionnaires parisiens. Alors, la bourgeoisie, malgré son privilège d'aïnesse, devra prendre modèle sur son cadet, le prolétariat, et laisser venir de sang-froid l'œuvre d'assainissement nécessaire dans les écuries d'Augias de la société capitaliste.

Dans les exemples que nous venons de citer, l'allusion demeure encore assez voilée, et elle pourrait échapper à un coup d'œil superficiel. Voici des leçons plus explicites.

Un vieux marin raconte aux enfants de son village ses croisières lointaines d'autrefois. Il met en relief le sort malheureux de ces peuplades sauvages que les nations civilisées viennent opprimer, exploiter et corrompre. Une anecdote lui revient à la mémoire, qui témoigne pourtant de la valeur morale de ces infortunés. Un jour, des indigènes de Samoa venaient de subir le bombardement d'une flotte européenne, accourue pour réprimer une tentative de révolte parmi ces opprimés. Cependant, une tempête furieuse s'élève et jette à la côte un de ces colosses de fer qui, tout à l'heure, mettait

en œuvre toute sa puissance meurtrière contre les indigènes désarmés. Le navire est mis en pièces, et aussitôt les nègres de se précipiter dans les flots au péril de leur vie pour sauver les naufragés. Ainsi, chez ces enfants de la nature, la grandeur d'âme est instinctive, et les guerres de conquête coloniales, qui les déciment dans un but de lucre, sont de véritables crimes. Conception renouvelée de Rousseau, que nous retrouverons dans des œuvres plus sérieuses de l'école marxiste.

Plus loin, dans le joyeux tumulte d'une foire, on nous montre un petit Savoyard qui fait danser sa marmotte au milieu d'un cercle de spectateurs, afin de récolter quelque monnaie. Il ne peut cependant se faire entendre par les étrangers qui l'entourent et leur expliquer sa misère. Par bonheur, pour lui, un jeune ouvrier se trouve là, qui a travaillé dans le pays de l'enfant au cours de ses voyages, et qui comprend son langage. Il se prend à interroger le petit et fait ensuite une sorte de conférence aux assistants sur la province de Savoie. Il regrette les opinions arriérées de ces montagnards, que leur isolement et leur ignorance rendent hostiles à ceux-là mêmes qui cherchent à leur prêcher l'émancipation. C'est une région fort pauvre; ses habitants sont misérables, et, pourtant,

sous le régime du collectivisme, cette terre suffirait à faire vivre dans l'abondance ceux qui ne parviennent pas à en tirer jusqu'ici leur pain de chaque jour.

C'est bien, cette fois, une petite conférence socialiste qui est insinuée dans un cadre fait pour plaire à l'enfance, celui des cirques, des ménageries, des chevaux de bois d'une foire annuelle. L'effet n'en est que plus disparate, et ce serait le cas de répéter ici le conseil du critique (1), qui proscrit l'expression trop directe et trop explicite des principes politiques dans les livres de l'enfance. Mais nous ne sommes qu'au début de nos surprises.

Le *Choléra à Hambourg* nous fait assister aux scènes de désolation dont cette grande ville fut le théâtre en 1892. Les quartiers populaires y sont demeurés presque aussi malsains qu'ils l'étaient au moyen âge : les pauvres et les mendiants y ont pullulé de tout temps (2). Elle offre donc un terrain particulièrement favorable aux ravages du fléau asiatique. Un brave ouvrier s'abandonne au cours de ses souvenirs, et raconte à ses enfants attentifs les épisodes déchirants qui sont la consé-

(1) M. Erdmann.

(2) G. SCHONFELDT, *Die Armen in Hamburg*, 1896.

quence des grandes épidémies : deuils quotidiens dans une même famille, séparation des parents et des enfants, misère des orphelins. Il émaille son récit de remarques tirées des journaux socialistes, car il se fait gloire d'appartenir à ce parti, comme la plupart des ouvriers qui figurent dans ces contes. Il fait observer que les riches échappent à la contagion, parce qu'ils peuvent fuir le foyer du mal, et qu'ils vivent dans des conditions plus salubres. Cette remarque appartient encore au sujet, et l'on ne s'étonne pas trop de la rencontrer dans ces pages. Mais le narrateur trouve aussi le moyen de prôner à cette occasion la journée de huit heures, qui supprimera le chômage et les sans-travail, assertion qui ne semble même plus d'accord avec la doctrine orthodoxe du parti, car M. Bedel, qui demeure un partisan convaincu de cette réforme, avouait récemment qu'on ne pouvait guère en espérer une réelle diminution du chômage. Quoiqu'il en soit, le *Choléra à Hambourg* a pour but principal de mettre en évidence l'esprit de fraternité et de solidarité qui anime les compagnons socialistes. Comme nous aurons occasion de revenir sur ce point avec des exemples plus frappants, nous ne nous arrêterons pas davantage à ce chapitre.

III

Nous n'avons rencontré jusqu'à présent la tendance socialiste que sous forme d'accessoire et de digressions dans des sujets propres à être traités sans amener la moindre allusion politique. Ces contes toutefois forment l'exception dans nos recueils, et la majorité ne peut être dépouillée de son caractère socialiste, car il en forme l'essence et le fond. Quelques-uns conservent encore l'apparence allégorique, mais sans aucune obscurité cette fois, car l'interprétation se présente d'elle-même à l'esprit, et s'impose par la transparence du symbole qui est offert au lecteur.

Les *Fleurs rouges* lui disent l'aventure d'un enfant de la bourgeoisie, brutal et de cœur dur, que son père met pour quelques heures à la porte de la maison, par manière de correction. Le petit polisson, errant par les rues, pénètre enfin dans un grand jardin, qui est entièrement rempli de belles fleurs rouges. Ces fleurs sont animées, et il n'est pas difficile de reconnaître en elles des adeptes du parti socialiste. Elles n'ignorent pas les méfaits du gamin, et bientôt elles l'entourent d'un air

menaçant, tandis que le vieux jardinier, qui est chargé de leur soin, tient en leur nom à l'enfant le discours suivant : « Songe, mon petit, que ton père ne doit qu'au hasard l'avantage d'être riche et de n'avoir pas besoin de travailler. Et comprends qu'il serait bien plus conforme à la raison et aux lois de la nature que chacun travaillât, sans aucune exception. Crois-tu donc bien juste, mon enfant, que le grand nombre, la masse des ouvriers peine sur de durs labeurs, tandis que les riches vivent largement dans la joie et dans l'oisiveté? Non, non, cela n'est pas bon. Mais aussi le jour est proche où tout cela sera changé de fond en comble, et où tous les hommes recevront leur part de bonheur. Alors, mon petit, il n'y aura plus de malheureux ; alors on ne verra plus d'enfants mourir de faim comme aujourd'hui... Songe à toutes ces choses, et, quand tu seras devenu un homme, tu contribueras à faire rendre justice aux pauvres, afin qu'ils ne souffrent pas plus longtemps. » Inutile d'ajouter que le jeune Kurt devient dès lors un enfant doux, sincère, plein de pitié et de bonté envers tous.

Le récit qui inaugure toute la série de ces contes est conçu dans le même esprit. L'auteur s'est efforcé de rajeunir le mythe d'Hercule entre le

Vice et la Vertu. Une image coloriée représente un jeune homme de quatorze ans environ, pauvrement vêtu, qui demeure arrêté à la croisée de deux sentiers. A sa gauche se tient une femme en toilette de bal, couverte de dentelles et de bijoux : mais le sourire de cette sirène est une grimace repoussante, et un serpent se cache dans la traîne de sa robe de velours. Elle indique au jeune voyageur un chemin encombré de fruits rouges et de fleurs à l'aspect vénéneux ; c'est la voie du luxe et de la richesse. Vers la droite se dresse une jeune fille blonde, au visage grave, vêtue d'une tunique blanche et tenant une quenouille à la main. Elle montre du doigt une route ardue qui s'enfonce sous les branches de grands pins et se perd dans un paysage âpre et montagneux. C'est l'incarnation du travail et de la pauvreté.

« Sois obséquieux vis-à-vis des grands, dit la première femme, sois dur pour les petits, et tu parviendras bientôt à pouvoir jouir des fruits du travail d'autrui. »

« Tu es un homme libre, dit l'autre, tu ne dois compter que sur toi-même et dédaigner les faveurs des puissants... Ton bonheur sera d'être un membre utile de la collectivité, et d'employer tes forces pour son bien. »

Convaincu par cette douce voix, le jeune Max renonce aux jouissances de la richesse, pour suivre la déesse du travail.

Le petit Félix du *Regard d'or* est moins bien inspiré, car, en récompense d'un service rendu à un génie de la terre, il obtient de l'esprit le droit de former un vœu, et il demande le don de changer en or, d'un seul coup d'œil, les pièces de monnaie de cuivre qu'il tiendra dans sa main. Il a donc choisi la richesse ; il fera l'épreuve de ses amertumes. Il est bientôt entouré, en effet, des raffinements du luxe le plus exquis ; mais il n'échappe pas aux satiétés de l'opulence, ni aux flatteries intéressées et corruptrices que lui prodiguent une multitude de faux amis. L'image qui accompagne ce conte est l'œuvre d'un artiste de Munich, illustrateur habituel de la feuille humoristique du parti socialiste, Der Wahre Jacob. Elle procède de cette inspiration singulière que le talent ému et pénétrant de M. de Udhe a mise à la mode, même en France, où elle a suscité plus d'une imitation, nous voulons dire l'apparition des personnages de l'Évangile dans leur costume traditionnel au milieu de nos contemporains en blouse ou en habit noir. Cette image nous montre donc un banquet somptueux offert par Félix aux courtisans de sa fortune.

Dans la salle magnifiquement décorée, parmi l'éclat des métaux précieux et les reflets chatoyants de la soie, s'avance le « Rédempteur de l'humanité », qui vient apporter la bonne parole à ces égarés. Toutefois, ce Rédempteur n'est pas le Christ, bien qu'il en ait un peu l'aspect dans sa tunique blanche. C'est un apôtre du socialisme. Son nom, « Vote », est significatif. « Sa tournure majestueuse frappait au premier aspect. Une chevelure et une barbe blanches comme les glaces du Pôle encadraient sa tête puissante. Son front se dressait comme un rocher inébranlable que dépassait un nez aquilin, et ses yeux étaient d'un bleu rayonnant comme le ciel de midi éclairé par le soleil. »

Cet intrus se prend à sermonner Félix sur un ton qui ne rappelle en rien le langage ordinaire du Fils de Dieu, si ce n'est peut-être lorsqu'il chassa les marchands du Temple. « Vote » emprunte plutôt le style des prophètes de l'Ancien Testament. « C'est le travail d'esclaves épuisés, dit-il d'une voix sévère, qui vous permet à tous de revêtir ces vêtements de pourpre... Tu te révoltes en vain, poursuit-il en s'adressant au maître de la maison, contre l'expérience et contre la science. Les choses iront autrement demain. Car j'ai ouvert les yeux

les déshérités et des opprimés. Ils ont reconnu les causes de leur misère ; un savoir plus élevé que le vôtre fera bientôt tomber leurs chaînes. » Et l'apôtre évoque ces malheureux qui, à son appel, défilent en cortège au fond de la salle dans une apparition menaçante. Couronnés de fleurs, ils crient d'une voix de tonnerre : « Égalité et Fraternité ».

Les convives effarés de Félix doivent songer sans doute que cette fraternité est prêchée dans un langage bien différent de celui qui persuada jadis les Galiléens, avant de conquérir le monde. Leur hôte ressent plus de colère que d'effroi en présence de ces trouble-fête, et il frappe à la tête le Rédempteur de l'humanité, qui tombe baigné dans son sang. L'élégante assemblée, terrifiée de ce meurtre, se disperse aussitôt, et c'est cette déroute que représente non sans talent le dessin dont nous avons parlé.

La conséquence de ce crime est d'éloigner de l'assassin tous ses flatteurs et tous ses faux amis, mais il faut avouer que leur ingratitude peut se couvrir d'un prétexte honorable, puisqu'ils fréquenteraient dès lors un vil meurtrier. Félix est cependant acquitté par ses juges, peut-être parce que sa victime n'était pas un personnage entière-

ment réel, en chair et en os, ou encore parce que la « justice de classe (1) » de la bourgeoisie ne peut se décider à lui faire un crime d'avoir tué le socialisme incarné, et d'avoir ainsi accompli une tâche qu'elle s'efforce en vain d'exécuter elle-même. Mais, à sa sortie de la prison préventive, l'infortuné ne possède plus un centime. Pourtant, avec une seule pièce de monnaie il retrouverait aussitôt la richesse, grâce à son « regard d'or ». L'obole d'un passant le sauverait, et c'est en vain qu'il tend la main; il ne parvient pas à l'obtenir. Alors, mourant de faim, évanoui dans la rue, il est enfin secouru par des gens du peuple qui font une collecte en sa faveur.

Cette première leçon ne l'a pas corrigé cependant de son amour de l'or. Le seul profit qu'il en ait tiré, c'est le dégoût des amis intéressés, et il vit désormais seul, en avare maussade, au milieu de richesses amoncelées. A quelque temps de là, une famine terrible sévit dans la contrée qu'il habite. Il se garde de faire la moindre aumône au peuple qui souffre, et soulève contre lui de telles

(1) La presse socialiste, qui voit si fréquemment ses rédacteurs condamnés par les tribunaux allemands, affecte de considérer la magistrature de ce pays comme l'interprète d'une « justice de classe » qui défend à tout prix les intérêts de la bourgeoisie.

colères qu'il assiste enfin au pillage de ses trésors par la multitude indignée de sa dureté de cœur. Une gravure représente en cet endroit de braves gens à la figure joviale, emportant au milieu d'éclats de rire les sacs d'écus qu'ils viennent de voler sans scrupules. Cette image a dû choquer M. de Stumm, car nous voilà bien loin, cette fois, des vertus bourgeoises. Une famine peut excuser à la rigueur le vol d'un morceau de pain, mais on ne voit pas pourquoi elle permettrait de vider les coffres-forts de ses voisins. On concevrait encore que le peuple s'emparât des moyens de subsistances, pour en régler équitablement la distribution : mais l'or ne remplace pas les aliments. Il y a là une maladresse évidente de l'auteur, qui choque inutilement les idées reçues. La foule ameutée, après avoir pillé les trésors de l'avare, se dispose à lui arracher les yeux... lorsque le petit Félix se réveille enfin tout baigné de sueur. Ses aventures n'étaient qu'un songe, et désormais, dégoûté de la richesse, il se voue pour la vie au travail et à l'émancipation de ses frères. Cette première peinture des inconvénients de la richesse n'est, comme on le voit, ni très habile ni très probante.

Dans une note plus allégorique encore, et par

suite moins choquante, nous citerons le conte intitulé : *le Vagabond et le Bonheur*. Il fait songer au *Roman de la Rose*, car tous les personnages sont des abstractions incarnées. Pour le fond, c'est une transposition de la *Belle au bois dormant*, qui est assez ingénieuse.

Le jeune Vagabond erre sans asile par le monde avec sa mère la Détresse et sa sœur la Pauvreté. Il abandonne un instant ses compagnes pour chercher quelque nourriture. Aussitôt qu'il s'est éloigné, il a le malheur d'être fait prisonnier par deux géants difformes qui ont nom Sottise et Superstition. Comme Vagabond est un adroit tireur d'arbalète, ses nouveaux maîtres se décident à utiliser son talent. Au milieu de la forêt qu'ils habitent, se dresse en effet un château enchanté. Là, enchaîné par un sommeil magique et gardé par un oiseau de proie cruel et invincible, la « Discorde », repose depuis des siècles le « Bonheur de l'humanité ». Sur l'ordre des géants, Vagabond perce l'oiseau d'un trait sûr et meurtrier, et les deux monstres font aussitôt une brèche aux murs du château pour s'emparer de la belle fée qui incarne le bonheur de l'humanité. Cependant, ils jugent prudent d'envoyer tout d'abord leur petit compagnon en reconnaissance dans l'enceinte enchantée,

afin de s'assurer que tout danger a disparu. Vagabond pénètre dans une suite de salles richement décorées. Dans la première, il voit un glaive sur la poignée duquel il lit : « le Pouvoir ». Il veut s'en saisir, mais l'arme est trop pesante pour son bras. Par bonheur, il découvre un peu plus loin une coupe magnifique qui porte cette inscription : « la Science ». Il en boit le contenu, qui est une liqueur exquisite. Sentant alors ses forces décuplées, il peut brandir le glaive du Pouvoir.

Dans la dernière salle du château repose paisiblement la belle fée. Vagabond éveille par un baiser le « Bonheur de l'humanité », puis, son glaive à la main, il se hâte d'aller tuer les deux géants, qui, ne voyant pas revenir leur messager, ont agrandi leur brèche et se disposent déjà à pénétrer à leur tour dans le château.

L'humanité, délivrée par le réveil de son « Bonheur », accourt en cortège joyeux pour fêter son libérateur, et Vagabond donne une sépulture honorable à la Détresse et à la Pauvreté, qui ont doucement expiré pendant son absence.

Le conte oriental est une sorte d'allégorie qui ne fait jamais défaut dans un livre de contes allemands. Les *Mille et une Nuits* sont une source

d'imagination et de poésie trop précieuse pour qu'un auteur se refuse la facilité d'y puiser quelque régal apprécié de ses jeunes lecteurs.

Les *Livres d'images* en renferment deux de ce genre qui, mettant d'ordinaire en scène des califes et des vizirs, se prête admirablement à la satire des mœurs de cour. Cette satire est d'une violence extrême, comme on en jugera.

La *Vérité persécutée* nous montre un sultan dont les deux filles se nomment, l'une, la princesse Vérité, et l'autre, la princesse Mensonge. Cette dernière est la favorite de son père, parce qu'elle sait le flatter et l'encenser adroitement. L'autre vit dans l'isolement, et le mépris de la cour à cause de sa simplicité et de sa franchise. La princesse Mensonge s'avise d'organiser une grande fête en l'honneur du despote, et pour payer les frais de cette orgie, elle fait pressurer le pauvre peuple, elle lui arrache jusqu'à ses derniers deniers, jusqu'à ses maigres provisions. Aussi la famine commence à ravager l'Empire, tandis que la capitale retentit d'acclamations joyeuses et célèbre la munificence du souverain. La princesse Vérité s'efforce en vain d'ouvrir les yeux de son père à la misère et aux souffrances du peuple. Elle est disgraciée, et même la fureur des méchants qu'elle

démasque parvient à arracher au sultan la condamnation de son enfant. Elle est conduite à l'échafaud ; mais, sous le regard profond de la victime, le bourreau chargé de l'exécution sent qu'il ne peut rien contre elle et demeure paralysé en sa présence.

La princesse se retire alors à la campagne, au milieu des paysans qu'elle s'est efforcée de défendre. Ses conseils soulèvent bientôt le peuple, et une révolution met fin à la tyrannie du sultan et de sa fille Mensonge.

Il est regrettable que la Vérité nous soit présentée comme la fille du sultan, car l'auteur est contraint de lui attribuer un rôle vraiment peu filial. Il pouvait se contenter d'en faire, par exemple, une dame d'honneur de la princesse Mensonge, ce qui eût été une situation suffisante pour la Vérité dans une société capitaliste.

« *La Fin de sultan Mahmoud* est un récit où la passion politique se fait jour avec une âpreté plus grande encore. Le portrait seul de ce monarque est fait pour inspirer l'horreur. « Il avait une tête épaisse et difforme, et, sous son turban de soie surmonté d'un gros diamant étincelant, louchaient deux yeux malveillants. »

Comme si l'auteur voulait nous inciter à chercher l'original de son sultan imaginaire, il fait de lui un conquérant, et nous apprend qu'un voisin pacifique fut dépouillé par lui de ses États.

Ce roi, comme le précédent, pressure cruellement ses sujets. « Souvent, ces pauvres gens devaient se coucher sans souper ; et, quand ils ne pouvaient payer les impôts trop lourds, les cawass et les sbires du tyran accouraient pour les chasser de la pièce de terre qu'ils avaient fécondée de leur sueur amère. »

Une année de disette met le comble à ces maux. Comme dans le conte précédent, c'est vers un palais en fête que les malheureux paysans se portent en foule, pour présenter leurs réclamations devant le trône. Mais le sultan se laisse tromper par les perfides rapports d'un indigne vizir. Ce ministre lui représente d'ordinaire son peuple comme un ramassis de paresseux, qui vivent dans l'abondance et n'ont d'autre idée que de travailler moins encore qu'ils ne le font. L'éloquence d'un conseiller si clairvoyant est aussitôt récompensée par le don d'un sabre d'honneur, tandis qu'une pluie de décorations, de titres et de faveurs diverses s'abaisse sur les courtisans qui approuvent son langage. L'allusion semble se préciser encore davantage.

en cet endroit, comme on peut s'en apercevoir.

Les délégués de la foule sont cependant introduits en présence du maître. « Lorsqu'ils entrèrent dans la salle magnifiquement ornée, dans laquelle toutes choses rayonnaient d'or et de reflets soyeux, ils se sentirent oppressés et demeurèrent comme éblouis devant une pareille splendeur, telle qu'ils n'en avaient jamais contemplé de semblable, même dans leurs songes. » Les représentations de cette députation restent sans effet, car le sultan, confirmé dans son erreur par son grand vizir, repousse les vœux de son peuple et va jusqu'à faire emprisonner les délégués.

Bientôt la peste ravage le royaume appauvri. L'héritier du trône lui-même est atteint. Pour sauver son enfant chéri, le sultan fait appeler en vain les plus illustres médecins. Un saint derviche lui apprend enfin quel est le seul remède capable de guérir son fils. C'est le vœu unanime du peuple en faveur du rétablissement du prince.

On conçoit que les sujets du tyran ne s'intéressent guère à la santé de son héritier. C'est pourtant une idée qui manque peut-être de délicatesse morale que de faire éclater la révolution parce que le peuple se refuse à former un vœu pour le salut d'un enfant expirant. L'émeute était bien mieux

justifiée précédemment, lorsque le maître avait repoussé la prière de ses sujets accablés par la famine.

Quoi qu'il en soit, la foule refuse de former le vœu que demande le sultan, et, comme celui-ci prétend la contraindre à vouloir contre sa volonté, elle envahit le palais. La garde sort en armes pour défendre le roi. Un combat meurtrier semble se préparer. Mais soudain le « Génie de l'humanité » se montre entre les deux partis, sous la forme d'une apparition rayonnante. Il adresse aux soldats un discours assez caractéristique. On sait, en effet, que les chefs du parti socialiste voient avec dépit que l'armée, composée en majorité de fils de prolétaires, soit utilisée cependant par les classes capitalistes comme un rempart contre ces mêmes prolétaires convertis aux idées collectivistes. La « crosse en l'air » est leur rêve, comme il fut celui de la Commune de Paris en 1871.

Aussi le « Génie de l'humanité » s'adresse-t-il en ces termes à la troupe des gardes du palais : « Ouvrez vos yeux, aveugles ; ne voyez-vous pas que vos plus proches parents sont en face de vous, vos pères, vos frères, que la misère a brisés ? Ne voyez-vous pas les pâles visages de vos sœurs, de vos mères ? Et vous auriez le cœur d'abattre la

chair de votre chair, le sang de votre sang? Oh, jetez vos armes, joignez-vous à ces pauvres gens... »

Cette exhortation est entendue. La troupe passe à l'émeute, et le sultan est détrôné. Sa peine sera d'être relégué seul avec ses courtisans dans une île inhabitée, où ils s'arrangeront comme ils pourront pour gagner leur pain. Mais les flatteurs du maître deviennent aussitôt ses bourreaux, car ils lui reprochent amèrement de les avoir précipités dans cette infortune, et, peu après, poussé à bout par leurs persécutions, l'infortuné souverain se précipite dans les flots. Le socialisme devant faire le bonheur universel, il semble qu'il y aurait eu plus de grandeur d'âme à transformer le tyran en un honnête ouvrier, bientôt rallié au nouveau régime par ses attraits. C'est le peuple seul, cependant, qui vit dès lors dans la santé, le bonheur et la paix.

IV

A côté du conte oriental, il est un autre genre d'allégories qu'affectionnent les auteurs de ces livres d'images. C'est la peinture idéalisée de la société de l'avenir, de l'Eldorado collectiviste.

Les communistes du passé attachaient une grande importance à ces descriptions, dans lesquelles ils donnaient en quelque sorte à l'humanité un avant-goût du bonheur qu'ils lui préparaient par leurs doctrines. L'Utopie, ce pays idéal rêvé par Morus, a même donné son nom à toutes les conceptions de ce genre. Elle a servi de type à la Cité du soleil de Campanella, le moine astrologue, à l'Icarie de Cabet, plus récemment au Freiland de ce docteur autrichien Hertzka, qui eut la candeur de tenter la fondation d'un État socialiste au centre de l'Afrique, et échoua piteusement dès les premiers pas.

Le socialisme marxiste a abandonné depuis longtemps ce procédé de propagande enfantin. Ses adeptes sont fort sobres de descriptions en ce qui touche la société de l'avenir, et les plus éclairés avouent qu'elle sera peut-être fort différente de ce que nous pouvons imaginer aujourd'hui.

Un opuscule d'Engels, tiré de l'ouvrage plus important dans lequel il réfuta les théories de Duehring, porte le titre de : *L'évolution du socialisme, de l'utopie jusqu'à la science*, témoignant clairement par cet en-tête que l'utopie appartient au passé.

Toutefois, ces descriptions utopiques, abandon-

es en tant que moyens de propagande parmi les hommes faits, semblent encore bonnes pour les petits enfants, comme elles le furent autrefois pour l'humanité dans son jeune âge. L'auteur de ces contes nous a donné trois récits qui se terminent dans la cité idéale, dont le socialisme fera la réalité.

Le « riche Pierre et le pauvre Klaus » sont deux enfants qui naissent à la même heure aux deux extrémités de l'échelle sociale. La reine des fées se penche sur le premier, couché dans son berceau somptueux, et lui apporte le talisman de la richesse, une baguette tout en or. A la lisière d'un champ où ses parents ont bientôt emporté l'autre nouveau-né, afin de reprendre au plus tôt son tâche interrompue durant quelques heures, la fée de la forêt vient lui donner le talisman de la persévérance, un rude bâton noueux.

Les deux enfants grandissent, et bientôt l'heure venue pour eux de se mettre en route sur « le chemin de la vie ». Klaus marche avec courage, appuyé sur son solide bâton, symbole de la persévérance, tandis que Pierre s'avance dans un carrosse magnifique, entouré de serviteurs empressés. « Quand il croisait un pauvre sur le chemin,

Pierre lui jetait une aumône; mais il se gardait bien de faire monter l'infortuné dans sa belle voiture, car il se croyait supérieur aux autres hommes parce qu'il était riche, et, en cela, il avait tort. »

Les deux voyageurs parviennent ainsi au bord d'un marais infesté de crocodiles et de serpents venimeux; au milieu roule un cours d'eau imposant, le « fleuve du Temps ». Les serviteurs de Pierre lui conseillent de monter sur un sommet voisin, afin de reconnaître de là le chemin le meilleur pour échapper aux dangers du marais pestilentiel. Il refuse absolument de se donner cette peine, et ordonne à ses esclaves de construire une chaussée qui lui permette d'atteindre sans encombre la rive du fleuve sur lequel il veut s'embarquer. Pendant l'exécution de ce travail, il est obligé de nourrir à grands frais les reptiles dont nous avons parlé afin qu'ils laissent en paix les travailleurs; et, par là, il rend ces monstres plus audacieux et plus dangereux aux passants futurs. Mais il ne s'inquiète guère des conséquences de ces caprices et lorsqu'il peut atteindre à pied sec les rives du fleuve du Temps, il monte dans une barque sonore, en criant aux rameurs qui attendent ses ordres : « Contre le courant. »

Klaus, qui n'est pas accoutumé à ménager

peine, fait l'ascension de la montagne qui se dresse au bord du marais. Il est aussitôt récompensé de cet effort, car il découvre d'abord un sentier étroit, mais sûr, qui le conduira jusqu'à la rive du fleuve, et, de plus, il aperçoit à l'horizon le « pays merveilleux de ses rêves ». Il s'engage hardiment sur le chemin qu'il a reconnu de loin, assommant, à l'aide de son bâton, les reptiles qui le menacent. Enfin, parvenu au fleuve, il se jette à la nage, confiant dans la vigueur de ses bras endurcis par le travail.

Il aborde et se voit accueilli par un peuple heureux et joyeux. Ces gens sont, en effet, régis par les lois du collectivisme, et ils ignorent les souffrances causées par les inégalités sociales. Cependant, le courant du fleuve rejette sur ce rivage fortuné les débris dorés de la barque de Pierre, qui a été fracassée sur des écueils. Lui-même se débat dans les flots, où il périrait sans l'assistance du pauvre Klaus, qui se jette de nouveau à la nage pour le sauver. Comme dans ce pays modèle la richesse ne lui servirait de rien, il se décide, après quelque résistance, à prendre modèle sur Klaus et à devenir un « membre utile de la société ».

Les allusions de ce récit sont assez transpa-

rentes. On peut reconnaître dans les serpents du marécage les « reptiles » de la presse bismarckienne, nourris aux frais des contribuables. Dans la phrase jetée par Pierre à ses rameurs : « Contre le courant », on retrouve le mot d'ordre prêté aux classes capitalistes par leurs adversaires. Mais, comme nous ne sommes pas choqués ici par l'esprit de haine qui nous a paru souffler trop ouvertement ailleurs, nous reconnaitrons que le conteur a su présenter cette fois ses idées avec assez de bonheur.

La *Vallée des bienheureux* débute également par une peinture assez heureuse des sentiments d'un enfant d'ouvriers demeuré seul au monde par la mort récente de ses parents. Un homme grave est venu causer avec le petit garçon; il a parlé de l'envoyer achever son éducation dans un orphelinat, « afin, lui disait-il, que tu ne deviennes pas aussi mauvais que ton père ». L'enfant a été révolté de ce jugement et de l'avenir que lui préparent des maîtres aussi malveillants pour les siens. Car « son père avait toujours été si bon; sa mère racontait qu'il n'avait été emprisonné que pour s'être révolté contre ses persécuteurs ».

La mansarde qu'habite le petit domine les toits

de la grande ville industrielle. Pour s'échapper, il construit une sorte de montgolfière avec l'enveloppe de sa paille, et il est emporté dans les nuages par l'air chaud de la cheminée voisine. Il parvient ainsi dans un pays enchanté que l'auteur décrit avec complaisance. Des fleurs, des parfums, des chants, des chars trainés par de grands oiseaux apprivoisés. Pas d'autorité, pas d'armée, pas de prisons, une humanité parfaite. Les machines travaillent pour les habitants de cet Eden. Adopté par eux, Henri coule des jours heureux, jusqu'au moment où il est saisi par l'idée funeste d'aller prêcher aux hommes ce bonheur qu'ils ne connaissent pas, et dont ils jouiraient s'ils le voulaient seulement. Ses nouveaux amis cherchent à le détourner de ce projet, car ses efforts seront vains. « Vois, disent-ils, cette pomme qui n'est pas encore mûre, et dis-nous si tu peux raisonnablement lui demander de prendre à l'instant même une couleur empourprée et un goût exquis? » Il refuse de les croire, retourne sur la terre, y prêche la bonne parole et meurt martyr de sa cause. Car la foule, qui se croit trompée et jouée, en entendant des promesses aussi folles, finit par lapider l'apôtre qui s'est dévoué pour son salut.

Une autre évocation de l'Eldorado de l'avenir est intitulée *La méchante sorcière*. Cette sorcière, personnification de la société capitaliste, ne joue d'ailleurs aucun rôle dans l'histoire, qui débute par le récit de la mort tragique d'un jeune apprenti aiguiser. L'enfant succombe à une maladie de poitrine dont l'origine doit être cherchée dans l'exercice de son métier malsain. Les socialistes allemands affectent d'appeler « maldes prolétaires » ce fléau de la phtisie, qui pourtant n'épargne pas les riches. L'apprenti expire donc seul, sur le carreau froid de la mansarde qui l'abrite ainsi que sa mère, ouvrière en cartonnages, et, lorsque la pauvre veuve rentre après avoir terminé sa tâche quotidienne, elle trouve son enfant mort sur le sol. Cette peinture ne manque ni d'émotion, ni d'une sombre poésie. Mais ce triste fait divers devient un conte de fées, grâce au rêve qui adoucit l'agonie solitaire du jeune ouvrier.

Il se sent transporté dans un pays merveilleux où des enfants vigoureux et sains mêlent les jeux et les danses, unis dans une concorde admirable. Il se joint à ces gracieux camarades; une petite fille l'entraîne amicalement vers une de ces maisons bâties tout entières en gâteaux et en sucreries, qui apparaissent si souvent dans les contes

Allemands. Là, un corbeau doué de la parole apprend aux enfants que la « vieille sorcière » est enfin décédée, « celle qui suçait le sang des pauvres, des enfants, des femmes, des hommes, des vieillards, ajoute l'oiseau, celle qui laissait les hommes dans la misère et faisait bombance avec les méchants. Elle entassait avec avidité les intérêts et les profits, et ses trésors étaient remplis par les bijoux du monde entier... » — Là-dessus, le jeune garçon et sa compagne vont visiter le tombeau de la sorcière, qui se dresse dans une gorge sauvage, semée d'éclats de rochers, encombrée de ronces, de chardons, d'arbustes épineux. Ils voient d'immenses blocs entassés, et la terre aux alentours est couverte de cendres.

A la même inspiration peuvent se rattacher quelques poésies, *la Forteresse et l'Enchanteur*, par exemple. La forteresse, c'est la fabrique aux murs sombres où les enfants eux-mêmes pâlisent sur leur tâche quotidienne, pour créer l'or dont l'enchanteur a soif, et où parfois un accident arrache la vie à l'un de ces malheureux. — Une gravure montre, par contraste, le spectacle qu'offrira l'avenir : une théorie joyeuse d'ouvriers, aux vêtements coquets, se rend gaiement au travail comme à une fête.

Le dessin qui illustre un autre poème représente un groupe d'enfants portant chacun une lanterne vénitienne, sur laquelle est tracé le chiffre 8. C'est le *Mystère des huit*. Travailler huit heures, être homme pendant huit heures, reposer huit heures. Les enfants sont invités à conserver dans leur mémoire l'exposé de cette énigme, dont l'avenir leur donnera la clef. Devenus grands, ils réclameront à leur tour les trois huit. — Il y a peut-être quelque imprudence dans cette recommandation, car certains symptômes font présager qu'avant la majorité de ces enfants, cette revendication pourra bien avoir été modifiée de différentes manières. Déjà, comme nous l'avons fait remarquer, ses adeptes n'en espèrent plus la diminution du chômage, et en Angleterre, par exemple, une partie de la classe ouvrière continue à s'y montrer fort opposée.

V

Nous terminerons cette étude en analysant quelques récits qui ne présentent plus rien d'allégorique, ni de féerique, et disent clairement tout

ce qu'ils prétendent dire. Ce sont ceux qui réalisent le mieux les promesses du titre des *Livres d'images*, parce qu'ils s'adressent aux grands enfants presque autant qu'aux petits.

Dans *Un sot enfant*, l'auteur nous dit l'aventure d'un petit paysan qui passe dans son village pour un garçon obtus et arriéré, tandis qu'il n'est en réalité que logique et réfléchi. Il ne peut comprendre, par exemple, que son maître d'école, après avoir commenté le cinquième commandement de Dieu : « Tu ne tueras point », s'évertue à célébrer, dans la leçon suivante, les rois conquérants, qui coûtèrent tant de sang au genre humain. — Dédaigné par ses camarades de jeu, qui partagent le préjugé de leurs parents, il se tient le plus souvent à l'écart, et son jugement mûrit encore par la réflexion solitaire.

Un jour, une troupe de gendarmes envahit le village. Ils sont à la poursuite d'un criminel politique échappé de sa prison et qu'on a signalé dans les environs. Hans n'a pas une idée bien nette de ce genre de crime, mais instinctivement il se sent du parti du fugitif. Le hasard les met face à face dans un endroit écarté. L'enfant aide le prisonnier à changer de costume, car l'uniforme de la geôle l'expose à être reconnu de loin : il le dirige, par

des sentiers ignorés de la forêt, vers la frontière d'un pays libre qui est toute proche, et, malgré les dangers d'une poursuite fort dramatique, il n'abandonne l'infortuné qu'après l'avoir mis en sûreté sur un territoire hospitalier. — Le criminel est un grand sculpteur, d'opinions socialistes. Il accorde sa protection à l'enfant, et il en fait un homme illustre à son tour. — Conclusion assez inattendue, et presque capitaliste. Pourquoi ne pas faire de Hans un honnête ouvrier, collectiviste, luttant pour l'émancipation de ses frères? Voilà l'idéal qu'il faut proposer aux enfants du prolétariat allemand, si l'on veut être logique avec les prémisses de la doctrine. Leur inspirer l'idée que le plus beau destin est celui d'un grand artiste, c'est courir grand risque de leur donner quelque dédain pour le travail manuel, dont les plus grands hommes ne seront pas exemptés dans la société de l'avenir.

Quant à la tendance morale de ce conte, elle serait moins discutable, si le petit Hans avait au moins une idée vague de ce qu'est un crime politique, s'il savait que il y a là autre chose qu'un vol ou qu'un assassinat, et que demain peut-être ce ne sera plus un acte punissable. Mais il ignore absolument tout cela, comme il est naturel chez un

jeune villageois, et c'est par instinct pour ainsi dire, uniquement sur la bonne mine du prisonnier, qu'il lui accorde son assistance. Or l'apparence est souvent trompeuse : et il serait imprudent que, dès leur enfance, les futurs citoyens de l'État socialiste fussent accoutumés à être, par principe et sans examen, du parti du prisonnier contre le gendarme. Le moment où l'on ne verra plus ni délits ni châtimens est assez éloigné pour qu'il soit utile que, longtemps encore, la société puisse compter sur l'appui de ses membres, dans les répressions nécessaires.

Le *Voyage de la Pentecôte* a pour but de mettre en relief les sentiments de solidarité qui règnent dès à présent dans les rangs du parti socialiste, et l'élévation des sentiments de ses adeptes. L'anecdote est très heureusement présentée.

Au retour de l'école, le fils d'un brave ouvrier interroge son père :

« N'est-il pas vrai, père, dit-il avec quelque hésitation, que tu m'as recommandé de faire bien attention à tout ce que dit le maître d'école, pour en faire mon profit ? »

« — Certainement.

« — Mon cher père, continue Bruno, ce n'est

pas ma faute, mais le maître a dit aujourd'hui quelque chose que je ne puis croire.

« — Ah! Et qu'a-t-il donc dit?

« — Il a parlé de toutes sortes d'hommes méchants, continue l'enfant, et il disait que les socialistes en étaient, qu'ils ne voulaient pas travailler, et qu'ils voulaient tout prendre aux autres, pour le partager entre eux. Je sais pourtant bien, père, combien tu es tendre et bon, combien tu travailles avec application tout le long de l'année, et je sais aussi que tu es un des hommes de confiance (1) des socialistes, puisque j'ai déjà porté des brochures avec toi. Je ne peux donc pas croire ce qu'a dit le maître. »

Sur le front du père apparut un instant un sombre nuage, comme si un orage de colère y passait, mais ce ne fut qu'un instant, et Lichtenberger reprit doucement et paisiblement :

« Souviens-toi bien, Bruno, le maître n'a-t-il pas dit autre chose? N'a-t-il pas dit quelquefois que tous les hommes peuvent se tromper?

(1) Les Vertrauenspersonen jouent un très grand rôle dans l'organisation du parti socialiste, qui doit se plier aux lois fort peu libérales de la plupart des États allemands sur le droit d'association. Ce sont des agents qui ne sont pas revêtus d'un caractère officiel, et rendent cependant les plus grands services à leur cause.

« — Oui, il l'a dit dans l'histoire du roi David.

« — Eh bien ! vois-tu, le maître lui aussi est un homme, et il se trompe dans son appréciation sur les socialistes, car il ne les connaît pas.

« — Mais, dit le petit Bruno, pourquoi ne va-t-il pas dans leurs réunions pour mieux les connaître, comme tu l'as recommandé l'an dernier au voisin Schlichtling, qui ne les connaissait pas non plus, et qui est maintenant des leurs ?

« — Mon enfant, explique le père, ce n'est pas aussi facile pour un maître d'école. Il y a de méchantes gens qui le calomnieraient auprès des ennemis de notre parti, et qui pourraient lui nuire, s'il venait aux réunions. C'est pourquoi nous devons excuser son erreur.

« — Mais comment puis-je savoir quand le maître se trompe et quand il dit vrai ? demande Bruno.

« — Avec le temps, tu apprendras à le reconnaître toi-même. Jusque-là, interroge tes parents

« L'enfant se tranquillisa en écoutant ce conseil. »

Nous avons cité cette exposition tout entière, parce que, jointe au dessin qui l'accompagne, elle offre le spectacle d'une union touchante dans cette famille patriarcale, et caractérise nettement

un état d'esprit assez différent en somme de celui des révolutionnaires dans d'autres pays. A la vérité, la peinture est peut-être idéalisée. Pourtant l'ouvrier allemand est parfois capable de cette tranquille discipline, de cette confiance inébranlable dans le triomphe de ses idées qui lui permet de supporter la contradiction et l'injure, de cette sérénité presque religieuse qui voit dans l'adversaire un égaré ou un ignorant plutôt à plaindre qu'à blâmer. C'est la force et la faiblesse du mouvement socialiste, car la foi est proche du fanatisme, et la confiance aveugle rend l'aveuglement irrémédiable. Il faut ajouter que le parti socialiste ménage avec soin les instituteurs de l'enfance, qui sont sortis des rangs du peuple, et dont le concours secret, ou du moins la neutralité lui serait précieuse.

La famille que nous venons de présenter au lecteur décide de s'offrir une petite excursion dans le voisinage, à l'occasion des congés de la Pentecôte. La première partie du voyage s'accomplit sans incidents. Mais soudain, dans la région montagneuse qu'ils parcourent, ils aperçoivent près d'un sentier de la forêt qui longe des rochers escarpés le corps d'un homme évanoui. C'est un excursionniste qui a fait une chute terrible. Ils

accourent et reconnaissent avec stupéfaction le maître d'école du petit Bruno, celui-là même qui a une si mauvaise opinion des socialistes. Ils s'empressent de lui prodiguer les premiers soins que réclame son état.

Une petite ville d'eaux est toute voisine. Tandis que le père demeure à la garde du blessé, Bruno et sa mère courent chercher quelque moyen de transport. Ils s'adressent à une villa élégante qui renferme une pension pour les étrangers. A leur demande le directeur répond que toutes ses voitures sont sorties en excursion, que toutes ses chambres sont louées, et que tout son personnel est absorbé en ce moment par les préparatifs de la table d'hôte.

Ils reviennent avec cette réponse fâcheuse, et le père de Bruno se décide à agir lui-même. Il connaît dans la petite ville des compagnons du parti qui ne lui refuseront pas un coup de main. En effet, il reparait bientôt avec deux amis porteurs d'une civière.

« Tout le village est rempli d'étrangers, répond l'aubergiste chez qui on conduit le blessé, mais, pour des compagnons du parti, j'ai toujours de la place. » Et le malade est bientôt installé confortablement. Il a repris connaissance chemin fai-

sant, et ne peut assez s'étonner de ce qu'il voit. Ce dévouement, cette solidarité chez ceux qu'il a calomniés le frappent de stupeur.

Tous les médecins des eaux sont en promenade, en ce jour de fête. On se décide à télégraphier au médecin d'une localité voisine.

« Mais viendra-t-il ? demande le père de Bruno. »

« — Il viendra, répond un des assistants, car le docteur Gruetzner est notre médecin, pour notre société libre de secours mutuels, et il est, lui aussi, un compagnon convaincu. »

Le docteur accourt en effet : le malade est promptement rétabli, et, désormais désabusé et repentant, il se gardera de mal parler du parti socialiste.

On le voit, ce sont les sentiments de fraternité de la primitive Église chrétienne qui sont ici proposés à l'imitation des futurs socialistes, car il est permis de penser que cette description exprime plutôt un vœu que la réalité des faits à l'heure actuelle. Cependant rien n'y paraît invraisemblable ni choquant, et le récit prêche cette fois encore des vertus bourgeoises, bien qu'elles soient pratiquées exclusivement par des « compagnons ».

En deçà et au delà enseigne plutôt l'internationalisme.

Deux camarades de jeux habitent à quelques pas de la frontière, dans deux pays voisins. Ce sont le petit Franz Zimmermann et le jeune François Charpentier. Ces noms ont exactement le même sens. Ils sont le symbole de la fraternité d'origine de ces enfants dont quelques lointains ancêtres ont exercé le même métier en faveur des capitalistes du passé.

A l'école et au foyer domestique, on leur apprend à aimer la « Patrie » ou le « Vaterland », mais à détester, en même temps, la nation voisine. L'anniversaire de Sedan est chaque année le signal d'une recrudescence de haine entre les pères, et, en grandissant, les fils eux-mêmes en viennent à se brouiller.

Ne les excite-t-on pas chaque jour l'un contre l'autre, dans le sein de leur famille? Les parents français répètent que les Allemands ont des « têtes de bois carrées, et sont bien, bien plus bêtes que les Français », tandis que les parents allemands assurent, de leur côté, que les Français sont des vantards et des vauriens.

Cependant, le blond Franz est un enfant réfléchi, qui aime la lecture, et bientôt ses livres de classe lui semblent insuffisants à satisfaire sa curiosité sur certains sujets. Un colporteur qui passe de

temps à autre dans le pays lui procure d'autres volumes, dont on devine la tendance; peu à peu, l'enfant se prend à méditer sur l'inimitié héréditaire qui sépare les deux races voisines et dont il peut voir de ses propres yeux les tristes conséquences.

Dans une scène bien présentée, Franz a l'occasion de sauver la vie de François et de sa petite sœur Margot, qui étaient sur le point de se noyer dans un torrent. François étant venu remercier son sauveur, les deux enfants se mettent à causer de bonne amitié.

« — Sais-tu, François, dit Franz, que nous avons été de tout temps deux vrais imbéciles? Tu es Français, je suis Allemand, mais devons-nous, à cause de cela, nous casser la tête entre nous, comme font les autres gamins? Ne sommes-nous pas, avant tout, des créatures humaines? Et que nous rapportent le « Vaterland » et la « Patrie » pour nous faire vivre comme chien et chat? Réfléchis un peu avec moi. Que font mon père et le tien? »

« — Ils travaillent à la fabrique, le mien, d'un côté de la frontière, le tien, de l'autre, répondit François, étonné.

« — Sommes-nous riches? continua paisiblement Franz.

« François éclata de rire.

« — Qu'as-tu donc aujourd'hui? Tu te moques de moi. Ouvrier de fabrique et riche! comme si cela était possible!

« — Nous sommes donc pauvres, tout à fait pauvres, dit tranquillement Franz. Connais-tu quelqu'un qui soit riche?

« — Oui, le propriétaire de notre fabrique, qui possède la vôtre aussi.

« — La nôtre aussi. C'est cela, François. Il a une fabrique d'un côté de la frontière et une seconde de l'autre. Est-il donc Français ou Allemand? A-t-il une « Patrie » ou un « Vaterland »?

« François resta stupéfait, car il n'avait jamais songé à cela, et Franz continua :

« — A-t-il gagné tout son argent en travaillant? Est-il forcé de peiner comme ton père et le mien?

« — Lui, travailler! dit François en riant. Il se promène dans sa voiture attelée de deux chevaux noirs, et il monte son cheval gris pommelé. Ce sont nos parents qui travaillent, et ce sera nous plus tard.

« — Crois-tu donc que les cent mille marks qu'il gagne dans sa fabrique allemande lui font moins de plaisir que les cent mille francs que sa fabrique française lui rapporte?

« — Tu me demandes, aujourd'hui, des bêtises, et je ne te répondrai plus.

« — Il faudra bien que tu répondes. Si nous, qui n'avons rien, nous devons travailler en deçà comme au delà de la frontière pour celui qui a beaucoup, sommes-nous ennemis-nés, ou alliés naturels? Et, puisque les riches ne s'inquiètent pas de savoir quel est le pays qui leur procure plus d'argent encore au moyen de l'argent qu'ils possèdent déjà, c'est donc une bêtise que les pauvres se cassent la tête entre eux, parce que les couleurs du pays dans lequel ils sont nés par hasard se trouvent être, dans un cas, noir, blanc, rouge, dans l'autre, bleu, blanc, rouge. Il faut commencer dès notre enfance à nous considérer comme des frères qui doivent s'entr'aider. »

Il est inutile d'ajouter que François se sent tout à fait persuadé par ces arguments.

Nous sommes arrivés au terme des citations qui nous ont paru dignes d'être extraites de ces curieux *Livres d'images*. Elles auront sans doute justifié aux yeux de nos lecteurs le reproche que leur faisait le critique socialiste dont nous avons reproduit les paroles. Ces récits s'adressent plutôt aux grands enfants qu'aux petits. La logique, la morale exprimée en toutes lettres, y tiennent trop de place.

Un joli conte ne perd pas à être quelque peu illogique et inachevé, à présenter certaines phrases et certains épisodes qui gardent pour l'enfant le charme du mystère entrevu dans une lumière vague. Dans les contes les plus raisonnables qui soient, dans ceux de Perrault, ne rencontre-t-on pas de temps à autre une robe « couleur du temps » ou des mots si vieux qu'ils sont devenus presque inintelligibles, comme l'indication que donne la grand'mère du petit *Chaperon rouge* : « Mon enfant, tire la chevillette et la bobinette cherra » ?

Notre conteur socialiste s'est trop complu dans son rôle de maître, malgré quelques pages qui témoignent qu'il eût été capable d'en sortir. « Le contenu du livre est trop sérieux et manque de l'élément souriant, joyeux et humoristique », disait avec raison un journal suisse, lors de l'apparition du premier volume.

VI

Pour compléter cette étude sur la nourriture intellectuelle que le parti socialiste offre aux enfants de ses adeptes, nous voudrions consacrer

quelques mots au *Livre de la Jeunesse*, publié en 1895 par Mme Emma Adler. Cet ouvrage s'adresse à des lecteurs un peu plus âgés que les précédents, et cependant, contre toute attente, l'esprit général en est beaucoup moins âpre et moins violent, à quelques exceptions près. La majorité des contes qui composent le livre ne présentent qu'une intention tout au plus dans le sens de la propagande socialiste. Les nombreux auteurs qui ont collaboré au recueil portent des noms connus pour la plupart. Le ton du *Livre de la Jeunesse* s'en ressent. Le goût et le talent n'en sont pas absents, et la lecture en est captivante à tous les âges. Mme Adler semble, en effet, s'être inspirée d'un excellent conseil qu'un rédacteur de la *Neue Zeit* donnait aux écrivains de l'enfance, à propos des *Livres d'images* dont nous venons de parler. « Il n'est pas certain, disait-il, que le parti socialiste compte actuellement dans ses rangs un talent assez exceptionnel pour réussir du premier coup dans cette tâche ardue, qui consiste à produire des chefs-d'œuvre nouveaux pour l'enfance. Mais ce serait chercher d'ailleurs une difficulté inutile. Les spectacles et les considérations qu'il importe de présenter aujourd'hui à la jeunesse ne sont pas des nouveautés. Ce qui est proprement nouveau dans

le mouvement socialiste, ses principes, ses tendances, ne doivent pas être offerts au premier âge, car le but n'est pas de faire de la propagande dans les rangs de ce petit monde, mais de former des caractères dont les qualités dominantes soient l'amour de la science, la fidélité aux convictions acquises, le désir d'assister les faibles, la haine de l'oppression, le mépris de toute bassesse. Or, pour atteindre ce but, il suffit de puiser dans les trésors du passé. Car la démocratie antique, le communisme de l'ancienne Germanie, la bourgeoisie dans la période révolutionnaire de son existence, ont créé une riche littérature qui offre des exemples sans nombre des vertus que nous venons d'énumérer. Réunir ces joyaux, les mettre au point, pour ainsi dire, et à la portée de la jeunesse contemporaine, c'est faire une œuvre utile, digne de tenter ceux qui ont le souci de préparer l'avenir. Si toutefois des talents originaux se révèlent dans ce domaine, poursuivait l'écrivain, ils seront les bienvenus ; mais, en attendant mieux, le socialisme est déjà l'héritier d'un passé littéraire opulent. Qu'il utilise cet héritage, et l'adapte aux besoins du présent. »

Mme Adler a réalisé en partie ce programme, car le fond de son recueil est constitué par un choix

très heureux d'anciennes traditions populaires des différents peuples de l'Europe. Les propriétaires âpres au gain, les gros fermiers avarés, les usuriers y sont maltraités parfois, mais sans arrière-pensée politique, comme ils le furent de temps immémorial et à juste titre dans les contes de nos ancêtres. Nous rencontrons même plusieurs de ces légendes slaves qui racontent si volontiers la découverte de trésors, aubaine inespérée pour de pauvres gens, mais faveur du sort profondément déplorable aux yeux de tout socialiste, qui considère le travail manuel comme la seule source légitime de la richesse.

Plus surprenant encore à ce point de vue est le récit traduit, du vieux français, qui est intitulé : *le Chat, le Coq et l'Échelle*. On y voit les trois fils d'un vieux paysan recevoir pour leur part d'héritage, le premier un chat, le second un coq et le dernier une échelle. Tous trois rencontrent à peu près la même aventure, car le conteur n'a pas fait grand effort d'imagination. Chacun parvient séparément dans un canton où l'animal et l'ustensile qu'il possède sont entièrement inconnus. Cependant, là les souris infestent les greniers, ici on aurait besoin d'un réveille-matin, là enfin on ignore l'art de grimper sur les toits. Les jeunes gens obtiennent donc

tout ce qu'ils désirent en échange du bien inestimable qu'ils possèdent. Le caractère de la race bavaroise se reflète fidèlement dans ce conte, et il est difficile de voir des sentiments plus éloignés de ceux d'un ouvrier allemand collectiviste, que ceux des paysans français qui y sont exprimés. Pas l'ombre de merveilleux ! Le sens pratique le plus avisé ! Des marchés avantageux, conclus sans efforts et par une grossière supercherie avec des acheteurs naïfs, permettent aux trois héros de faire de bons mariages et de vivre dès lors dans l'aisance et le *farniente*. Telle est la morale qui se dégage de notre vieux fabliau : on aperçoit sans peine qu'elle n'a rien de collectiviste.

A côté des traditions populaires, Mme Adler offre à ses jeunes lecteurs des récits instructifs, des articles de vulgarisation scientifique. Un astronome leur expose, par exemple, les dernières découvertes du télescope à la surface de la planète Mars, et ne trahit ses convictions socialistes que par un jeu de mots : il appelle les comètes errantes le « prolétariat du ciel ».

Certains chapitres présentent, il est vrai, une intention politique plus accusée. M. Liebknecht retrace quelques souvenirs de sa jeunesse, alors qu'il était volontaire dans l'un des corps francs formés

par les révolutionnaires de 1848 dans la région du Rhin.

Le comte Tolstoï dit sa honte de se voir servi par ses laquais galonnés au retour de ses expéditions dans les bas-fonds de la misère russe.

Paola Lombroso raconte son enthousiasme et son affection d'enfance pour une jeune nihiliste russe, d'un caractère admirable.

Bebel compare l'existence riante des artisans voyageurs du passé, pendant leur tour d'Allemagne, au vagabondage malsain que le manque de travail impose à l'ouvrier du présent. Pourtant d'autres écrivains socialistes (1) confessent parfois que tout n'était pas rose dans la vie corporative du moyen âge. Tous conviennent que ce serait un recul de revenir à cette organisation étroite de l'activité industrielle.

Mme Dessoff repose pourtant le lecteur de ces graves problèmes par un conte charmant sur l'aurore boréale, qui a toute la poésie, tout le décousu aimable, tout l'imprévu gracieux d'une œuvre d'Andersen.

Le Roi Homme, au contraire, nous ramène un instant aux allégories amères des *Livres d'images*.

(1) M. A. LUBNOW, *Neue Welt.*, 1897, p. 31.

Le roi homme, c'est l'humanité primitive, qui règne sans efforts sur la nature maternelle et souriante. Il a quatre fils, qui symbolisent le Clergé, la Noblesse militaire, la Bourgeoisie et enfin le Prolétariat. Les deux premiers se révoltent contre leur père, le chargent de chaînes et règnent despotiquement sur les cadets. C'est le moyen âge. Pourtant, après de longs siècles de souffrances, ces derniers poussés, à bout, se soulèvent à leur tour contre la tyrannie de leurs aînés. C'est la Révolution française. Mais l'un deux, la Bourgeoisie, après avoir triomphé dans la lutte avec l'aide de son jeune frère, le Prolétariat, trouve avantageux de le trahir, pour s'allier à leurs oppresseurs communs et l'exploiter de concert avec eux.

Or, le Prolétariat s'est enfin réveillé de son engourdissement : il a compris qu'il avait joué un rôle de dupe dans la dernière lutte qu'il a soutenue. Son but est plus noble, d'ailleurs, que celui dont la Bourgeoisie l'avait fait le champion. Il veut délivrer son père, le roi homme, captif depuis si longtemps. Il doit pour cela s'emparer du glaive magique de l'« union », l'union de tous les opprimés. Et déjà il est à la recherche de cette arme toute-puissante. Rien ne saurait le distraire dans l'accomplissement de sa mission. Sur sa route

ardue, son cri de guerre, c'est : « Je marche dans la voie de l'humanité. » Symbole transparent de la lutte actuellement engagée entre le parti socialiste et le gouvernement des classes capitalistes.

Socialiste encore, mais dans le bon sens du mot, est la description effrayante, que nous trace l'un des collaborateurs de Mme Adler, de la condition misérable des ouvriers qui, au sein des montagnes du centre de l'Allemagne, travaillent, dans de petits ateliers de famille, l'ardoise, les allumettes phosphorées, ou les jouets d'enfants. Tout le monde est d'accord pour penser qu'il y a beaucoup d'abus à réprimer dans ces matières. Il n'est donc pas mauvais de les présenter de bonne heure aux réflexions des jeunes lecteurs. Le contraste entre la situation misérable de ces travailleurs et les spectacles grandioses de la nature pittoresque qui les entoure, sans qu'ils puissent en jouir, est présenté avec talent et émotion par l'auteur de ce récit.

Mme Adler a pensé qu'elle ajouterait à son œuvre un nouvel élément d'intérêt, en demandant quelques pages à de simples travailleurs. Elle nous apprend, dans sa préface, qu'elle compte parmi ses collaborateurs cinq ouvriers, tisserands, tailleurs, verriers, filateurs. Ces enfants du peuple,

ajoute-t-elle, n'ont pas même reçu l'instruction scolaire que possèdent aujourd'hui tous les fils des prolétaires. C'est par leur propre travail qu'ils sont parvenus à exprimer leurs pensées d'une manière si fraîche et si parfaite.

L'un d'eux a mis en vers les conseils d'un père à son fils près de quitter le toit paternel pour aller gagner au loin sa vie. Travail rempli de bonnes intentions, mais dont les préceptes moraux ne sortent guère de la banalité.

Un autre a raconté avec verve la vie de deux frères. Le premier crève l'œil du second, tandis qu'avec quelques gamins de leur âge ils jouent à reproduire la scène célèbre de *Guillaume Tell*. Cet accident est un symbole de la destinée que l'avenir réserve aux deux enfants, car le pauvre mutilé devient un honnête ouvrier, tandis que son frère accepte l'uniforme des gendarmes. Au cours d'une grève qui va tourner à la violence, le gendarme est mis en présence de l'ouvrier, sans le reconnaître, et le perce d'une balle. Il faut ajouter que le rôle du gréviste assassiné par mégarde est présenté comme une mission de douceur et de conciliation.

Les trois autres récits retracent des souvenirs d'enfance. Leur évidente sincérité les rend inté-

ressants à lire, comme des documents sur l'état d'esprit d'ouvriers allemands socialistes.

Les souvenirs du premier conteur ne présentent aucun événement saillant, mais ils plaisent pourtant par une sorte de fatalisme et de douceur résignée qui fait naître la sympathie. La vie a été rude à l'auteur : il songe à améliorer le sort de ceux qui ont une jeunesse comparable à la sienne, mais il paraît qu'il y travaillera sans haine et sans désir de vengeance.

Le second récit trahit déjà plus d'envie. Il raconte la Confirmation d'un enfant d'ouvriers qui a lieu en même temps que celle de la fille d'un riche meunier. Une voiture emmène à la ville voisine cette famille aisée, qui s'est chargée d'y conduire le petit voisin pauvre. Au cours du voyage, l'enfant est amené à sentir amèrement la distance qui sépare les conditions sociales. En effet, les bourgeois qui sont mis en scène sont indifférents et froids envers le petit garçon dont ils ont accepté d'être les parrains. Mais on ne saurait leur reprocher d'aller jusqu'à l'insolence ou à la dureté. On compatit jusqu'à un certain point aux souffrances de l'amour-propre de l'enfant ; mais comment le plaindre sérieusement parce que ses riches protecteurs ne lui ont pas fait cadeau d'une belle

montre, comme il s'y attendait, et lui ont offert du drap pour faire un vêtement! Peut-être cette impression défavorable tient-elle au ton du récit, qui gagnerait à être présenté avec moins d'amertume; la sympathie irait sans doute alors plus sûrement au chagrin de l'enfant.

Le troisième écrivain est une femme. Elle raconte ses débuts à l'usine dès l'âge de cinq ans et demi, abus qui excuse bien des révoltes. Elle explique, en effet, comment elle a peu à peu compris qu'elle était victime de l'exploitation de ses patrons, et comment elle a cherché à faire partager cette conviction à ces compagnes de travail. Elle dit les injustices qu'elle a subies et dont elle a triomphé, l'éveil de son esprit mûri par l'étude et la fermeté de sa conviction dans la lutte qu'elle soutient contre la société actuelle. Ce sont là des griefs plus sérieux que ceux du précédent récit. Aussi doit-on rendre justice aux qualités de logique, de persévérance et de volonté qui apparaissent dans l'auteur de la *Vie d'une enfant du prolétariat*.

En général, les tendances qui se font jour dans tous les contes dont nous avons parlé ont peut-être effarouché ceux de nos lecteurs qui ne sont

pas familiarisés avec le ton ordinaire de la littérature socialiste, et qui le rencontrent précisément dans un sujet où il semble moins à sa place que partout ailleurs.

Nous chercherons à nous excuser d'avoir éveillé ces répugnances, par une citation du journal qui représente la tendance sociale du protestantisme allemand, *le Monde chrétien*, de Leipzig.

« Les gens qui n'ont jamais eu entre les mains un ouvrage socialiste s'effrayent beaucoup quand le petit livre montre soudain ses griffes révolutionnaires, et ils ne peuvent plus porter un jugement impartial. Mais, à cette singulière apparition sur le marché des livres, il faut rendre la justice de chercher à la comprendre en se plaçant sur le terrain où elle s'est développée. Il est évident qu'on ne peut espérer d'entendre les notes gracieuses d'une flûte champêtre, au bord d'un torrent populaire gonflé de colères et d'amertumes... Pourquoi cependant ne laisserions-nous pas avec calme un pareil écrit faire son œuvre dans notre pensée? Si les plaintes qui y trouvent leur écho sont tout à fait sans fondements, chacun peut l'examiner à son gré. Mais si, par cette lecture, les nerfs éprouvent une commotion dans un sens social, si la conscience sociale est éveillée quelque peu en

chacun de nous, cela est certainement une bonne chose, et alors les griffes ne sont plus à craindre. »

C'est ce point de vue d'impartialité et de sang-froid qui s'impose dans l'étude des sujets que nous avons abordés, et nous nous sommes efforcé de ne pas nous en écarter.

SOCIALISME ET FÉMINISME

Depuis la publication, survenue il y a une quinzaine d'années, du livre sur *la Femme et le Socialisme*, dont le retentissement fut extrême, le parti démocrate socialiste n'a cessé de donner la plus grande attention à la propagande de ses doctrines dans les rangs des femmes du prolétariat. L'ouvrage célèbre de Bebel proclamait déjà l'alliance intime du socialisme avec la question de la femme, et promettait de donner une solution dans la société de l'avenir à ce problème, comme à tous ceux que l'imagination humaine a jamais été amenée à se poser. — Toutefois, *la Femme et le Socialisme* est aujourd'hui considéré, dans les rangs même du parti marxiste, comme une étude vieillie et dépassée. Il faut, pour la juger avec équité, songer à l'époque où elle a paru, disent, avec une indulgence un peu dédaigneuse ses admirateurs d'autrefois.

Il ne sera donc pas sans intérêt de se rendre compte de la physionomie que revêt aujourd'hui ce problème aux yeux de l'école qui déclare s'y intéresser plus efficacement que toute autre.

I

Le congrès annuel du parti socialiste à Gotha, en 1896, a été fort intéressant à ce point de vue, comme à beaucoup d'autres. La question de la moralité dans la littérature y a pris une grande importance. Des débats suggestifs y ont trouvé place sur le Congrès international de Londres et les menées anarchistes qui en ont compromis le succès. Mais, surtout, l'assemblée a consacré sa dernière réunion à une discussion remarquable sur l'attitude qui s'impose au parti socialiste, en présence des modernes revendications de la femme. — Remarquable à deux titres différents. Tout d'abord parce que ce fut une femme qui demeura l'héroïne de ce tournoi oratoire, et que le talent de Mme Zetkin fait honneur à son sexe, et même au parti à la victoire duquel elle a cru devoir consacrer ses dons exceptionnels. En second lieu,

parce que les esprits clairvoyants ont constaté une fois de plus, pendant ce débat, combien les socialistes allemands unissent pour la plupart le sens des nécessités de la tactique à la rigueur du raisonnement logique. On a pu voir, en effet, que les chefs naturels du mouvement féministe, les femmes écrivains du parti démocrate, se montrent de plus en plus disposées au sacrifice momentané de leurs revendications particulières, afin d'éviter tout compromis avec la bourgeoisie, et de préparer avant toute autre chose le triomphe de l'idée socialiste. Ainsi, Marx, israélite d'origine, à ses débuts dans la vie politique, affirmait déjà que, l'émancipation des Juifs ne pouvant s'accomplir que par le règne du communisme, il était superflu de traiter cette question pour elle-même, et que tous les efforts des hommes de bonne volonté devaient tendre à l'avènement du socialisme.

Mme Zetkin est la directrice du journal *l'Égalité*, feuille destinée à défendre les intérêts des femmes du prolétariat. Dans certains cercles du parti socialiste, on reproche à ce journal d'être rédigé d'une manière trop scientifique, d'offrir à ses lectrices des articles d'une intelligence difficile. Il est certain que l'esprit de Mme Zetkin semble avoir reçu une formation philosophique excep-

tionnelle, et qu'il témoigne de facultés tout à fait viriles. Entre elle et les femmes à qui s'adressent ses leçons, il existe une telle distance intellectuelle qu'il lui faut sans doute accomplir de continus et méritoires efforts pour se mettre à la portée d'abonnées peu cultivées.

Trois vœux avaient été présentés aux commissions préparatoires du Congrès de Gotha, en vue de donner un nouvel essor à l'agitation socialiste parmi les femmes. On proposait, en premier lieu, de créer un journal tout à fait populaire et facile à comprendre, sous forme de supplément hebdomadaire aux feuilles du parti, qui serait destiné spécialement et exclusivement aux femmes; en second lieu, d'attirer de plus en plus les ouvrières dans les organisations syndicales; enfin, de choisir, parmi elles, comme on le fait parmi les compagnons du parti, des « personnes de confiance », le devoir de ces dernières étant de répandre plus de lumières parmi les femmes du prolétariat, au point de vue économique comme au point de vue politique, et de fortifier en elles la « conscience de leurs intérêts de classe ».

Cette dernière formule exprime, aux yeux des socialistes allemands, la tâche la plus importante parmi celles qui s'imposent à leurs agitateurs.

Mme Zetkin, chargée de fournir un rapport sur les trois propositions soumises aux suffrages du Congrès, a prononcé un long discours qui est une étude magistrale de la question de la femme, telle qu'elle se pose devant les disciples de Marx. Disons, dès à présent, que ce morceau a paru si remarquable aux auditeurs, qu'ils en ont voté sur-le-champ l'impression spéciale et la diffusion la plus large. Nul document n'est donc plus propre à fournir un premier aperçu des opinions actuelles du parti socialiste sur ces délicats problèmes.

Les recherches des Bachhofen et des Morgan (1), dit Mme Zetkin, semblent avoir établi que les débuts de l'oppression de la femme dans la société ont coïncidé avec la naissance de la propriété privée. C'est l'opposition, au sein de la famille, entre l'homme propriétaire et la femme sans propriété, qui fut le fondement de la dépendance économique

(1) Ces recherches portent sur les peuplades sauvages, qui sont supposées offrir encore les traits de la société humaine primitive.

L'assertion renfermée dans la première phrase de Mme Zetkin est aujourd'hui contredite par les socialistes allemands les plus érudits en ces matières. Ils avouent que la femme a été opprimée dès l'origine, et simplement en vertu du droit du plus fort, sans l'intervention d'aucun rapport de propriété. Mais ils ne contredisent pas, pour un degré plus élevé du développement humain, l'affirmation contenue dans la phrase suivante, qui importe seule à l'argumentation de l'orateur. (Voir plus loin notre essai sur *l'État dans la société de l'avenir.*)

et de l'asservissement social du sexe féminin. Engels a pu aller jusqu'à dire : « Dans la famille, l'homme est le bourgeois : la femme, au contraire, représente le prolétariat. »

Nous voici donc, dès l'exorde de Mme Zetkin, placés en face de propositions qui posent déjà le problème dans le sens que nous indiquions tout à l'heure. Elles laissent pressentir que la question de la femme va se trouver subordonnée à la question sociale en général, à tel point que la solution de la seconde sera la seule solution possible de la première.

L'orateur continue son discours par un historique ingénieux des revendications féminines à travers les âges. Malgré l'image expressive de la famille que nous présente la comparaison d'Engels, il n'y avait pas de question de la femme dans le sens moderne du mot, avant le grand développement contemporain de la production capitaliste. Aussi longtemps que subsista l'ancienne organisation de la famille, la femme trouva dans son intérieur un champ d'activité suffisant pour ses facultés productrices, et elle ne prit pas conscience de son infériorité sociale, bien que le développement de son individualité demeurât contenu dans des limites étroites.

L'époque de la Renaissance, si riche en individualités puissantes dans le bien comme dans le mal, fit de quelques femmes les reines de la vie sociale, artistique et politique. Pourtant, bien que l'ancienne organisation patriarcale de la famille commençât dès lors à tomber en ruine, sous l'influence de la division grandissante du travail et de l'industrie à ses débuts, aucun mouvement féministe ne prit encore naissance. C'est que, si des milliers de femmes cessèrent de pouvoir s'occuper et gagner leur vie dans le sein de la famille, cependant les cloîtres, les communautés et les ordres religieux suffirent tant bien que mal à résoudre cette première question de la femme.

Mais, quand l'invention des machines et le développement de l'industrie vint bouleverser profondément l'organisation de la production et relâcher les liens de la famille, en forçant de plus en plus au travail extérieur les femmes et les enfants, ce ne furent plus des milliers, ce furent des millions de femmes pour qui se posa ce redoutable problème : Comment gagnerons-nous notre vie ? comment lui trouverons-nous une mission sérieuse ? Où rencontrerons-nous un champ d'activité pour les penchants de notre cœur ? Elles reconnurent que ce ne pouvait plus être qu'au

dehors, dans le sein de la société (du moins, c'est là la thèse de Mme Zetkin, qui, comme nous le verrons tout à l'heure, admet avec ses maîtres que la famille tombait en ruine d'une manière irrémédiable). Les femmes durent alors s'apercevoir que l'infériorité de leur situation légale s'opposait à ce qu'elles pussent défendre efficacement leurs intérêts économiques, et à cet instant naquit la moderne question de la femme.

A l'appui de cet exposé, dont la netteté et la concision sont remarquables, l'orateur apporte quelques chiffres éloquentes, afin de démontrer avec quelle rapidité l'organisation moderne de la production entraîne la femme dans le torrent industriel. En 1882, l'Allemagne comptait, sur vingt-trois millions de femmes, cinq millions et demi d'ouvrières. Presque un quart de la population féminine ne trouvait plus à gagner sa vie dans la famille.

Or, le recensement de 1895 a établi que le nombre des femmes occupées par les industries agricoles avait augmenté depuis lors de 8 pour 100, tandis que celui des hommes ne croissait dans la même profession que de 2 à 4 pour 100. Dans l'industrie proprement dite, ces chiffres étaient respectivement de 35 pour 100 et de 8 pour 100.

Enfin, dans le commerce, le nombre des femmes occupées avait crû de 94 pour 100, celui des hommes de 38 pour 100.

Mme Zetkin signale ici une coïncidence bien significative entre les intérêts de la femme et ceux du prolétariat. Elle fait remarquer que, malgré le caractère aigu qu'elle revêt ailleurs, la question de la femme n'existe pas dans les classes de la société qui ne sont pas elles-mêmes les « produits particuliers du mode de production capitaliste ». Elle ne se pose pas pour la paysanne, qui vit encore en somme sous le régime de la production naturelle, quelles que soient les lacunes et les restrictions qui ont été introduites dans ce mode d'activité économique. Tant que l'homme demeure propriétaire de ses instruments de travail et de ses produits, la femme trouve encore occupation et intérêt au foyer domestique. Mais, pour les socialistes, les paysans forment une classe condamnée par l'évolution sociale, et dont ils appellent de leurs vœux la disparition (1). Actuellement on ne voit la femme élever ses revendications que dans les milieux qui sont, à proprement parler, les en-

(1) Les paysans, « cette classe qui incarne la barbarie dans la société moderne », disait Marx dans ses *Luttes des classes en France*.

fants de la production industrielle moderne. Il n'y a de question de la femme que pour la bourgeoisie riche et oisive, la classe supérieure (que les socialistes allemands aiment à appeler par un nom qui résume toutes les espérances et toutes les illusions du marxisme, *die oberen Zehntausend*, les dix mille d'en haut) : de plus, pour la bourgeoisie moyenne et cultivée, qui exerce seule les fonctions libérales ; enfin et surtout pour le prolétariat. Remarque ingénieuse, qui vient resserrer aux yeux des auditeurs le lien étroit que l'orateur prétend établir entre le socialisme et la question de la femme.

Dans chacun de ces milieux si différents, malgré leur origine commune, le problème prend un aspect particulier, et les revendications de la femme portent sur ses intérêts les plus immédiats.

Que désire la femme dans les rangs des dix mille d'en haut ? Grâce à la fortune dont elle a la jouissance, elle peut développer librement son individualité, elle possède le moyen de vivre suivant ses goûts. Mais, comme femme mariée, elle est encore dans la dépendance de son époux. Le droit de tutelle que le sexe fort s'est arrogé sans opposition dans le passé subsiste dans le sein de la famille. Or, si l'on examine la constitution de la

famille chez les dix mille d'en haut, où la femme est légalement soumise à son mari, on s'aperçoit qu'à sa base même fait défaut le fondement moral, qui, seul, serait capable d'appuyer efficacement l'autorité du chef de la communauté. Le principe auquel ce dernier fait appel pour imposer sa volonté serait, d'après Mme Zetkin, l'aphorisme suivant : « Ce que le capital a uni, une morale sentimentale ne doit pas le séparer. » Et résumant dans une formule énergique les théories qui ont cours dans son école depuis le Manifeste communiste sur le mariage bourgeois, elle ajoute : Dans la morale matrimoniale, deux prostitutions s'unissent pour constituer une vertu.

L'organisation de l'existence intime répond naturellement à cette conception pharisaïque de la vertu conjugale. Parce que la femme ne trouve plus de charme dans l'accomplissement de ses devoirs d'épouse, de mère, de ménagère, elle s'en décharge sur un personnel payé.

« Lorsque les femmes de ce milieu, poursuit Mme Zetkin, forment le vœu de remplir leur vie par des occupations plus sérieuses, elles sont amenées à réclamer avant tout la libre disposition de leur fortune personnelle. Cette revendication forme, en effet, le point central de tout le mouve-

ment féministe dans les rangs des dix mille d'en haut : leurs efforts, comme ceux de la bourgeoisie d'autrefois en face des classes privilégiées, tendent à supprimer toutes les distinctions sociales qui reposent sur la fortune, actuellement réservée aux hommes et fondement de leur despotisme.

Cette conclusion n'est ni très exacte en elle-même, ni très bien reliée à ses prémisses. Mme Zetkin a trop sacrifié ici à ses préjugés politiques et, comme ses maîtres, s'est surtout renseignée par la *Gazette des tribunaux* sur la vie de famille dans la haute bourgeoisie. D'exceptions retentissantes, elle a fait une règle générale. Un auditeur impartial eût pu d'ailleurs s'apercevoir que l'ardeur de ses convictions entraînait à ce moment l'orateur, car elle entama une diatribe spirituelle, mais inattendue, contre M. de Stumm, le grand industriel de la Sarre et l'ennemi juré du parti socialiste. Celui-ci a récemment appuyé, au Reichstag, les revendications des femmes mariées au sujet de la jouissance de leur fortune. Son intervention, affirme Mme Zetkin, ne doit pas être attribuée à l'intérêt qu'il porte à des personnes, car il est incapable d'un tel sentiment. Il a paru contraint d'oublier pour un moment ses instincts égoïstes

parce qu'il est l'incarnation vivante ou tout au moins le grand prêtre du capital, et qu'il lui faut parfois « danser devant l'arche » qui renferme son dieu. S'il veut protéger la femme dans les hautes classes, c'est que la possession du capital est « un sacrement qui relève les plus humbles créatures » et que la loi doit consacrer ce suprême degré dans l'émancipation de la propriété privée, qui est de rendre la femme riche maîtresse de sa fortune. Ce luxe d'images frappantes et incisives, qui paraît hérité directement de Marx, ne doit pas peu contribuer à l'action de la parole de Mme Zetkin sur ses « compagnons ».

Passant à la question de la femme dans la petite et dans la moyenne bourgeoisie, l'orateur, d'accord avec les théoriciens de son parti, assure que ces classes sont de plus en plus menacées dans leurs conditions d'existence matérielle par le développement de la production capitaliste. Car le capital, auquel Mme Zetkin accorde vraiment une personnalité bien indépendante et des vues bien machiavéliques, a besoin de travailleurs intelligents et cultivés. Il a donc favorisé une surproduction de prolétaires de l'intelligence, et fait en sorte que les professions libérales, autrefois considérées et lucratives, perdissent de plus en plus ces deux

caractères. Il pourra de la sorte exploiter directement les hommes de valeur, qui ne trouveront plus d'autre débouché que l'usine.

Ainsi donc, dans cette classe moyenne de la société, d'une part une situation matérielle plus difficile, de l'autre des intelligences affinées qui réclament de la vie des satisfactions plus nombreuses. On conçoit que, dans ces conditions, l'homme se décide moins volontiers et plus tardivement au mariage, d'autant qu'il lui est de plus en plus facile de retarder cette décision. Car l'exploitation capitaliste, avec ses salaires dérisoires, ne favorise que trop l'immoralité et la prostitution chez la fille du prolétariat.

Les femmes de la petite bourgeoisie, menacées de rester filles, sont amenées à exiger de la société le moyen de gagner leur pain. Ici, elles ne réclament pas l'égalité des deux sexes au point de vue de la propriété; comme dans la haute classe, elles veulent l'égalité légale et juridique, c'est-à-dire la même instruction que l'homme et l'accès de toutes les carrières qui ne sont ouvertes qu'à lui jusqu'à ce jour. C'est, en résumé, la liberté de la concurrence qu'elles exigent, et, pour cela, elles demandent tout d'abord des droits politiques, afin d'être en mesure de renverser plus tard les bar-

rières juridiques qui s'opposent à leur essor dans le domaine économique.

Aussi, en présence de telles revendications, la crainte de la concurrence est-elle le seul mobile de la résistance des hommes, quelles que soient d'ailleurs les raisons dont ils s'efforcent de voiler leur opposition intéressée.

L'orateur rend justice à la tendance morale du mouvement féministe dans les rangs de la bourgeoisie moyenne. C'est là qu'on rencontre ce type intéressant et tragique qui fut incarné par Ibsen dans sa Nora. Fatiguée de mener une existence de poupée dans une maison de poupée, la femme réclame sa part d'activité dans l'évolution du monde moderne. Et, conclut Mme Zetkin, au point de vue intellectuel et moral, aussi bien qu'au point de vue économique, ses efforts sont pleinement justifiés.

Examinons enfin la forme que prend la question féminine dans les rangs du prolétariat. Là, le problème doit sa naissance à l'avidité du capital, qui recherche sans cesse les forces de travail les moins chères, afin d'augmenter ses profits. En conséquence, la femme du prolétariat se voit entraînée dans le tourbillon de la vie économique : elle est poussée vers la fabrique et vers la machine. Dans cette voie, elle s'est engagée d'abord

pour apporter quelque appoint au salaire insuffisant de son mari. Puis, aussitôt, la production capitaliste l'a transformée en une concurrente à bon marché, car la machine rend superflue la force musculaire chez l'ouvrier, et la femme la dirige souvent aussi bien que l'homme.

Bien plus, au point de vue du patron, l'ouvrière offre l'avantage inappréciable d'être une force de travail plus timide et plus souple que l'homme : il faut des circonstances extraordinaires pour l'amener à se révolter contre les excès du capital, à courir les risques d'une grève.

Alors la mère a été éloignée définitivement de ses enfants, dont elle voulait faire la vie plus riante et plus facile.

« De la sorte, la femme du prolétariat a conquis son indépendance économique, mais véritablement elle l'a achetée bien cher, et, pour le moment elle n'y a rien gagné dans la pratique. » Pour remplir ses devoirs d'épouse et de mère, ajoute Mme Zetkin, il ne lui reste que quelques rares instants, semblables à des miettes qui tomberaient pour elle de la table somptueusement servie de la production capitaliste.

Il faut ici peser tous les termes dont se sert l'orateur, et remarquer en particulier les mots : « pour

le moment » la femme n'a rien gagné à son entrée dans l'usine. En effet, par une contradiction apparente, nous verrons la même femme, qui a prononcé ces paroles de pitié pour l'épouse et la mère arrachée à ses devoirs, s'opposer dans une autre circonstance à l'interdiction du travail des femmes dans les usines. C'est que les socialistes veulent la femme à l'usine, pour en faire l'égale de l'homme en lui conférant l'indépendance économique, la possibilité de gagner elle-même sa vie. Nous dirons tout à l'heure les raisons théoriques sur lesquelles ils fondent ce désir. Mais, d'autre part, ils croient pouvoir laisser à l'accomplissement des devoirs de l'épouse et de la mère un loisir bien autrement considérable que ces miettes qui tombent aujourd'hui de la table du capital. Ils calculent, en effet, qu'un très petit nombre d'heures, quatre, trois, deux peut-être, seront un temps de travail suffisant pour les membres de la société collectiviste. En outre, les devoirs de la mère seront fort restreints par l'intervention de la société dans l'éducation de l'enfance. Enfin, les occupations de la ménagère se trouveront réduites à leur plus simple expression, puisque l'alimentation, le soin des vêtements, etc., seront transformés en services publics.

Nous aurons à revenir sur ces considérations. Sans s'y arrêter, Mme Zetkin conclut que la lutte émancipatrice de la femme du prolétariat ne peut se manifester, comme dans la bourgeoisie, sous la forme d'un combat contre l'homme de sa classe. Elle n'a rien à gagner contre lui au point de vue économique, puisque l'usine ne lui est que trop facilement ouverte. Au contraire, elle doit être l'alliée naturelle du prolétaire dans une lutte commune contre la classe capitaliste.

En France, des faits précis ont démontré que, dans la classe ouvrière comme dans la bourgeoisie (1), l'homme redoute la concurrence du sexe faible, et que la femme doit encore combattre pour le principe de l'égalité économique. Récemment, des dessinateurs en papiers peints n'ont pas voulu permettre que leurs patrons employassent des femmes. Les jeunes filles, qui, ayant terminé un apprentissage difficile, se sont vues frustrées du fruit de leurs efforts et privées du gagne-pain si chèrement conquis, ne se considèrent pas sans doute comme les alliées des hommes de leur classe contre le capital. La vérité est que, dans tous les rangs de la société, l'égoïsme,

(1) Inutile de rappeler le cas retentissant de Mlle Chauvin.

l'instinct de la conservation si l'on préfère, joue un rôle prépondérant. Il est certain cependant que la femme, une fois introduite dans la grande industrie, doit se sentir l'alliée de l'homme, puisque ses intérêts sont alors les mêmes. Mais, en ce cas, elle marche à ses côtés comme ouvrier et non pas comme femme. Tant que toutes les femmes ne seront pas devenues des ouvrières d'usine, il y aura place pour une question de la femme, même dans les rangs du prolétariat. Une fois encore, Mme Zetkin néglige les objections possibles, et conduit sans faiblesse et sans scrupule son argumentation au point où elle prétend l'amener, à savoir : la subordination de la question féminine à la lutte contre le capital. « L'objectif du combat pour la femme du prolétariat n'est pas la libre concurrence avec l'homme, mais la conquête de la suprématie politique pour sa classe. » Elle combat côte à côte avec son mari contre la société capitaliste. Elle élève, il est vrai, les mêmes revendications que les femmes de la bourgeoisie, mais elle les considère avant tout comme des armes qui lui permettront de poursuivre la lutte politique avec de plus grandes chances de succès.

Elle a quelque chance d'obtenir ces armes, ajoute l'orateur, car la société bourgeoise ne fait

pas une opposition de principes au mouvement féministe bourgeois. Dans quelques pays, des réformes ont été introduites dans le sens de ces revendications (1). Si l'Allemagne est en retard à ce point de vue, cela tient, entre autres motifs, au développement très lent, très précaire de sa démocratie bourgeoise. C'est là un des thèmes favoris de l'opposition socialiste. Elle affirme que la crainte du prolétariat a rendu la bourgeoisie allemande infidèle à la mission historique que la classe moyenne a accomplie avec succès dans toute l'Europe occidentale, et l'a laissée pétrie de préjugés et de conceptions philistines. Le devoir de combattre pour l'égalité politique entre l'homme et la femme revient donc tout entier au parti socialiste.

Après ce brillant exposé de la question, Mme Zetkin proposa au Congrès l'adoption d'un certain nombre de mesures destinées à jeter la femme prolétaire dans la lutte de classe : obtenir pour elle le droit d'association ; restreindre le travail à domicile (il s'oppose à toute réglementation de la journée de travail et donne lieu à des abus de

(1) Depuis le discours de Mme Zetkin, la Chambre des communes a même voté, en Angleterre, l'électorat politique des femmes.

toutes sortes que le parti démocrate socialiste ne cesse de combattre en Allemagne); enfin, choisir des « personnes de confiance » dans les rangs des ouvrières, comme le parti le fait parmi les compagnons. Les femmes lisant peu les journaux en général, il faut entreprendre une agitation au moyen de brochures spécialement écrites pour elles. Et, afin de montrer que Mme Zetkin ne néglige aucun des moyens susceptibles de concourir à ses fins, nous citerons textuellement sa proposition sur ce point :

« Je conseille donc de répandre des brochures, mais non pas les brochures traditionnelles qui, sur une feuille de papier in-quarto, exposent le programme socialiste tout entier et concentrent toute la science de notre siècle. Je propose de petits écrits qui traitent une seule question pratique, envisagée d'un seul côté, mais au point de vue de la lutte de classe. C'est l'essentiel. Et l'exécution technique de ces écrits ne doit pas nous laisser indifférents. Il ne faut pas que ce soit, suivant la tradition, une mauvaise impression sur de mauvais papier. La femme du prolétariat, qui n'a pas pour l'imprimé le même respect que son mari, les froisse tout bonnement et les jette aux ordures. Je voudrais, comme le font les membres des sociétés de tempérance en Angleterre et en

Amérique, de petits livres de quatre ou six pages, d'une exécution soignée. La femme du prolétariat est ainsi faite qu'elle dira : « Ah ! quelle gentille « petite chose ! Il faut que je la mette de côté. » Il importe aussi d'imprimer les phrases importantes avec de grosses lettres épaisses. Alors on ne sera pas effrayé d'aborder la brochure ; l'attention sera pour ainsi dire accrochée à un clou. »

On le voit, Mme Zetkin ne recommande pas la fondation d'un nouveau journal spécialement destinée aux ouvrières. Elle reconnaît avec sincérité que le sien, la *Gleichheit*, s'adresse à des esprits plus cultivés que ceux des femmes du prolétariat. Mais elle est convaincue par expérience que, dans tout journal, l'ouvrière allemande ne lit que ce qui est amusant et récréatif. Il sera donc bon de s'occuper parfois d'elle à ce point de vue dans la presse du parti, sans trop flatter toutefois ses goûts arriérés et enfantins. Le point principal est de l'éclairer sur sa mission, car son concours est indispensable au triomphe de la cause socialiste.

La péroraison de l'orateur fut d'un optimisme sans réserves. Les dernières phrases méritent d'être citées.

« Lorsque la famille disparaîtra en tant qu'unité économique, pour n'être plus fondée que sur l'unité

morale, la femme pourra développer entièrement son individualité de créature humaine, égale à l'homme en droit, en action, en effort, devenue sa compagne sur la route du progrès. Elle trouvera en même temps le loisir de remplir dans toute leur acception ses devoirs d'épouse et de mère.

« Dans cette société néo-hellénique, nul obstacle ne l'empêchera de développer sa personnalité jusqu'à en faire un ensemble d'art harmonieux. Cette société s'étendra sur toute la terre. Elle ne s'appuiera pas sur l'esclavage de l'homme, mais sur celui du fer et de l'acier, sur le travail des forces de la nature domptées par l'intelligence humaine. Les socialistes marchent d'un pas ferme, mais c'est seulement lorsqu'ils auront avec eux la masse des femmes qu'ils pourront dire : « Le peuple est à nous ! La victoire est à nous ! »

On le voit, Mme Zetkin a résumé de la manière la plus nette, avec une logique que rien n'arrête, la doctrine marxiste sur ce point particulier du rôle de la femme dans le présent et dans la société de l'avenir. Au sein d'une assemblée préparée à en accepter les exagérations, son discours devait faire une impression profonde. Il n'a pas été pourtant sans soulever un débat intéressant.

En effet, l'intervention de Mlle Lœwenherz, qui apportait à la tribune un point de vue quelque peu différent de celui de Mme Zetkin, amena celle-ci à préciser encore ses opinions et à accentuer son triomphe.

Mlle Lœwenherz se piqua tout d'abord de faire preuve d'érudition à son tour. C'est à tort, assurément-elle, que l'orateur précédent fait dater de notre époque les débuts du mouvement féministe. Les œuvres de Platon et d'Aristophane démontrent qu'il existait dès l'antiquité quelque chose d'analogue en Grèce. Car un écrivain ne saurait aller chercher dans les nuages la matière de ses œuvres. En y regardant de près, on leur découvre toujours un fondement dans les faits contemporains. Au moyen âge même et à la fin du siècle dernier, il y avait une question de la femme. Mlle Lœwenherz cita pour appuyer son opinion un ouvrage entier consacré, il y a cent ans, par un certain Hippel, à la situation précaire de la femme dans la société civile. Mais l'orateur marqua surtout son opposition à Mme Zetkin par la déclaration suivante : « Mon avis est que nous pouvons, contrairement à l'opinion précédemment énoncée, marcher d'accord dans bien des cas avec les femmes de la bourgeoisie, qui réclament leurs droits; car nous

avons trop peu d'intelligences dans les rangs des femmes prolétaires pour repousser des alliances utiles. Je sais fort bien que vous me considérez en ce moment comme une hérétique. Vous me dites : « Pourquoi les femmes de la bourgeoisie ne viennent-elles pas à nos idées ? » Mais songez donc à votre propre principe. Les circonstances façonnent les hommes. Nul ne choisit à son gré ses opinions, et, si les femmes de la bourgeoisie pensent autrement que nous, c'est qu'elles ont grandi et vécu dans des circonstances différentes. Rien ne nous empêche de marcher d'accord avec elles dans la revendication du droit de vote, dans celle d'inspecteurs féminins des fabriques, enfin dans la question de l'interdiction du travail des enfants. Sur ces différents points, elles peuvent concourir à notre propagande. »

L'accueil plus que froid qu'a rencontré ce petit discours dans le congrès de Gotha est un fait très caractéristique. Il faut ajouter qu'il fut présenté sous une forme assez confuse : il fit contraste avec l'ampleur magistrale et l'autorité du précédent. Mlle Loewenherz croyait pourtant apporter des propositions pratiques, un compromis utile aux intérêts de son parti. En rappelant ce principe de

la philosophie marxiste que les idées de classe sont l'expression inévitable des circonstances économiques, elle espérait faire passer ses conseils de conciliation. Mais l'intransigeance pour le présent, unie à l'optimisme exalté pour l'avenir, a de quoi séduire davantage une assemblée d'hommes convaincus et enthousiastes. Peut-être même, si l'on n'envisage que le moment présent, l'opinion de Mme Zetkin est-elle en effet plus favorable aux succès électoraux du parti socialiste. Quoi qu'il en soit, Mlle Lowenherz fut excommuniée sans hésitation par tous les orateurs qui lui succédèrent, comme elle l'avait elle-même prévu. Plusieurs femmes déléguées au Congrès vinrent successivement combattre ses vues. Mlle Baader, en particulier, ne lui cacha pas son dédain. « Je pense, dit-elle, que notre compagne Loewenherz ferait bien mieux d'abandonner actuellement ses occupations politiques, jusqu'à ce qu'elle se soit élevée à un point de vue plus juste. Car ses arguments prouvent assez qu'elle n'est pas encore suffisamment dégagée de l'atmosphère bourgeoise. Certes, il n'est pas facile de former des agitatrices instruites dans les rangs du prolétariat. Mais la femme de cette classe a l'expérience et la connaissance de la situation de ses semblables, et cet avantage rem-

place jusqu'à un certain point les qualités intellectuelles... Enfin, les hommes ne sont pas plus favorisés que nous sous ce rapport. »

Après Mlle Baader, le docteur Schoenlank, directeur de la *Leipziger Volkszeitung*, répondant à certaines attaques personnelles de Mlle Lœwenherz, s'exprima ainsi sur son compte : « Ses écrits prouvent qu'elle ne se place pas au point de vue socialiste, mais à un point de vue bourgeois sentimental qui lui inspire l'espoir trompeur de pouvoir détourner le cours des lois économiques par des effusions de cœur. Ce mélange de conceptions bourgeoises et capitalistes avec des idées prolétariennes mal digérées ne saurait lui servir de point d'appui dans une polémique contre moi. »

A ces attaques personnelles, Mlle Loewenherz riposta par des arguments du même genre. Sa réplique fut donc sans intérêt, mais elle ramena à la tribune Mme Clara Zetkin, qui tira la conclusion du débat en accentuant plus encore les idées qu'elle avait émises.

« Les propositions de Mlle Loewenherz, dit-elle, sont en contradiction avec les lois de l'économie politique et les leçons de la pratique. Elle pense que nous avons toutes sortes de raisons pour marcher d'accord avec les femmes de la bour-

oisie, parce que celles-ci forment beaucoup de revendications qui sont aussi les nôtres. Je suis d'un avis contraire au sien. Les vues qu'elle expose feraient supposer qu'il existe un mouvement féministe en soi, indépendant de toute autre considération que celle des intérêts de la femme. Nous pensons qu'un pareil mouvement n'existe que concurrentement au développement historique, et que, par conséquent, il y a un mouvement féministe bourgeois et un mouvement féministe prolétaire, qui n'ont pas plus de points de contact entre eux que n'en offrent la démocratie socialiste et la société bourgeoise. Si nous repoussons l'assistance aux bourgeois qui défendent les droits de la femme, ce n'est pas que nous rejetions leur petit programme. C'est parce qu'elles ne veulent pas du nôtre dans toute son ampleur, tel que nous le concevons pour l'avenir. Elles n'acceptent pas même les revendications *minima* que nous présentons à la société bourgeoise ; du moins, elles ne les acceptent pas intégralement. Prenons un exemple : les mesures complémentaires telles qu'elles les réclament en vue de l'instruction des enfants du prolétariat demeureront illusoires, si ces enfants sont encore contraints de gagner leur vie à l'usine, comme elles le veulent en même temps. Pour nous,

nous voulons leur procurer non seulement le pain de l'esprit, mais aussi le pain du corps. Et tandis que nous avons derrière nous les forces compactes de la démocratie socialiste, nous serions bien folles de nous adjoindre aux femmes bourgeoises, à la suite desquelles on n'aperçoit aucune puissance réelle.

« Enfin, la tactique même nous sépare. Voudriez-vous que des travailleuses, qui ont acquis l'instinct de classe, allassent signer humblement des pétitions au gouvernement ou à l'Empereur ?

« On nous conseille d'employer des femmes de la bourgeoisie pour notre propagande, sous prétexte que nous manquons d'agitatrices exercées ; mais, à chaque congrès, les hommes de notre parti élèvent les mêmes plaintes. Ont-ils cependant l'idée de rechercher, pour accomplir leur tâche, l'assistance d'Eugène Richter (1) et consorts ? (Rires.) Ce qui est important n'est pas ce qu'on réclame, mais le but en vue duquel on le réclame. Les revendications des femmes de la bourgeoisie n'ont pas pour but de rendre le prolétariat plus apte à la lutte libératrice, mais, au contraire, de lui fer-

(1) Le député progressiste Eugène Richter, professant des opinions libérales assez avancées, est l'ennemi déclaré du socialisme et l'auteur d'une brochure de propagande traduite en français sous ce titre : *Où mène le socialisme*.

mer la bouche; car les reproches qui sortent de cette bouche troublent la mauvaise conscience de la classe privilégiée.

« Quant à nous, nous voulons qu'à l'heure où, parvenue au terme de l'évolution capitaliste, la société bourgeoise s'écroulera d'elle-même, le prolétaire soit, non pas un esclave qui vient de briser ses chaînes, mais une personnalité accomplie au point de vue physique, intellectuel et moral. Là-dessus, il n'y a aucune communauté de vues possible entre la classe prolétaire et la classe bourgeoise. Avec de bonnes intentions, avec de beaux sentiments, on n'a jamais bâti une société nouvelle. Ce sont des matériaux friables qui cèdent sous le poids des réalités économiques et des intérêts du sac d'argent. Seules, les conceptions claires sont les bases de granit sur lesquelles le prolétariat peut compter pour y édifier le temple de l'avenir. »

Cette allusion à une parole célèbre de Lassalle fut accueillie par des acclamations enthousiastes, et on adopta aussitôt la résolution rédigée par Mme Zetkin.

Les considérants de cette résolution ne sont que la reproduction presque littérale du début de son discours au Congrès, dont ils précisent encore les

arguments. Leur conclusion résume ainsi la doctrine du parti.

Comme combattante de la lutte de classe, la femme prolétaire a besoin de l'égalité juridique et politique avec l'homme, tout comme la femme de la petite, de la moyenne bourgeoisie, et des milieux cultivés. Comme ouvrière indépendante, la libre disposition de sa propriété (salaire) et de sa personne lui est aussi nécessaire qu'à la femme de la haute bourgeoisie. Mais, malgré ces points de contact dans les revendications politiques et juridiques, par ses intérêts *économiques*, qui sont décisifs, la femme prolétaire n'a rien de commun avec celle des autres classes. Son émancipation ne peut donc être l'œuvre des femmes de toute classe, mais exclusivement l'œuvre du prolétariat tout entier, sans distinction de sexe. Il faut que l'agitation parmi les femmes du prolétariat soit avant tout socialiste. Le devoir qui s'impose au parti est d'éveiller en elles l'instinct de classe, et de les enrôler pour la lutte de classe. Au lieu de demeurer la concurrente à bas prix de l'homme de sa classe, la femme doit devenir son compagnon d'armes. L'agitation féministe du prolétariat doit donc être contenue strictement dans le cadre du mouvement ouvrier en général.

Voici toutefois quelques revendications particulières aux femmes sur lesquelles le Congrès a cru devoir recommander à ces agitatrices d'insister d'une manière spéciale. Elles demeurent subordonnées cependant aux fins plus hautes qui ont été précisées pendant cette discussion. Ce sont :

1° L'extension de la protection légale en faveur de l'ouvrière et, en particulier, la journée de huit heures, au moins pour les femmes tout d'abord ;

2° La création d'inspectrices des fabriques ;

3° Le droit de vote et l'éligibilité pour les ouvrières et leur représentation au sein des tribunaux de commerce ;

4° Salaire égal pour un travail équivalent, sans distinction de sexe ;

5° Égalité politique complète des femmes et des hommes, en particulier au point de vue du droit de réunion et de coalition, qui doivent exister sans aucune restriction ;

6° Instruction égale et libre accession de toutes les carrières pour les deux sexes ;

7° Égalité des deux sexes au point de vue du droit privé.

Ces revendications sont de nature à satisfaire les féministes les plus exigeants. Mais l'ensemble de la

discussion que nous venons d'esquisser n'en conserve pas moins le caractère que nous avons fait ressortir dès le début de cette étude. Il met en évidence, dans l'esprit des chefs du parti socialiste allemand, une véritable intrépidité de logique. On les verra bien sacrifier, sur quelques points accessoires aux nécessités du moment et aux intérêts qu'ils sont contraints de ménager, mais ils ne perdent jamais de vue les principes généraux, et les assises philosophiques de leur propagande. Ils conservent avec un soin jaloux l'optimisme intrépide qui leur montre toutes les questions résolues, tous les différends aplanis au sein de l'humanité par l'application de leurs théories économiques.

Mme Zetkin s'est assimilé leurs idées et leur vocabulaire avec une puissance intellectuelle qui semble véritablement virile. Si beaucoup de femmes lui ressemblaient, il faut reconnaître que l'égalité des deux sexes serait bien près de devenir une réalité.

Tout au plus peut-on lui reprocher encore les honorables défauts d'un néophyte entraîné par l'ardeur de sa foi : un ton trop tranchant, et surtout une prédilection pour les déclarations sonores, qu'on lui a quelque peu reprochée au congrès de Hambourg en 1897. Là, en effet, ces faciles pro-

céds d'éloquence firent contraste avec le ton pratique et familier de débats tout intimes : « Oui, a-t-elle dit par exemple, oui, compagnons, je vous le demande, quand donc les obstacles ont-ils été un motif capable de retenir loin de la lutte des démocrates socialistes ? » Et encore : « Ce qui existe de mieux en littérature est tout juste assez bon pour le prolétariat, etc. »

Ces excès sont parfois la rançon nécessaire du talent oratoire, et l'on est tenté de se représenter Mme Zetkin parée des chaînes d'or qui sortaient des lèvres de l'Hercule gaulois : chez elle, toutefois, comme il convient à ses convictions, ces liens sembleraient plutôt forgés de fer ou fondus d'airain.

II

Son talent s'est déployé une fois de plus au Congrès de la protection du travail, qui s'est réuni à Zurich, en 1897, sur l'invitation du Conseil fédéral suisse. Ce corps politique s'était montré désireux de voir reprendre l'œuvre avortée de la conférence de Berlin. On se souvient de ces débats tenus jadis avec grand retentissement sous la pré-

sidence de l'empereur Guillaume II, au début de son règne, et au cours duquel ce souverain accabla de politesses Jules Simon, le principal représentant de la France.

Le parti démocrate socialiste allemand, après avoir longtemps hésité à répondre à l'invitation du Conseil fédéral et à se rencontrer avec les représentants de tous les partis bourgeois, s'est enfin décidé à se faire représenter. Il l'a été d'une façon brillante, par la plupart de ses leaders. M. Bebel s'est déclaré fort satisfait du résultat de ces discussions. Il a rendu justice à la tenue exemplaire des congressistes, sans pouvoir s'empêcher de faire allusion au dernier congrès socialiste international de Londres, dont les débats furent si agités. La supériorité du congrès du Zurich doit être attribuée, selon lui, non pas à la composition en majorité bourgeoise de l'assemblée, mais à des circonstances purement matérielles : à l'organisation parfaite de la traduction des discours en trois langues, à la commodité du local mis à la disposition des congressistes, enfin à l'heureuse décision qui avait été prise de nommer pour toute la durée de la session un bureau expérimenté et immuable, au lieu de changer chaque jour les présidents, au grand détriment de la bonne exécution de leur tâche. Ajou-

tons qu'il s'est cependant incliné de la meilleure grâce du monde devant la bonne foi et l'autorité morale des nombreux représentants des partis bourgeois qui ont pris part aux travaux du Congrès.

On y a discuté longuement sur les mesures propres à assurer la protection de l'ouvrière. Pendant cet intéressant débat, M. de Wiart, député belge, appartenant au parti catholique démocratique, vint proposer l'interdiction du travail des femmes en général, et des femmes mariées en particulier, dans les mines, dans les carrières et dans la grande industrie. L'orateur était inspiré par l'idée de sauvegarder la vie de famille et le foyer domestique. Il rencontra pourtant l'opposition décidée du parti socialiste, représenté au cours de cette discussion par Mme Clara Zetkin et par Mme Lily Braun de Berlin, dont nous parlerons plus longuement tout à l'heure.

Pour comprendre les motifs de cette attitude inattendue, il faut connaître certaines considérations qui ont été développées principalement par Engels, dans son livre sur l'origine de la famille.

Mme Zetkin rappelait au congrès de Gotha ces paroles de l'ami de Marx : « Dans la famille, l'homme représente le capital et la femme le prolétariat. » Engels a longuement expliqué cet axiome dans

l'ouvrage que nous venons de nommer. — Il affirme qu'aux temps lointains où l'homme primitif vivait des produits de sa chasse et de ceux d'une agriculture grossière, la femme occupait dans la société une position éminente, plus honorée même que celle de l'homme. — Chargée de cultiver les champs, de préparer les aliments et les vêtements, pendant que l'homme remplissait par la chasse, la pêche et la guerre, le rôle de pourvoyeur de la communauté, elle régnait sans conteste au foyer domestique, tandis que son époux était maître au dehors. — « Le guerrier sauvage, a dit Engels en propres termes, s'était contenté de la seconde place à la maison. Ce furent les peuples pasteurs, soi-disant plus doux, qui, s'appuyant sur la richesse en troupeaux, dont le soin revient aux hommes, replacèrent la femme au second rang. Et elle n'eut pas de bonne raison pour s'en plaindre. La division du travail qu'elle avait acceptée à l'origine réglait par la force des choses les situations réciproques des membres de la société. » Le travail de la maison, jadis prépondérant pour le bien de la communauté, passait au second rang par suite l'évolution économique, et la femme descendait avec lui. « Le travail au foyer, domaine de la femme, devenait négligeable

en comparaison du travail d'approvisionnement et de gain, apanage de l'homme. Cette dernière tâche était capitale : la première un accessoire sans importance. »

« Ce fait, continuait Engels, et c'est là la conclusion qu'il importe de faire ressortir, ce fait prouve à lui seul que l'émancipation de la femme, son égalité vis-à-vis de l'homme, est et demeurera une impossibilité tant que la femme sera exclue du travail productif social et confinée dans le travail privé du foyer, devenu secondaire. L'émancipation de la femme ne sera possible qu'au jour où elle pourra prendre part à la production en grand, accomplir une fonction sociale, au jour où le travail à la maison ne l'occupera plus que d'une manière insignifiante. Cela est devenu possible par la grande industrie moderne, qui non seulement permet le travail des femmes sur une grande échelle, mais l'exige absolument, et qui, d'autre part, s'efforce de plus en plus de transformer le travail privé du foyer en une industrie publique. »

Ces principes (1), qui se sont imposés à l'esprit

(1) M. Cunow a récemment rectifié les observations ethnographiques sur lesquelles Engels avait appuyé son raisonnement. Il a démontré que la situation privilégiée de la femme n'a jamais été qu'une exception, et non pas un fait primitif, commun à toute la race humaine. On ne l'a guère observé

des marxistes pour bien des motifs, et peut-être, inconsciemment, pour des raisons de tactique (1), ont amené à la tribune Mme Zetkin et Mme Braun, qui, toutes deux, se sont opposées à l'interdiction du travail des femmes.

« Le socialisme, a dit la première, réclame l'émancipation de toutes les créatures humaines, sans distinction de sexe et de profession. Le travail professionnel de la femme doit être aussi libre que celui de son mari. Même comme épouse et

d'une manière certaine que chez les Iroquois et quelques tribus voisines, c'est-à-dire précisément là où observait Lewis-Morgan (source d'Engels), qui a généralisé sans hésiter le fait qu'il avait sous les yeux. — La situation prééminente des femmes, cette particularité dont on a voulu faire une loi universelle, à l'origine des sociétés, sous le nom de droit maternel ou matriarchat, ne se produit que là où l'agriculture, encore réservée aux femmes, fournit cependant déjà la subsistance la plus assurée, l'homme restant occupé noblement à la chasse et à la guerre. La division du travail assure alors le pouvoir réel aux membres les plus utiles de la communauté, c'est-à-dire aux femmes. — M. Cunow n'a donc pas ébranlé sur ce point les conclusions de son maître, qui sont d'ailleurs une conséquence directe de la philosophie historique de l'école marxiste.

(1) Ils ne peuvent, en effet, convertir entièrement à leurs idées que des ouvriers d'usine devenus prolétaires et sans autre intérêt vital que celui d'augmenter leur salaire. Marx n'attendait le triomphe de ses idées que de la prolétarisation presque universelle des paysans et petits bourgeois, hommes et femmes. Aussi, après avoir protesté autrefois contre le travail des femmes et des enfants, les socialistes sincères le réclament-ils aujourd'hui dans une proportion raisonnable.

comme mère, la femme n'a pas intérêt à se voir interdire le travail professionnel, car elle ne remplira dignement cette mission que si elle est l'égale de l'homme... Seule, une véritable compagne, qui possédera l'indépendance économique, obtiendra de l'homme une considération qu'il refuse à celle qu'il nomme dédaigneusement sa « femme ». Elle sera le meilleur ami de l'homme, l'appui et le soutien de son idéal, l'auxiliaire de ses efforts.

« Jusqu'à quel point me dois-je à la société, et jusqu'à quel point à mon foyer ? C'est la pire question qui puisse se poser pour une épouse, pour une mère...

« Nous comprenons fort bien que nos adversaires s'effrayent de voir l'horizon en flammes. Ils y reconnaissent l'approche du crépuscule des dieux pour un monde vieilli. Quant à nous, nous y voyons l'aurore d'un temps nouveau. Nous ne nous précipitons pas à sa rencontre comme des bacchantes aveuglées, méprisant les dommages qui marqueront la période de transition nécessaire. — Nous sommes, aussi bien que tous les partis, disposées à travailler loyalement pour aplanir les difficultés. Mais notre idéal n'est pas dans le passé : il est dans l'avenir. Notre solution n'est pas en arrière : elle est tout entière en avant. »

Mme Braun a dit de son côté : « Nous ne serons jamais partisans de l'interdiction du travail des femmes en général. C'est par crainte de la concurrence que les hommes, trop souvent, voudraient rejeter les femmes dans leur antique situation de servantes et d'esclaves. La femme n'est pas en première ligne « femme », pas plus que l'homme n'est d'abord un « homme ». Tous deux sont avant tout des créatures humaines, qui ont le droit de vivre comme telles... »

« La conséquence de votre interdiction serait de faire revivre dans des proportions colossales l'atelier au foyer avec ses conséquences funestes. Dans le misérable réduit qui lui sert à la fois de cuisine et de chambre à coucher, la femme devrait travailler nuit et jour. Votre interdiction favoriserait la débauche, la prostitution, etc. »

On pourrait objecter à cette argumentation éloquente, qu'il est périlleux de pousser actuellement les femmes vers l'usine, car toutes les circonstances qui pourront y rendre leur présence désirable sont encore fort éloignées de nous, tandis que les inconvénients en sont actuels et suffisamment évidents. Les socialistes véritablement convaincus sont entraînés dans cette impasse par l'attitude que leur impose la nécessité électorale

et les exigences de la propagande. Les plus éclairés d'entre eux se rendent compte qu'une longue période de temps est indispensable à la réalisation de leur idéal. Ils avouent que leurs maîtres se sont prodigieusement trompés sur ce point en se croyant, dès 1847, à la veille d'une révolution sociale radicale et définitive. Mais ils ne peuvent reconnaître ouvertement qu'il en est à peu près de même aujourd'hui, sous peine de perdre la plus grande partie de leur clientèle, qui ne saurait s'intéresser efficacement au sort de ses petits enfants et faire les sacrifices exigés en vue de succès si lointains. Les chefs ont l'honnêteté de signaler parfois les « longues » luttes de l'avenir. Mais ils ne précisent jamais, même par approximation, la durée de ces luttes. Tout au plus parlent-ils de dizaines d'années, en ayant soin de les compter de la fondation de la doctrine, vers 1848.

Chacun se fit sans doute ces objections dans son for intérieur, mais grande fut la sensation produite par le talent des deux orateurs féminins du socialisme, si l'on en croit leurs amis.

« On ne peut imaginer un contraste plus tranché, a écrit M. Bebel (1), que celui auquel nous

(1) *Neue Zeit*, t. XV, p. 50.

avons assisté au cours de ces débats. En effet, nous avons vu tour à tour à la tribune notre compagne Clara Zetkin, toujours prête à la lutte, puis la pieuse et catholique baronne Vogelsang, de Vienne. D'un côté, la socialiste, joyeuse de combattre, sûre de la victoire, lançant avec une éloquence tranchante au visage des assistants stupéfaits l'hymne de l'émancipation entière et définitive de la femme. De l'autre, la frêle et timide grande dame, dans l'attitude d'une martyre chrétienne, éveillant par son seul aspect la compassion de toute l'assemblée, tandis qu'elle défendait d'une voix faible et à peine perceptible le « droit de la mère sur son enfant », et l'« ancien ordre de choses consacré par le temps ». La baronne de Vogelsang, qui, ce jour-là, a probablement parlé pour la première fois en public, mérite notre haute approbation pour avoir rendu à son parti le service de lui apporter tout au moins l'appui d'une femme à la tribune. Elle a obéi à la nécessité plutôt qu'à ses goûts de réserve. Mais elle a montré par là, contre l'intention de ses amis, que, même dans le camp catholique, on ne peut affronter les luttes de notre époque sans posséder des femmes qui soient des orateurs expérimentés, sans savoir supporter la « femme à la tribune ».

III

Nous avons appris jusqu'ici que, si elle veut relever sa condition sociale, la femme du peuple doit être avant tout socialiste; qu'il faut, de plus, ouvrir à deux battants devant elle les portes de l'usine. Une question se pose aussitôt. Que deviendra la famille, en attendant que l'État collectiviste vienne la rendre superflue? Examinons donc comment les théoriciens du parti répondent au reproche de faire véritablement trop bon marché de la vie de famille, et dans le présent et dans l'avenir.

Dans son magistral discours au congrès de Gotha, Mme Zetkin ne s'est pas préoccupée de ces critiques, parce qu'elle parlait à ses frères en socialisme: elle exposait la doctrine ésotérique du parti. Nous compléterons l'analyse des idées marxistes sur la question de la femme, en consacrant quelques lignes à un discours non moins intéressant, rédigé à l'adresse des adversaires du socialisme, et qui en expose en quelque sorte la doctrine exotérique.

Dans l'automne de l'année 1896, quelques jours avant l'assemblée de Gotha, se réunissait à Berlin un congrès international destiné à s'occuper des besoins et des revendications de la femme. Mme Lily Braun, qui habite Berlin, et que nous avons vue depuis lors, au congrès de Zurich, prendre sa part de la lutte aux côtés de Mme Zetkin, fut chargée dans cette occasion de porter la parole au nom de la démocratie socialiste. Madame Braun possède un talent moins philosophique que son émule, mais d'une nuance plus littéraire.

Il est facile de le constater dans une récente étude qu'elle a publiée sur *la Femme nouvelle dans l'art*, et qui est écrite avec autant d'agrément que de finesse. Sans doute, il est fâcheux pour notre amour-propre national de l'entendre proclamer que « la femme nouvelle des races romanes appartient jusqu'ici presque toujours à la décadence, et qu'on ne peut guère lui appliquer à bon droit l'épithète de nouvelle ». Mais elle nous offre, en revanche, une caractéristique originale et pénétrante de celles des principales héroïnes du roman et du théâtre germaniques contemporains qui lui semble présenter quelques traits de la femme de l'avenir.

Les femmes d'Ibsen, dit-elle, ne vivent que par l'esprit; celles de Nansen (1), que par le cœur. Strindberg ne peint que des créatures anormales et même répugnantes. Mme Laura Marholm, dont les œuvres sont fort appréciées en Allemagne, attribue encore un rôle trop considérable à l'empire des sens dans la vie passionnelle de la femme.

Seules, la Magda de Sudermann, que nous avons vu incarner par Mme Sarah Bernhardt d'une façon inoubliable, et l'Anna Mahr des *Solitaires* de Hauptmann, paraissent à Mme Braun des précurseurs du type idéal de la femme de l'avenir. Cette dernière héroïne, Anna, n'échoue dans la réalisation de cet idéal que pour avoir cherché à s'appuyer sur un homme pusillanime et indigne d'elle. Aussi la conclusion de notre auteur, c'est que la femme nouvelle ne pourra se révéler qu'aux côtés de l'homme nouveau; et, ramené par ce détour à la thèse de Mme Zetkin, le lecteur est forcé de conclure que le socialisme seul est capable de créer à la fois ces deux types supérieurs de l'humanité. « On saura alors que le but le plus élevé dans la vie, l'union de deux cœurs, est

(1) M. de Wizewa a donné récemment, dans la *Revue des Deux Mondes*, avec son talent habituel, une malicieuse critique de ce romancier.

pour l'homme le motif le plus personnel de sacrifier sa liberté personnelle, à laquelle nul autre que lui-même ne doit essayer d'attenter. La femme libre se tiendra aux côtés de l'homme, telle qu'une camarade fidèle, ni au-dessus, ni au-dessous de lui. »

Au congrès féministe de Berlin, Mme Braun vint à la tribune pour refuser, avec une attitude hautaine, de prendre part aux travaux des femmes de la bourgeoisie. Elle se plaignit des jugements erronés que portent sur la femme allemande les organes les plus en vue de la presse féministe à l'étranger. Elle ajouta que les vingt minutes d'éloquence accordées aux orateurs du congrès lui semblaient parfaitement insuffisantes pour redresser ces préjugés, et apporter à ses auditeurs une vue claire des idées de la femme socialiste.

Par compensation, elle invita tous les délégués de l'assemblée à honorer de leur présence deux grandes réunions publiques, où les principales femmes orateurs du parti socialiste s'engageaient à prendre la parole sur la situation des ouvrières en Allemagne.

Tactique fort habile que celle qui avait présidé à cette invitation. Mme Braun et ses compagnes

s'assuraient, en s'adressant principalement à leurs amis, un auditoire en grande majorité sympathique et un long espace de temps pour exposer leurs idées. Elles comptaient, de plus, avec raison, sur l'impression morale irrésistible que devait exercer sur les congressistes le spectacle d'une de ces grandes réunions populaires berlinoises, imposantes par le calme, la dignité, l'ordre admirable qui règnent d'ordinaire dans l'assistance et imprègnent pour ainsi dire l'atmosphère, autour de cette foule allemande si sérieuse et si disciplinée.

En effet, le surlendemain de sa courte apparition à la tribune du Congrès, le 25 septembre 1896, Mme Braun prenait la parole dans la Martens Festsaal, au sein d'une nombreuse assemblée.

Elle commença par se défendre de considérer avec amertume les progrès du mouvement féministe de la bourgeoisie. « Nous saluons, dit-elle, avec joie, la marche du progrès dans toutes les sphères, et à celui que la bourgeoisie a réalisé dans ce sens nous souhaitons aussi la bienvenue avec ces mots pleins d'assurance : Tous les courants du temps présent viennent grossir notre mer. »

Toutefois elle montra, par l'exemple de l'An-

gleterre, le danger qu'il y a pour la femme prolétaire à marcher à la remorque de la classe moyenne. Elle rendit quelque justice, il est vrai, aux efforts personnels que s'impose la femme anglaise de la haute société pour améliorer la condition des ouvrières. Mais, poursuivit-elle, on reconnaît combien les chefs de ce mouvement comprennent mal les intérêts de leurs protégées, par ce fait qu'elles ont soulevé récemment une vive agitation contre la législation protectrice des ouvrières, sous prétexte que ces dernières en seraient « atteintes dans leur liberté ». Ces protectrices se rendent coupables d'un autre abus, lorsqu'elles cherchent à utiliser leur influence en faveur du parti politique auquel elles appartiennent. Enfin, de pareilles alliances présentent à tout le moins l'inconvénient d'entraver le développement de l'instinct de classe et du sentiment de la solidarité chez l'ouvrière ; car elles lui ravissent la confiance en ses propres forces.

Mme Braun, parlant surtout à l'intention des membres non socialistes du congrès de Berlin qui s'étaient rendus à son invitation, s'efforça de combattre les idées fausses que ses adversaires puisent dans la presse bourgeoise sur les tendances de la démocratie socialiste dans la question

de la femme. « Ce parti, répètent sans cesse ces ennemis de mauvaise foi, détruit la famille, car il prêche l'amour libre, et il veut arracher les enfants à leurs mères pour les enfermer dans la caserne scolaire administrée par l'État. » Telle est la calomnie que l'orateur se fait fort de réfuter.

Au reproche de tendre à la destruction de la famille, Mme Braun croit répondre par le singulier argument qui a cours dans son parti. Le socialisme, dit-elle, ne saurait être accusé de détruire la famille, par la raison bien simple que cette institution est dès à présent détruite et condamnée par la société capitaliste : dans les classes riches, par le mariage d'intérêt, qui fait de la vie commune un enfer, et du foyer un véritable baignoire ; dans les classes moyennes, parce que l'homme ne gagne plus assez pour entretenir un ménage régulier ; dans les rangs du prolétariat enfin, par la concurrence inexorable qui pousse la mère vers l'atelier et vers l'usine, tandis que les enfants vagabondent sans surveillance sur le pavé des grandes villes, lorsqu'ils n'ont pas succombé, dès les premiers mois de leur existence, aux conditions d'hygiène déplorables dans lesquelles il leur faut grandir. En effet, si tel est l'aspect de la vie de famille dans le présent, on ne saurait s'étonner que le socialisme

ne lui laisse aucune place dans ses projets d'avenir.

La théorie marxiste de la famille, empruntée en partie à Fourier, indiquée à grands traits dans le *Manifeste communiste*, puis élaborée surtout par Engels et Bebel, est intéressante en ce qu'elle donne un exemple frappant du mode de raisonnement de cette école. Comme l'ensemble de la doctrine de Marx, elle procède uniquement d'observations se rapportant à l'existence des ouvriers de la grande industrie urbaine. Dans ce milieu, en effet, la vie de famille est souvent détruite par l'obligation qui s'impose à la femme de travailler au dehors. Pénétré de la conviction profonde que, grâce à la loi de concentration du capital, la grande industrie devait, en un très petit nombre d'années, déraciner entièrement tous les autres modes de production, Marx s'est hâté de généraliser les observations pénétrantes qu'il avait recueillies sur l'ouvrier d'usine. Il a décrété, en particulier, que la famille était dès à présent détruite.

Une telle affirmation fait sourire en France. Dans la majorité des cas, le sentiment de la famille n'a peut-être jamais été plus puissant qu'à notre époque, bien qu'il revête des formes moins rigides que dans le passé. Il est même outré parfois, comme en témoigne la préoccupation du paysan de ne pas

partager son héritage, et les timidités de la petite bourgeoisie, qui se refuse à envoyer ses enfants aux colonies.

Cependant, comme la loi de la plus-value, fondement de la doctrine économique de Marx, la théorie de la destruction de la famille étant fondée sur une observation exacte de la vie de l'ouvrier d'usine, est d'abord un puissant moyen de propagande et un élément de succès pour la doctrine socialiste, chez les travailleurs de la grande industrie. Mais ces généralisations hâtives deviennent inévitablement une entrave dès que, l'ouvrier une fois conquis, l'agitateur marxiste se tourne vers les autres classes de la société. Il faudra donc qu'un jour ou l'autre les apôtres de ces doctrines abandonnent les affirmations trop intransigeantes qu'ils auront hasardées sur ces deux points, comme ils rayèrent jadis la loi d'airain de leur programme, du moins sous la forme trop absolue que lui avait donnée Lassalle. La part de vérité que contiennent indubitablement ces différentes thèses (1) sera plus facilement reconnue, et elles cesseront de choquer

(1) M. E. Faguet, dans les pages magistrales qu'il a consacrées à Lassalle, à l'occasion de nos « études » sur cet homme politique, a déterminé nettement la part de vérité que renferme la loi d'airain. *Revue bleue*, 19 septembre 1897.

les esprits réfléchis, qui ne peuvent les accepter dans la forme universelle et définitive que leurs auteurs ont prétendu leur attribuer.

En Angleterre, les socialistes fabiens ont senti ce qu'il y avait de dangereux, pour le socialisme, à vouloir résoudre à la fois toutes les questions matérielles et morales qui préoccupent l'humanité depuis des siècles. Ils se bornent à prêcher un collectivisme purement économique (1), sans méconnaître, d'ailleurs, la chaleur communicative et la puissance émotionnelle qu'apportent au marxisme ses efforts pour présenter un système moral complet, une attitude dans tous les problèmes sociaux, en un mot, une véritable religion à ses adeptes.

Afin de remplacer la famille détruite, Mme Braun célèbre en traits éloquents l'amour libre. Sur ce point encore, c'est Engels qui, dans son œuvre classique sur la famille, fournit à tous ses disciples les arguments les plus spécieux. Il prétend établir que la stricte monogamie du mariage moderne a été précédée dans toutes les sociétés humaines par ce qu'il nomme le *Paarungsehe*, le mariage par accouplement, lien beaucoup plus

(1) Bertrand RUSSELL; *German Social Democracy*, 1896.

lâche, que chacun des conjoints pouvait rompre à son gré. — C'est ce genre d'union que le collectivisme ferait renaître, mais, suivant les lois de la dialectique hegelienne, sous une forme plus haute et plus noble, grâce à la naissance d'un sentiment nouveau qui est venu enrichir le patrimoine moral de l'humanité. Engels assure en effet que l'amour, tel que nous le concevons, est une création moderne, inconnue de l'antiquité et lentement élaborée au moyen âge. Oubliant l'amour passionné d'Héro et de Léandre, l'amour fidèle de Philémon et de Baucis, il veut que la race germanique ait pour ainsi dire inventé l'amour individuel, qui sera le fondement des unions de l'avenir. Inutile de faire remarquer combien cette thèse offre un thème favorable à l'éloquence de réunion publique. On ne peut pourtant se défendre d'un mouvement de surprise, en songeant que le servage amoureux, cette nuance particulière d'un sentiment éternel, qui fut la création de la chevalerie et de la féodalité, deviendrait une institution sociale dans la cité industrielle de l'avenir.

Il est certain que, si l'État avait seul la charge de l'éducation des enfants, comme le promet le collectivisme, une des principales raisons qui se sont opposées de tout temps au relâchement du

lien matrimonial disparaîtrait. Mais n'en restera-t-il pas d'autres encore? L'amour entier, définitif, qui ne finit qu'avec la vie et suffit à lui seul à réunir deux existences à jamais, sans l'appui de la religion et des mœurs, sans le lien que crée la nécessité d'assurer l'avenir des enfants, cet amour-là est aujourd'hui et demeurera toujours une belle et noble exception. La règle sera le changement et la fantaisie. Les inconvénients de cet état de choses ne se feront pas trop sentir pendant la jeunesse, peut-être. Mais, lorsque l'âge viendra, quel sera le sort des délaissés? Même quand ils retrouveraient à leur déclin un compagnon de route éprouvé comme eux par la vie, ils n'auront plus, pour achever paisiblement leurs jours, cette communauté des souvenirs, des joies et des épreuves qui fait inséparables devant la mort elle-même deux existences écoulées côte à côte. Les réformateurs oublient trop parfois le rôle qu'ont joué l'expérience et la prévoyance dans l'origine des institutions qu'ils condamnent. La question ne paraît pas encore tranchée de savoir si une société où régnerait l'union absolument libre assurerait mieux le bonheur de ses membres que la civilisation présente.

Mme Braun est beaucoup mieux inspirée lors-

qu'elle signale, en terminant son discours, les efforts que fait le parti socialiste pour réaliser dès à présent, autant qu'il est en son pouvoir, cette égalité complète de l'homme et de la femme qui est inscrite dans son programme.

« Nous avons, dit-elle, des personnes de confiance masculines et féminines, ainsi que des délégués des deux sexes à nos congrès. Nos syndicats sont ouverts aux femmes comme aux hommes. Les femmes se mêlent à notre agitation politique, et, tandis que la dame de la bourgeoisie ose à peine, devant son époux comme seul témoin, hasarder une opinion sur les questions politiques, parce qu'elle s'attend à un haussement d'épaules dédaigneux ou à un aigre rappel à l'ordre, les femmes du parti socialiste parlent dans les réunions publiques avec une autorité égale à celle des hommes.

« Pendant l'agitation électorale, les femmes rendent les mêmes services que les hommes : distribution de bulletins, propagande à domicile, assistance que les femmes de la bourgeoisie n'ont jamais apportée à leur parti, jusqu'ici. Il est plus facile, en effet, de réclamer des droits avec des paroles sonores que d'utiliser, par un travail pénible, les droits que l'on possède déjà. »

Enfin, comme Mme Zetkin, l'orateur proclame l'attitude intransigeante des femmes de son parti. « Il n'existe pas de question de la femme : elle se confond avec la question sociale en général... On a exprimé au Congrès le vœu que les femmes de la bourgeoisie coopèrent au mouvement syndical des ouvrières. Mais l'accomplissement de ce vœu sera entravé non moins par la timidité et par l'incapacité de la majorité des bourgeoisés que par la défiance justifiée des femmes prolétaires. Qui leur répond que ces dames n'useront pas, sciemment ou non, de leur influence en vue des intérêts du parti auquel elles appartiennent? »

Et Mme Braun termine son remarquable discours par un dithyrambe en l'honneur des apôtres socialistes, que la calomnie et la persécution des classes dirigeantes récompensent de leur dévouement à la cause du peuple.

IV

Ainsi, la réserve et la méfiance, tels sont les mots d'ordre que les chefs du parti populaire imposent à leurs troupes, dès qu'un contact leur

apparaît possible avec les forces de la bourgeoisie.

Pourtant, la voix d'une femme socialiste s'est élevée pour protester contre cette consigne étroite et maussade.

En terminant, nous voudrions indiquer à sa suite, par le récit d'un épisode récent de la lutte économique en Allemagne, l'injustice de ces théories trop intransigeantes et de ces attitudes trop superbes, vis-à-vis d'alliances si souvent raisonnables et naturelles.

Les femmes de la bourgeoisie ont rendu récemment un signalé service à ces femmes du prolétariat, dont « les intérêts économiques n'ont rien de commun avec les leurs », s'il faut en croire les considérants de la résolution du congrès de Gotha que nous avons reproduits tout à l'heure. Ce service, elles l'ont rendu de l'aveu même des socialistes les plus orthodoxes, car les renseignements que nous allons reproduire sont empruntés uniquement à la presse du parti socialiste.

La petite ville d'Isenburg, dans la Hesse, abrite, grâce au voisinage de la grande ville de Francfort-sur-le-Mein, une importante industrie de blanchissage qui s'exerce dans un grand nombre de petits ateliers dont les patrons, presque tous anciens ouvriers ou travaillant encore de leurs mains,

sont en grande majorité des adhérents du parti socialiste. Ces patrons faisaient travailler leurs ouvrières durant douze, treize, quatorze, et jusqu'à seize heures par jour. — Malgré leurs opinions politiques, ils s'aperçurent que « leurs intérêts économiques n'avaient rien de commun avec ceux de leurs ouvrières », lorsque celles-ci s'avisèrent de réclamer une journée normale de dix heures de travail et quelque amélioration dans leur salaire.

Une longue grève fut la suite de ce différend. Les blanchisseuses d'Isenburg montrèrent un courage à toute épreuve dans la revendication de leurs droits. Pourtant, la plupart d'entre elles étaient alliées à leur patron par des liens de parenté, dans cette industrie de petits ateliers et dans cette petite ville. Malgré cette circonstance si défavorable à une rébellion persistante, nulle pression, nulle menace ne fut capable de les faire reculer.

Rien ne faisait prévoir la fin de la grève, lorsqu'un secours imprévu arriva aux ouvrières. Ce fut la bourgeoisie de Francfort, principalement la section locale de l'Association générale des femmes allemandes, qui prit en main la cause des opprimées. Des réunions publiques, un mouvement d'opinion dans la presse, furent organisés en leur

faveur, et l'on décida d'atteindre les entrepreneurs récalcitrants dans leurs intérêts en les privant de leurs clients.

Le résultat de cette mesure ne se fit pas attendre. Ce que n'avaient pu faire tribunaux de commerce, municipalité, bourgmestre, fut accompli en quelques instants. Les patrons acceptèrent un arbitrage qui consacra la victoire des ouvrières.

« Les femmes de la bourgeoisie de Francfort, a écrit Mlle Henriette Fuerth dans la revue officielle du parti socialiste, ont eu la plus grande part dans la victoire finale des grévistes. Pourtant aucun principe n'a sombré, aucun point de vue n'a été abandonné, aucun parti n'a été menacé dans son attitude politique. La preuve est donc faite que les membres des différentes classes de la société peuvent, sans faire de tort à leurs convictions, se donner la main pour l'action sociale, au moins dans certaines limites. »

Si cependant les ménagères de Francfort s'étaient montrées aussi intraitables sur les principes que le congrès de Gotha, si elles avaient appliqué dans toute sa rigueur la « morale » de la lutte de classes qu'on ne cesse de prêcher dans le camp adverse, elles seraient demeurées neutres : elles auraient même appuyé les intérêts de la classe

capitaliste, à laquelle appartiennent leurs époux. Elles auraient répondu à la hautaine réserve de la classe ouvrière par une froide indifférence, et la justice n'aurait pas triomphé, cette fois, bien que, nous l'avons vu, exploités et exploités fussent, dans cette circonstance, des adeptes également convaincus de la foi socialiste.

Il serait exagéré de tirer de cet épisode des conclusions trop étendues. Certaines circonstances particulières ont pu lui donner une tournure qu'il n'aurait pas pris ailleurs. Mais n'est-il pas fait pour engager une fois de plus tous les partis à se garder des déclarations trop tranchantes et des théories trop absolues ?

KARL MARX DANS L'INTIMITÉ

« Le parti socialiste ne connaît pas de saints », écrivait, il y a quelques années, l'éditeur de Lassalle, M. Bernstein, entendant par là que les socialistes ne dissimulent pas les faiblesses de leurs grands hommes. C'est pourtant une sorte de biographie d'édification, à l'usage des adhérents du parti socialiste, que M. Liebknecht vient de consacrer à la mémoire de Karl Marx (1). Sentant l'âge venir, cet homme politique, qui a vécu plusieurs années dans l'intimité de l'auteur du *Capital*, a songé que de précieux détails sur le caractère et la personne de son maître disparaîtraient avec lui, si sa mémoire fidèle ne se décidait enfin, après plus de trente ans écoulés, à les confier, au papier d'abord, et ensuite à l'éditeur. Cependant, fort absorbé par la part prépondérante qu'il con-

(1) W. LIEBKNECHT, *Karl Marx zum Gedächtniss*. Nuremberg, 1896.

tinue de prendre dans la direction d'un grand parti politique, il s'excuse de présenter au public un travail fragmentaire, et de laisser courir sa plume au hasard de ses souvenirs (1). « Je n'ai pas trouvé le temps de faire mieux, dit-il, et le mieux est l'ennemi du bien. »

D'autre part, une fille de Marx, Mme Éléonore Aveling, a publié récemment (2) une intéressante lettre de son père, écrite alors qu'il était étudiant à l'université de Berlin. En attendant la biographie complète que les enfants de Marx préparent avec un soin pieux, ces pages, jointes aux souvenirs de M. Liebknecht, nous permettent d'essayer une esquisse légère de la personnalité puissante et originale dont elles révèlent quelques traits.

I

Rappelons d'abord en quelques lignes les dates et les événements principaux de la vie de Karl

(1) Liebknecht habita Londres de 1850 à 1862, comme réfugié politique. — Quant à Marx, il vécut dans cette ville depuis 1849 jusqu'à sa mort, survenue en 1883.

(2) *Neue Zeit*, t. XVI. Peu après, Mme Aveling mettait fin à ses jours par un suicide inexplicable (avril 1898).

Marx. Il naquit le 5 mai 1818 à Trèves (1). Son père, d'abord avocat, et plus tard magistrat prussien; était d'origine israélite. Mais il dut se faire baptiser avec les siens, en 1824. C'était l'époque où l'esprit réactionnaire, encouragé par la Sainte-Alliance, se déchaînait sur l'Allemagne. Les vexations de toutes sortes pleuvaient sur les Juifs; on s'efforçait de leur retirer le bénéfice de l'émancipation que leur avait apporté la conquête française dans les provinces rhénanes. D'ailleurs, sa conversion forcée ne dut pas coûter beaucoup à la conscience du père de Marx, car « c'était un véritable Français du dix-huitième siècle, a écrit sa petite-fille, Mme Aveling; il savait par cœur son Voltaire et son Rousseau ».

Cet homme de valeur s'occupa avec intérêt de l'éducation de son fils, mais une autre influence se montra peut-être plus puissante encore sur l'esprit du jeune Karl que celle de son père. Ce fut celle du conseiller de gouvernement Louis de Westphalen, voisin et ami de ses parents.

M. de Westphalen avait servi le roi Jérôme de Westphalie, malgré son antipathie pour le joug

(1) Outre les notes de M. Liebknecht, nous avons utilisé pour ce résumé biographique l'*Histoire de la démocratie socialiste allemande*, de M. MEHRING.

napoléonien, et il avait efficacement concouru aux nombreuses réformes qui furent introduites dans ce royaume éphémère, sous l'influence de la France. Ses talents incontestés d'administrateur lui permirent de continuer avec succès sa carrière après la restauration du gouvernement prussien, qui avait besoin, dans les provinces du Rhin, déjà fort développées au point de vue économique, de bureaucrates aux idées modernes et à l'esprit ouvert.

La demeure de cet homme distingué offrit au jeune Karl comme un second foyer domestique, tandis que les deux enfants de la maison furent ses camarades de jeu préférés. C'étaient : un fils, Edgar, qui devait un jour faire partie du ministère réactionnaire de Manteuffel, en Prusse; et une fille, Jenny, qui devint la femme de Karl Marx. M. de Westphalen était un romantique convaincu. Si Marx apprit de son père à aimer Racine et Voltaire, son vieil ami lui fit comprendre Homère et Shakespeare; ils demeurèrent ses auteurs favoris, en compagnie de Dante, Cervantès, Goethe et Balzac, de tous les génies qui se fondent pour ainsi dire dans leur époque en l'incarnant tout entière, comme l'a fait remarquer M. Mehring.

Par suite de l'origine à demi écossaise de son

beau-père (1), Marx était apparenté aux ducs d'Argyle. C'est l'explication d'une anecdote curieuse rapportée par son biographe. Il possédait par héritage des pièces d'argenterie très anciennes, aux armes de cette grande maison. Et comme, pendant les jours difficiles de son exil à Londres, il cherchait à tirer parti de ces objets de prix, il fut sur le point d'être arrêté pour vol. Les marchands de la Cité ne pouvaient comprendre comment un réfugié politique, un étranger sans ressource, se trouvait en possession de ces pièces armoriées.

Sa vie commença, dit M. Mehring, sous les plus heureux auspices. La haute intelligence qu'il montra de bonne heure n'eut pas à se consumer dans des luttes stériles contre des obstacles indépendants de sa volonté. Au contraire, son développement fut harmonieusement appuyé par tout le milieu social dans lequel il grandit. Dès son enfance, il fut poète. Il n'a jamais publié un seul vers, mais ces dispositions naturelles expliquent le talent plastique, incomparable selon ses dis-

(1) Le père de M. de Westphalen, après avoir rendu les plus grands services au duc Ferdinand de Brunswick pendant la guerre de Sept ans, s'était fait anoblir, afin de pouvoir épouser une jeune fille de la noblesse écossaise, une descendante de ce comte d'Argyle que les tribunaux jacobites envoyèrent à l'échafaud.

ciples, dont il aurait fait preuve dans les sujets les plus arides.

« Karl Marx, dit de son côté M. Liebknecht, fut un écolier à la fois aimé et redouté de ses camarades : aimé, parce qu'il était toujours prêt à prendre part aux folies les plus osées ; redouté, parce qu'il savait écrire des vers mordants sur ses ennemis et les tourner cruellement en ridicule. » — Sur un théâtre plus vaste que la scène scolaire, ces traits de caractère de l'enfant sont demeurés ceux de l'homme fait.

Lorsqu'il fut en âge de suivre les cours des universités, il étudia, à Bonn et à Berlin, la jurisprudence pour plaire à son père, l'histoire et la philosophie pour satisfaire ses goûts personnels. Arrivé au terme de ses études, le jeune homme aurait désiré une chaire de philosophie à l'université de Bonn : mais la mésaventure de son ami Bruno Bauer, qui fut éloigné de l'enseignement officiel à cause de la hardiesse de sa doctrine, lui fit comprendre qu'il ne pouvait compter sur un avenir assuré dans cette voie.

Il accepta donc de devenir le collaborateur et bientôt le directeur d'un journal d'opposition que la bourgeoisie libérale du Rhin venait de créer sous le nom de *Gazette du Rhin* (*Reinische Zeitung*).

Encore hégélien radical à ses débuts dans le journalisme, Marx fut amené, par les discussions des intérêts économiques de la province, à étudier le socialisme français, alors dans son plein épanouissement.

Mais l'attitude résolument critique de la *Reinische Zeitung* devait lui attirer rapidement la disgrâce du gouvernement prussien, et, après quelques mois d'une lutte ininterrompue contre la censure, le journal fut définitivement supprimé.

Le jeune rédacteur en chef, rendu à l'indépendance par cette solution, se dirigea vers Paris pour y étudier de près les doctrines nouvelles. Dans cette ville, il collabora, avec Arnold Ruge, à une revue intitulée : *les Annales franco-allemandes*. Ce fut à ce moment que son esprit se dégagea des entraves de l'hégélianisme et que, sous l'influence de la pensée française, il commença d'élaborer sa doctrine et d'asseoir ses convictions. C'est à cette époque également qu'il se lia avec Engels, plus jeune que lui de deux ans et que le séjour de l'Angleterre avait déjà débarrassé de bien des préjugés philosophiques, héritage des universités allemandes. On sait que leur amitié et leur collaboration ne cessa qu'avec la mort de Marx. La *Sainte Famille*, pamphlet dirigé contre leur ancien

ami Bruno Bauer par les deux jeunes gens, fut le premier fruit de ce travail en commun.

Le gouvernement prussien obtint bientôt de Guizot l'expulsion de cet adversaire implacable, et Marx dut se rendre à Bruxelles, où il rédigea le *Journal allemand de Bruxelles*. En 1846, il publia en français la *Misère de la philosophie*, en réponse à la *Philosophie de la misère*, de Proudhon. Il entra peu après dans la Fédération communiste, fondée à Paris en 1836 par des réfugiés allemands. « Sous l'influence de Marx, cette société secrète se transforma, dit Engels, en une organisation de propagande socialiste. » Ce fut en réalité le premier germe d'un parti socialiste allemand. « Cette transformation, écrit encore Engels, fut l'œuvre de deux Congrès tenus en 1847, dont le second résolut de confier à Marx et à Engels le soin de rédiger et de publier les principes du parti. » Telle fut l'origine du célèbre *Manifeste communiste* qui parut au début de l'année 1848. Les socialistes considèrent ces pages comme la charte fondamentale de tout le mouvement ouvrier contemporain, car elles contiennent en germe presque toutes les théories développées plus tard par leurs auteurs.

Cette année de 1848 allait d'ailleurs être pour

Marx, comme pour tous les révolutionnaires européens, une période d'activité fébrile. A l'annonce de la révolution de Février, il accourt à Paris. Mais bientôt les nouvelles d'Allemagne l'appellent au delà du Rhin. Il arrive en mars à Cologne, et y reprend la publication de son ancien journal, sous le titre de *Nouvelle Gazette du Rhin* (*Neue Rheinische Zeitung*). Ses collaborateurs étaient Engels, Guillaume et Ferdinand Wolf, Dronke, le poète Freiligrath, l'écrivain humoriste Weerth. Son programme : une république indivisible, et la guerre avec la Russie pour la restauration de la Pologne. Pendant plus d'une année, la *Nouvelle Gazette du Rhin* défendit ces principes avec une intransigeance inébranlable. Elle affectait de considérer le roi de Prusse comme déchu, et faisait même allusion au sort de Louis XVI. Elle prit nettement parti pour les insurgés français de Juin. Enfin, en mai 1849, au moment où se préparait la campagne des troupes prussiennes contre les insurgés badois, le gouvernement se crut assez fort pour supprimer le journal de Marx, dont le dernier numéro parut imprimé avec de l'encre rouge, le 19 mai 1849.

Tandis qu'Engels faisait la campagne du Palatinat et de Bade dans les rangs des révoltés, Marx

retournait à Paris. Mais bientôt il se vit interdire le séjour de cette ville et du territoire français, à l'exception de la Bretagne, qu'on jugeait à l'épreuve de la propagande révolutionnaire. Il se rendit alors à Londres, pour y demeurer jusqu'à sa mort.

A partir de cette date, son histoire tient presque tout entière dans celle de ses publications. Il stigmatisa le coup d'État du 2 décembre dans le *Dix-huit brumaire de Louis Bonaparte*. Il défendit ses compagnons de la Fédération communiste dans les *Révélation sur le procès des communistes à Cologne*, en 1853.

Comme journaliste, il devint le collaborateur régulier de la *Tribune*, de New-York, dans laquelle il exposa le cours de la révolution allemande de 1848. Il avait fait la même étude pour la France, dans la continuation qu'il essaya d'abord de donner à la *Neue Rheinische Zeitung*, sous forme de Revue, à Hambourg. Il aida son ami David Urquhart à combattre la politique orientale de lord Palmerston, qu'il considérait comme un instrument de la Russie. C'est surtout dans le commerce d'Urquhart que Marx puisa ses idées sur le question d'Orient et sur la politique russe.

En 1859 parut la *Critique de l'économie politique*, qui expose sa théorie sur la valeur, et qui eut la plus grande influence sur la pensée de Lassalle. La guerre d'Italie lui donna l'occasion de réfuter, dans un pamphlet mordant intitulé : *Monsieur Vogt*, les attaques de cet homme politique allemand.

Les relations créées entre les ouvriers français et anglais par l'Exposition de Londres, en 1862, et des meetings de sympathie tenus dans cette ville en faveur de la cause polonaise en 1863, furent l'origine de la célèbre Internationale, à laquelle Marx consacra dès lors une grande part de son activité. Elle fut définitivement fondée à Saint-James Hall, le 28 septembre 1864. L'adresse inaugurale, les statuts et le programme d'action de cette association étaient dus à la plume de Marx. On sait qu'il se heurta à des difficultés sans cesse renaissantes et à une opposition décidée dans les rangs de l'Internationale : il dut y lutter contre l'influence dissolvante de Bakounine et, enfin, la supprimer en fait dès 1873, sous prétexte d'en transporter le siège en Amérique.

En 1867 parut le premier volume du *Capital*, le seul auquel Marx ait pu mettre lui-même la dernière main. « Comme tous les grands événe-

ments, dit M. Liebknecht, celui-là ne fut pas reconnu tout d'abord pour ce qu'il était. »

La guerre de 1870 et la Commune de Paris furent pour Marx l'occasion de publier le *Manifeste de Brunswick* et la *Guerre civile en France*, appréciation du rôle politique de la Commune de Paris.

En 1875, il se montra fort opposé aux concessions de principe qui furent faites par ses disciples aux partisans de Lassalle, afin de réaliser l'union des deux fractions du parti socialiste au congrès de Gotha. L'événement semble avoir donné sur ce point raison à ses élèves indociles et à leur tolérance diplomatique, car le programme acclamé plus tard à Erfurt a fait disparaître des principes du parti tout ce qui pouvait choquer les convictions de Marx, et, par là, le socialisme allemand tout entier s'est rangé sous l'autorité de l'auteur du *Capital*.

Après le Congrès de Gotha, la santé de Marx commença de faiblir. Atteint d'une maladie de foie, il dut se rendre plusieurs années de suite à Carlsbad. — Puis, craignant d'être inquiété dans ces voyages sur le sol allemand, il se contenta d'aller passer ses hivers dans le midi de la France et en Algérie. Les deuils de famille vinrent se joindre à la maladie pour ébranler cette robuste constitu-

tion. Il perdit sa femme le 2 décembre 1881 et, en 1882, sa fille préférée, Jenny, qui avait épousé un Français, M. Longuet. — Dans l'hiver de 1883, il fut atteint d'une fluxion de poitrine. Il ne put s'en remettre entièrement, et succomba le 14 mars de cette même année.

« Je ne puis croire, écrivait le même jour Engels, que cette intelligence géniale ait cessé de féconder par sa pensée puissante le mouvement prolétarien des deux mondes. Tout ce que nous sommes, nous le sommes par lui. Et ce qu'est devenu aujourd'hui le mouvement ouvrier, il le doit à son activité théorique et pratique. Sans lui, nous serions encore dans la confusion. »

II

Les pages que nous devons à la piété filiale de Mme Aveling nous offrent une image précise et vivante de Marx, à cette époque de la vie où l'homme se dégage de l'enfant, où, chez les natures originales, les traits du caractère se trahissent au dehors avec la fougue impétueuse de l'indépendance nouvellement conquise.

Cette lettre précieuse est datée du 10 novembre, sans indication de millésime. Mme Aveling croit toutefois pouvoir la placer avec certitude dans l'année 1837, — Marx avait alors dix-neuf ans. — Sa longue missive est adressée à son père, pour lequel il montre les sentiments les plus tendres et les plus respectueux. Elle a pour but de faire connaître à ce père vénéré l'emploi du temps de son fils pendant ses deux premiers semestres d'études à Berlin. C'est pour ainsi dire une sorte d'examen de conscience, et l'on ne peut s'empêcher d'en rapprocher le début de celui du *Journal de jeunesse* de Lassalle, écrit peu après par le futur agitateur. Ce dernier avait sept ans de moins que Marx, et était âgé de quinze ans seulement lorsqu'il prit la plume pour le même motif que son aîné.

« Les feuilles suivantes, dit Lassalle, sont destinées à recevoir la confiance de tous mes actes, de mes fautes, comme de mes bonnes actions. Je veux y noter avec la plus grande conscience et la plus grande sincérité, non seulement ce que j'ai fait, mais encore les motifs de ma conduite, car il est fort désirable pour tout homme de connaître son propre caractère. »

« Mon cher père, dit Marx, il y a des moments

ans la vie qui semblent les bornes d'une période le temps écoulée, et annoncent avec certitude que l'existence va prendre une nouvelle direction.

« En ces points de transition, nous sentons le besoin de placer sous le regard d'aigle de notre conscience le passé et le présent, afin de parvenir de la sorte à l'intelligence de notre situation réelle. — L'histoire du monde elle-même témoigne de sa prédilection pour de tels regards en arrière. Elle se recueille parfois, ce qui lui donne l'apparence d'un recul ou d'un arrêt, tandis qu'elle s'est simplement jetée dans un fauteuil, pour ainsi dire, afin de se comprendre, et de pénétrer, par l'effort de l'esprit, le secret de sa propre activité intellectuelle.

« Or, en de semblables moments, l'individu devient lyrique : car toute métamorphose est en partie « chant de cygne », en partie ouverture d'un grand poème nouveau qui, sous des couleurs éclatantes, mais confuses encore, cherche à prendre une forme durable.

« Aussi aimerions-nous élever un monument à ce passé de notre vie et lui rendre dans notre sensibilité la place qu'il a perdue dans le domaine de l'action. Où trouver cependant, pour accomplir cette tâche, un sanctuaire plus sacré que le cœur

de ses parents, ce juge si élément, ce confident si intime, ce soleil d'amour dont le feu réchauffe profondément nos efforts? »

Ces lignes, pénétrantes et profondément senties, sont l'expression d'un des côtés sympathiques du caractère de Marx, de ce besoin d'être d'accord avec soi-même et éclairé sur sa propre pensée, qui dominera toute sa vie. Au cours des examens de conscience répétés qu'il s'imposa, il n'épargna jamais sa peine, comme nous allons le voir par ce premier essai dans ce sens. Ce rude travailleur ne reculait pas devant l'entreprise d'un gros volume pour s'éclairer sur un point de détail. Il se tenait même pour satisfait, après un tel effort, lorsqu'il se trouvait amené à en conclure qu'il n'était pas capable de traiter comme il l'eût fallu le sujet choisi (1).

Dès 1837, Marx fait part à son père d'un nombre

(1) Marx raconte, dans la préface de sa *Critique de l'économie politique*, que huit ans plus tard, en 1845, il entreprit avec son ami Engels une revision critique de la philosophie des disciples d'Hegel. « Le manuscrit, dit-il, deux forts volumes in-8°, était depuis longtemps chez l'éditeur, lorsque nous apprîmes que certaines circonstances nouvelles n'en permettaient pas l'impression. Nous abandonnâmes d'autant plus volontiers ce manuscrit à la critique rongeuse des souris, que nous avions atteint notre but principal : nous comprendre nous-mêmes (Selbstverstaendigung). »

considérable de tentatives de ce genre. Voici ses débuts à l'Université :

« Je parcourus en partie Heineccius, Thibaut, et les sources du droit, sans critique, en écolier. Par exemple, je traduisis en allemand les deux premiers livres des *Pandectes*, et je cherchai même à construire une philosophie du droit embrassant toutes les divisions de cette science. Comme introduction, je lançai quelques principes métaphysiques, et je poursuivis ce malencontreux ouvrage jusqu'au droit public : un travail d'environ trois cents feuilles. »

Marx continue sur ce ton sévère et, quelques mois à peine après le début de ce grand travail, présente ainsi à son père une critique impitoyable et dédaigneuse de ses propres efforts. On peut prédire à coup sûr qu'un homme si difficile vis-à-vis de lui-même sera terrible pour les faux pas d'autrui. Ses meilleurs amis seront les premiers exposés à ses traits.

Il communique même à son correspondant la classification détaillée des matériaux juridiques qu'il avait conçue, uniquement pour lui en démontrer l'insuffisance. « Cette œuvre, conclut-il, fut écrite avec une fatigante prolixité : j'y abusai d'une manière barbare des conceptions romaines,

pour les faire entrer de force dans mon système. » Encore une habitude du jeune homme à laquelle l'homme fait n'a pas entièrement renoncé. « Mais, dit-il, d'autre part, j'y gagnai l'amour de mon sujet, et une vue d'ensemble sur son étendue, au moins jusqu'à un certain point. »

En effet, ce premier échec n'ébranle pas le courage du futur philosophe. « Je voyais clairement que, sans le secours de la philosophie, il n'y avait pas moyen d'aller au fond des choses. Je dus donc, en bonne conscience, me jeter une fois encore dans les bras de cette science, et j'écrivis un nouveau système fondamental de métaphysique. Quand je l'eus terminé, je fus forcé de reconnaître une fois de plus son absurdité, ainsi que celle de tous mes précédents efforts.

« Cependant, j'avais acquis par là l'habitude de faire des extraits de tous les livres que je lisais... et de griffonner en outre quelques réflexions. A ce moment, je traduisis la *Germanie*, de Tacite, les *Tristes*, d'Ovide, et commençai d'apprendre seul, c'est-à-dire à l'aide de grammaires, l'anglais et l'italien. (Je ne suis encore arrivé à rien.) Je lus le *Droit criminel* de Klein, et ses *Annales*, etc. »

La philosophie continua de tenir une grande place dans ces multiples études. Il lut des frag-

ments de la *Philosophie* de Hegel, dont la « grotesque et rocailleuse mélodie » ne lui plaisait guère, car, tel est le jugement défavorable que lui inspire, au premier abord, l'œuvre qui aura la plus grande influence sur sa pensée. « J'écrivis, poursuit-il, un dialogue d'environ vingt-quatre feuilles : *Cléante, ou Du point terminal*, et *De la continuation nécessaire de la philosophie*. Là, je pus réunir jusqu'à un certain point l'art et la science, qui, chez moi, s'étaient entièrement séparés l'un de l'autre. Puis, comme un alerte voyageur, je m'avançai vers l'œuvre elle-même, c'est-à-dire vers un développement dialectique et philosophique de la Divinité, telle qu'elle se manifeste comme concept en soi, comme religion, comme nature, comme histoire. Mais ma conclusion dernière me ramena au début du système de Hegel. Et ce travail qui m'avait familiarisé jusqu'à un certain point avec la science de la nature, Schelling, et l'histoire, sur lequel je m'étais cassé la tête à un degré infini, ce travail dont je puis à peine retrouver le fil aujourd'hui, mon enfant le plus cher, que je veillais au clair de lune, m'entraîne comme une sirène trompeuse dans les bras de l'ennemi. » Cet ennemi, c'est Hegel, aux principes duquel il est ramené malgré lui, après avoir cherché à s'en affranchir. Quelle pas-

sion intellectuelle non jouée, et quelle sincère indignation philosophique dans ces lignes ! « Pendant quelques jours, la fureur m'empêcha de penser. Je courais comme un fou dans mon jardin, le long des eaux fangeuses de la Sprée... Je fis même une partie de chasse avec mon hôte. »

Peu après, cependant, le jeune homme se replonge dans de nouvelles études dont nous éparignons le détail au lecteur. Seule l'éducation de Stuart Mill, racontée par lui-même dans ses *Mémoires*, donne l'impression d'un labeur aussi écrasant. Les chefs des deux écoles socialistes les plus intéressantes du temps présent ont ainsi reçu une formation intellectuelle également exceptionnelle. Cependant, l'intelligence pratique et bien équilibrée de Mill supporta sans une trace de fatigue la tâche rude, mais bien définie, que lui imposait la volonté de son père. Pour Marx, au contraire, ses efforts mal dirigés, ajoutés à des préoccupations sentimentales dont nous parlerons, agirent enfin sur sa santé. Il avoue qu'il tomba malade, et il ajoute au récit de son indisposition cette phrase stupéfiante, qu'on serait tenté de considérer comme une gasconnade, si le ton d'absolue sincérité de sa confession n'éloignait aussitôt cette supposition : « Pendant ma maladie, j'avais pris connaissance

d'Hegel depuis le commencement jusqu'à la fin, ainsi que de ses disciples les plus importants. » Qu'on juge de la puissance de travail d'un étudiant de dix-neuf ans, capable d'approfondir un système aussi ardu, pour se remettre d'une crise de surmenage intellectuel!

Nous avons épargné au lecteur les nombreux développements philosophiques dont Marx émaille sa confession de travailleur. Ils sont un témoignage intéressant du besoin de comprendre et de classer qui est la marque de ce robuste esprit. Que de déboires pourtant dans ce début de carrière littéraire, entamée avec un tel élan! « M. de Chamisso m'a envoyé un billet tout à fait insignifiant, par lequel il me fait savoir « qu'il regrette de ne pouvoir employer mon travail pour son almanach, qui est « imprimé depuis longtemps déjà ». J'avalai le billet, dans ma fureur. » Et ailleurs : « Une véritable fureur d'ironie me possédait, comme il est naturel après tant de résultats négatifs. » Cette disposition d'esprit reparaitra parfois, après les grands déboires de la carrière politique de Marx, après les échecs de sa cause, en 1848 et 1871, par exemple.

L'étudiant impuissant et méconnu avait cependant un phare rayonnant pour le guider dans l'océan redoutable de livres poudreux sur lequel il s'em-

barquait sans boussole. C'était son amour pour Jenny de Westphalen, dont nous avons dit la liaison d'enfance avec le jeune homme, qu'elle épousa en 1843, après des fiançailles prolongées pendant sept années. Amour contrarié tout d'abord par la prudence des parents, qu'effrayaient à bon droit ces projets d'union entre un garçon de dix-sept ans et une fille de vingt et un : mais amour robuste que la constance des deux enfants avait, en moins d'une année, imposé à leurs familles, et qui, à Berlin, formait l'objet de toutes les pensées de Marx, dès qu'il les détournait un instant de son labeur acharné. « Karl, dit Mme Aveling, fit sept ans sa cour à la belle Jenny, et ces années lui semblèrent des jours, tant il l'aimait ardemment. »

Vingt ans après leur mariage, en 1863, étant retourné à Trèves à l'occasion de la mort de sa mère, Marx écrivait : « Je vais tous les jours voir, en me promenant, la vieille maison des Westphalen, qui m'a plus intéressé que toutes les antiquités romaines, parce qu'elle me rappelle cet heureux temps de ma jeunesse où elle renfermait mon plus cher trésor. De plus, on me demande sans cesse, à droite et à gauche, des nouvelles de celle qui fut autrefois la plus belle fille de Trèves et la reine de tous les bals. C'est diablement agréable pour un homme

de voir que sa femme survit ainsi, dans l'imagination de toute une ville, sous les traits d'une princesse enchantée. »

La lettre de 1837 est remplie des effusions de ce sentiment profond. « Lorsque je vous quittai, dit Marx à son père, un nouveau monde m'avait été révélé, celui de l'amour. Même ce voyage vers Berlin qui, auparavant, m'avait paru si plein de charmes, m'avait préparé à contempler la nature, m'avait enflammé du désir de jouir de la vie, me laissait froid, et allait jusqu'à me causer une véritable peine. Car les rochers que je contemplais en passant n'était ni plus âpres ni plus audacieux que les impressions de mon âme ; les vastes cités n'étaient pas plus animées que mon sang ; les tables d'hôte n'étaient pas plus surchargées, plus indigestes que les provisions d'imagination que j'emportais : enfin, l'art n'était pas plus beau que Jenny. » Malgré quelques traces de mauvais goût, de telles effusions sont d'une sincérité touchante.

Marx avait toujours aimé à écrire en vers. Sa passion exalta naturellement ces dispositions poétiques. Au milieu des études dont nous avons donné l'esquisse, il trouva moyen d'écrire et d'envoyer à Jenny trois volumes de vers, sans compter tous ceux qu'il détruisit parce qu'il n'en était pas

satisfait. Il ne manque pas d'ailleurs d'analyser et de critiquer de la manière la plus philosophique ces inspirations amoureuses.

« A ce moment, mon état d'esprit devait m'amener naturellement à la poésie lyrique, comme au plus agréable et au plus prochain remède. Mais, comme cela devait résulter de ma situation et de tout mon développement antérieur, cette poésie fut purement idéaliste. Un. au-delà aussi lointain que mon amour devint mon ciel, mon art. Toute la réalité disparut : or, ce qui disparaît ne saurait trouver de limite de point d'appui dans le présent. C'est un sentiment large et sans forme ; rien qui touche à la nature : tout est tiré de la lune. C'est le plus complet contraste avec ce qui est et avec ce qui doit être : en un mot, des réflexions de rhétorique au lieu de pensées poétiques. Mais peut-être, en revanche, une certaine chaleur de sentiment, un effort vers l'élan caractérisent les poèmes des trois premiers volumes que Jenny a reçus de moi. »

A la fin de son premier semestre de rude travail, il revient à ce délassément préféré. « Je cherchai de nouveau la danse des muses et la musique des satyres. Déjà, dans le dernier cahier que je vous ai fait parvenir, l'idéalisme se joue à travers un

humour forcé, à travers un drame fantastique insuffisant, jusqu'à ce que, enfin, il se transforme entièrement pour devenir un art purement formel, qui manque la plupart du temps d'un objet qui l'inspire et d'un élan impétueux de l'idée. Et pourtant, ces derniers poèmes sont les seuls dans lesquels, soudain, m'apparut, comme dans un éclair, le royaume de la véritable poésie. Ce fut une sorte d'enchantement ! (Ah ! cet enchantement fut écrasant d'abord !) J'entrevis un lointain palais de fées, et je sentis que toutes mes créations précédentes tombaient en poudre. »

Ce besoin d'action intellectuelle, dans une âme qui a véritablement la frénésie de la pensée, se manifeste aussi bien par l'effort poétique que par les tentatives philosophiques et métaphysiques auxquelles nous avons assisté tout à l'heure : « Le silence de Jenny, dit-il encore, ajoutait à ma détresse, et je ne pus trouver le repos jusqu'à ce que j'eusse acquis le sentiment de la modernité, et le point de vue des sciences actuelles, par quelques mauvaises productions, telles que « la « Visite », etc. »

On voit que Marx avait un cœur de flammes. Il disait plus tard qu'il était, au temps de sa jeunesse, un « véritable Roland furieux ». Ses sentiments

prenaient naturellement une tournure hyperbolique et exaltée qu'on retrouve jusque dans ses relations avec son père. Comme Lassalle, Marx paraît avoir cherché son point d'appui moral plus encore dans l'affection paternelle que dans la tendresse d'une mère. Il portait sans cesse sur sa poitrine un vieux daguerréotype qui reproduisait les traits de son père. « Ce dernier avait, dit Mme Aveling, un fort beau visage : ses yeux et son front rappelaient ceux de son fils; cependant le bas du visage avait une expression plus tendre : l'ensemble présentait une empreinte juive bien marquée, mais c'était le beau type israélite. »

En résumé, cette lettre de jeunesse offre l'image d'un esprit peu ordinaire, propre à offrir le modèle achevé de la culture philosophique allemande de ce siècle, avec ses avantages et ses excès. Les défauts se montrent dès lors aussi saillants que les qualités exceptionnelles, dans cette puissante intelligence. Un caractère ainsi fondu d'un seul jet ne se modifiera guère. Mais, toute sa vie, cet esprit se critiquera lui-même et rectifiera ses erreurs avec une inquiétude loyale de la vérité. Les yeux invariablement fixés sur son but, nul ne fut au fond moins dogmatique et moins entêté dans le choix des moyens que ce chef d'école qui disait de

lui-même : « Pour moi, je ne suis pas marxiste. » Pourtant, il ignora la tolérance. Capable de reconnaître une erreur passée, il n'eût pas été le travailleur acharné que nous avons vu à l'œuvre, s'il ne s'était cru souvent en possession actuelle de la vérité. Alors il était impitoyable pour les adversaires du Marx d'aujourd'hui, aussi bien que pour les faux pas du Marx d'hier. Rançon nécessaire peut-être de sa soif ardente du vrai.

III.

Treize ans ont passé pour l'étudiant de Berlin. Nous allons retrouver, dans les souvenirs de Liebknecht, un homme fait, et un chef de parti que son action politique pendant la crise allemande de 1848 a formé et mûri.

Notons d'abord un trait du récit qui en caractérise le ton d'intimité et de bonhomie. Pour son ami, comme pour tout son entourage, gouvernante, femme et enfants compris, Marx est toujours le « Mohr », le nègre, surnom familier dont M. Liebknecht n'explique nulle part l'origine.

L'examen du portrait de Marx donnerait à penser au premier abord que son visage intelligent et puissant, mais peu régulier, a fait naître cette comparaison. Toutefois, cette supposition est peut-être hasardée. Car, s'il faut en croire le docteur Aveling (1), son gendre, c'était « un homme d'une puissante carrure, avec une redoutable tête de lion, avec les yeux les plus doux et en même temps les plus perçants » qu'on pût voir... « Il avait un air imposant... un visage d'une beauté et d'une force remarquables. » Quoi qu'il en soit de cette origine, c'est principalement sous le nom de Mohr que l'on voit apparaître Marx dans les pages de M. Liebknecht et, à l'occasion, dans les souvenirs de ses enfants.

Le premier chapitre de l'opuscule qui nous occupe raconte comment l'auteur fit la connaissance de Marx. Ce fut à Londres, pendant l'été de l'année 1850, au cours d'une fête donnée dans la banlieue de la grande ville par l'Association communiste pour l'instruction des ouvriers. Cette société était composée en majeure partie de réfugiés

(1) M. Aveling, publiciste anglais, a donné à plusieurs revues socialistes un parallèle assez développé entre son beau-père et Darwin, qu'il a particulièrement étudié. C'est là une comparaison chère au parti socialiste. Nous lui emprunterons quelques renseignements intéressants.

politiques allemands, et Marx s'y intéressait particulièrement.

Aussitôt après sa présentation au grand homme, le jeune démocrate dut subir l'épreuve d'un examen en règle, non seulement au moral, mais au physique, car Marx était un adepte convaincu de la phrénologie et n'hésitait pas à se servir des lumières de cette science pour assurer un bon recrutement à l'armée de la Révolution.

La séance débuta donc par une étude du crâne du néophyte dont le résultat fut satisfaisant. Les deux hommes se retrouvèrent le lendemain dans le lieu des réunions ordinaires de la même association. Ce jour-là, l'examen prit la forme d'une interrogation, conduite d'ailleurs avec la plus grande cordialité, en face de grandes choppes de bière et de biftecks appétissants. Liebknecht était, en effet, suspect aux yeux de Marx de convictions proudhoniennes, à cause de son origine bourgeoise et de sentimentalisme nuageux, en sa qualité d'Allemand du Sud. Il parvint à détourner de lui ses soupçons.

On se rend fort bien compte, dès cette première apparition de Marx dans les souvenirs de son ami, de la très haute idée que l'ancien directeur de la *Neue Rheinische Zeitung* se faisait de sa propre

valeur et des services rendus par lui à la cause socialiste. Il traitait ses disciples en écoliers dont la moindre incartade était punie par une brouille, au moins temporaire. Il exigeait d'eux un travail soutenu, des connaissances universelles. A ces jeunes exilés qui arrivaient à Londres tout enflammés par les espérances et les déceptions de l'année 1848, par l'enthousiasme de leurs campagnes insurrectionnelles, il montrait le chemin de la magnifique bibliothèque du *British Museum*, et leur donnait ce seul mot d'ordre : « Apprendre, apprendre. » Son propre savoir était d'une étendue prodigieuse, qui ne saurait surprendre cependant, lorsqu'on a lu sa lettre de l'Université de Berlin. Sans parler de l'économie politique, qui était sa spécialité, il était un philologue accompli, car à une science approfondie des langues anciennes il joignait la connaissance pratique des langues modernes. Il écrivait en français et en anglais presque aussi facilement qu'en allemand, comme en témoignent la *Misère de la philosophie* d'une part, et ses articles de la *New-York Tribune* d'autre part. Il se mit un jour dans une grande colère parce qu'il s'aperçut que Liebknecht ne savait pas l'espagnol : il lui donna séance tenante une première leçon de cette langue dans *Don*

Quichotte. « Toutes les sciences lui étaient familières, a écrit M. Aveling. Il avait approfondi tous les ouvrages de Darwin. Il a laissé des carnets bourrés de notes sur la chimie. Pour se reposer, il s'occupait des sciences mathématiques, dans lesquelles, d'après mon ami Justice Sam Moore, qui n'est pas un mathématicien médiocre, Marx aurait fait quelques découvertes remarquables (1). »

Sous l'inspiration de ce maître austère, c'était une existence de bénédictins que menaient à Londres les réfugiés allemands qui composaient son entourage. S'il faut en croire M. Liebknecht, la salle de lecture du *British Museum* a vu s'élaborer la doctrine collectiviste. Marx considérait la politique comme une science dont on devait soigneusement étudier les lois, avant de tenter de les appliquer par soi-même. Il s'emportait contre ces têtes vides qui croient pouvoir réformer le monde en s'appuyant sur quelques formules apprises, et qui, prenant pour des faits leurs vœux et leurs projets, plus ou moins confus, règlent les destins de la société à la table des cabarets, dans les journaux, les réunions publiques et les parlements. Il s'in-

(1) Dans l'avant-propos qu'il a placé en tête de la dernière réimpression de son *Anti-Duehring*, Engels annonçait qu'il se proposait de publier les manuscrits mathématiques importants laissés par Marx.

formait sans cesse du résultat des études de Liebknecht. Celui-ci ayant commencé un travail sur l'histoire des *Trade-Unions*, Marx lui en parla constamment et ne le laissa pas en repos qu'il n'eût donné une conférence sur ce sujet.

Marx travaillait surtout la nuit. Il n'est pas douteux que ce ne soit un à excès de veilles qu'il faille attribuer l'usure de sa constitution robuste et la maladie de foie qui l'emporta à soixante-cinq ans. Les médecins anglais ne cessaient de lui recommander l'exercice physique. Il obéissait quelques semaines, puis retombait dans ses habitudes d'insomnie et de surmenage.

Son travail était toujours intensif, approfondi. M. Liebknecht possède un résumé historique que son maître avait composé pour s'éclairer sur une remarque accessoire de l'une de ses œuvres. « Il n'y avait rien de secondaire pour lui, et ce tableau, préparé pour un service d'un instant, est exécuté avec la même application et le même soin que s'il était destiné à l'impression. »

Nous apprenons aussi de son biographe que Marx était admirablement doué pour l'enseignement public. Ses ouvrages sont souvent d'une lecture difficile, parce que la pensée y est extrêmement condensée. Mais il savait aussi, paraît-il, apporter,

à l'occasion, une très grande clarté à l'exposition de ses théories, lorsqu'il voulait se mettre à la portée d'un public peu cultivé. Il donna en 1850 et 1851 une série de leçons sur l'économie politique devant les ouvriers membres de l'Association communiste dont il a été question déjà. M. Liebknecht assure qu'elles sont restées un souvenir précieux pour ceux qui eurent la satisfaction de les entendre. « Il procédait méthodiquement. Il émettait une proposition en termes brefs, puis il l'expliquait par un développement prolongé, dans lequel il s'efforçait, avec le soin le plus minutieux, d'éviter toute expression incompréhensible aux travailleurs. Ensuite, il priait les assistants de lui adresser des questions. S'ils se taisaient, il commençait à les interroger lui-même, et il le faisait avec une telle habileté pédagogique, qu'aucune lacune, aucun malentendu ne lui échappait. »

Ce furent leurs efforts communs pour l'instruction des ouvriers, dans l'Association communiste, qui causèrent la première brouille entre Marx et Liebknecht. « Un jour, dit ce dernier, je me trouvais accusé du crime d'avoir fait des concessions théoriques et tactiques aux sectateurs de Veitling et autres observances condamnées par Marx, d'avoir voulu créer dans notre Association un parti

hétérodoxe, en face de l'orthodoxie de la Ligue communiste, de m'être détourné du droit chemin par une tentative pour m'ériger en arbitre entre la pure doctrine communiste et la pratique de chaque jour, entre Marx et les ouvriers. Marx se défendit vivement d'employer jamais un intermédiaire entre nos compagnons et lui. Quand il avait quelque chose à leur dire, il se croyait capable de parler lui-même. Je ne le niai pas, mais je réclamai le droit de servir le parti à ma guise. J'ajoutai que c'était, à mon avis, une tactique folle, pour le chef d'un parti ouvrier, de s'enfermer bien haut au-dessus des travailleurs, dans le château aérien de la théorie. »

On voit que dès lors l'attitude de Marx suscitait parfois des critiques dans son entourage. La brouille dura quelques mois, mais les enfants du despotique philosophe, ayant rencontré dans la rue le vieil ami de la maison, le plaisantèrent de bouder si longtemps. M. Liebknecht se laissa entraîner par eux, et bientôt tout fut oublié.

Il n'avait pas, d'ailleurs, la réputation de pécher par susceptibilité, par une trop grande raideur vis-à-vis de son maître. Lui-même reproduit la lettre d'un de ses anciens compagnons d'insurrection, devenu journaliste en Amérique, et qui dési-

rait l'attirer auprès de lui. Cet ami lointain raille d'une façon mordante le petit cercle des disciples de Marx.

« Ici, écrivait-il, tu serais un homme libre. Tu pourrais agir utilement et avec indépendance. Et là-bas, tu es un ballon qu'on se renvoie de l'un à l'autre, un âne à qui on fait porter les paquets et qu'on raille derrière son dos.

« Examinons votre prétendu royaume de Dieu. Tout en haut trône l'omniscient, le sage par excellence, votre Dalai Lama, Marx. — Puis, longtemps, longtemps, plus rien. Et alors vient Engels. — Puis de nouveau pendant longtemps, longtemps, plus rien. Alors vient Wolf (1). Puis, longtemps, longtemps, plus rien. Et alors vient peut-être l'âne sentimental, Liebknecht. »

Liebknecht répondit, non sans dignité, qu'il ne s'offensait pas de venir après ceux qui avaient servi plus que lui la grande cause, et qu'il préférerait demeurer dans la compagnie d'hommes dont il pouvait apprendre quelque chose. — Ce dernier argument souligne une fois de plus, pour l'observateur, l'ardeur, la conscience, le sérieux que les réfugiés allemands de Londres apportaient à la

(1) Révolutionnaire ardent, mêlé aux événements de 1848 en Allemagne, et à qui est dédié le premier volume du *Capital*.

préparation de ce qu'ils considéraient comme leur mission. La constance de Liebknecht en présence des railleries de ses amis nous reporte à ces périodes obscures du moyen âge où la science était si rare que les jeunes clercs supportaient tout pour rester près d'un maître d'expérience. On voyait alors des disciples, maltraités cruellement par les magisters du temps, se refuser à s'éloigner de leurs bourreaux. Ne représentaient-ils pas pour eux la source rare et précieuse du savoir, l'oasis aux frais ombrages dans le désert de la barbarie ?

Toutefois, ces théoriciens laborieux n'entendaient pas renoncer à l'action, et ne consacraient que faute de mieux leurs loisirs aux salles du *British Museum*. Le désir de conserver la direction morale du mouvement ouvrier dans tous les pays leur imposait parfois d'étranges fréquentations. Nous consacrerons quelques lignes à un personnage épisodique des souvenirs de M. Liebknecht, qui est particulièrement intéressant pour nous autres Français : c'est notre compatriote, l'ouvrier Barthélemy.

« D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, vigoureux, musclé, des cheveux frisés noirs comme le charbon, des yeux bruns étincelants, l'image vivante de l'énergie, Barthélemy était un magni-

fique exemplaire du type français du Midi. — Une auréole de légende entourait sa tête fièrement rejetée en arrière. — Il avait été galérien, et portait sur l'épaule la marque ineffaçable. Pendant l'émeute de Blanqui et de Barbès, en 1839 (c'était alors un gamin de dix-sept ans), il avait tué un sergent de ville, et avait été pour ce fait envoyé au bagne. — La révolution de Février lui apporta l'amnistic. Il revint à Paris, prit part à toutes les manifestations comme à toutes les luttes du prolétariat. Il combattit en Juin, fut pris sur les dernières barricades et, par bonheur pour lui, ne fut pas reconnu tout d'abord : car, avec son passé révolutionnaire, il eût été sans doute exécuté sommairement, comme tant d'autres. — Quand il passa devant le conseil de guerre, les premières fureurs étaient apaisées, et il fut condamné à la guillotine sèche, c'est-à-dire à la déportation à perpétuité à Cayenne. »

Le procès avait duré longtemps. En juin 1850, Barthélemy était encore à la Conciergerie. Il s'évada avec une audace et une habileté extraordinaires et se réfugia à Londres. « Il y lia avec nous des relations assez intimes, continue M. Liebknecht, et vint souvent chez Marx. Mme Marx ne pouvait le souffrir. Il lui inspirait une véritable

antipathie. Son regard perçant l'importunait. »

M. Liebknecht raconte encore qu'il fit souvent de l'escrime avec Barthélemy, dans une salle organisée à cet effet par les réfugiés français. — Bientôt ce bouillant insurgé en vint à considérer Marx comme un traître, parce qu'il n'entendait pas à la manière des Parisiens la conspiration et la révolution. Ce différend amena même un duel entre deux amis de Marx et de Barthélemy. Mais les idées de ce dernier furent bientôt détournées de ces dissensions intestines par des projets grandioses. Le besoin d'activité qui tourmentait cette ardente nature le poussa à préparer un attentat contre Napoléon. C'est du moins ce qu'affirme M. Liebknecht, qui, en cet endroit, semble avoir versé quelque peu dans le roman judiciaire. « Barthélemy s'était procuré une carte d'invitation pour le prochain bal des Tuileries, auquel Louis Bonaparte devait sûrement assister... Sur le point de s'embarquer, il se souvient que son dernier patron avait une dette envers lui (il était très bon mécanicien). Étant tout près de là, il veut encore se procurer cet argent. Il entre... Tout à coup, une dispute, une détonation, on accourt, la police se précipite, pénètre dans la maison. Le maître gît sur le sol dans les convulsions de l'agonie. Où est

meurtrier? La maison a une issue intérieure. On court, et là résonnent encore successivement deux coups de feu. Un policeman tombe dans son sang, un autre est blessé, mais peut contenir Barthélemy jusqu'à l'arrivée de ses camarades. » Ce meurtre aurait été le résultat d'une dispute causée par le refus du fabricant de se libérer de sa dette. Barthélemy fut pendu, et Napoléon sauvé.

Après l'atmosphère de science et de pensée qu'il nous a fait respirer tout d'abord, avant le riant tableau de famille qu'il va nous tracer tout à l'heure, l'apparition de ce criminel de droit commun dans les souvenirs du biographe de Marx est un véritable symbole de la dualité singulière imposée à cet esprit inquiet par le songe révolutionnaire au milieu duquel il a vécu. Tantôt profond et tantôt violent, là philosophe et ici pamphétaire, il déconcerte et surprend sans cesse. « Entre le savant et le révolutionnaire, a écrit M. Bernstein, la lutte fut incessante et la victoire appartient successivement aux deux champions. Le savant parle la langue de l'homme de parti, et l'homme de parti devient à l'improviste un savant. »

Quelques anecdotes amusantes et caractéristiques émaillent, dans un désordre pittoresque, le

récit de M. Liebknecht. Celle-ci démontre que Marx mettait parfois de côté sa gravité de chef d'école pour s'amuser à de véritables plaisanteries d'étudiants.

Il entreprit un jour une « tournée de bière » avec Liebknecht et un autre ami. « Le problème consistait à prendre une consommation dans chacun des bars que l'on rencontre entre Oxford-Street et Hampstead-Road. — Si l'on songe au nombre incalculable de cabarets qui remplissent ce quartier de la ville, et au nombre extraordinairement restreint de numéros que présente la liste des consommations, on conviendra que c'était là une tâche fort ardue. »

Dans l'un de ces bars, le petit groupe d'internationalistes sentit subitement se réveiller ses sentiments patriotiques, peut-être sous l'influence des consommations déjà absorbées. Voici dans quelles circonstances. A l'extrémité de Tottenham-Court-Road, ils entrèrent dans un cabaret et y furent accueillis par une société d'Anglais fort hospitaliers, qui les prièrent de prendre place à leur table. La conversation s'engagea, très animée. Ces braves bourgeois de Londres, ayant reconnu au premier coup d'œil dans leurs hôtes des réfugiés allemands, crurent bien faire en daubant sur

es princes et sur les « Junkers » germaniques. Mais leur bonne volonté les emporta sans doute un peu loin, car le trio allemand se sentit bientôt plus blessé dans sa vanité nationale que flatté dans ses préférences politiques, par ces lourdes critiques à l'adresse d'adversaires qui n'en étaient pas moins des compatriotes. Marx s'embarqua dans un panégyrique enthousiaste de la science et de la musique allemandes. Si les Anglais, ajouta-t-il, avaient de l'avance sur le terrain de la vie pratique et matérielle, c'est que les conditions politiques et sociales déplorables au milieu desquelles l'Allemagne avait dû se développer jusqu'alors avaient entravé ses progrès dans ce sens. Quand, à leur tour, ils pourraient s'y appliquer sans entraves, les Allemands surpasseraient bientôt tous les peuples, dans ce domaine comme dans celui de la pensée. A cette prophétie répond aujourd'hui comme un écho dans les mêmes rues de Londres le cri d'alarme de l'industrie anglaise : « *Made in Germany.* » Pour Liebknecht, il alla jusqu'à soutenir que la situation politique en Angleterre n'était pas le moins du monde meilleure qu'en Allemagne. La seule différence entre les deux peuples, c'est que les Allemands connaissaient leur servitude et que les insulaires se faisaient

illusion sur la leur; différence qui, sans conteste, était toute à l'honneur de l'intelligence germanique.

Lorsque la discussion fut montée à ce diapason, on conçoit que les *damned foreigners* durent bientôt se frayer tant bien que mal un passage au milieu des poings levés et s'évader d'un abri qui allait devenir inhospitalier.

Alors, pour donner un emploi à leurs courages échauffés, les trois amis commencèrent une course de fond, jusqu'à ce que l'un d'eux, Bauer, trébucha sur un tas de pavés. « Hourra! une idée! » s'écria-t-il. Il saisit une pierre, la lança, et, patatras! un réverbère vola en éclats. Marx et Liebknecht ne voulurent pas rester en arrière; quatre ou cinq pavés suivirent le premier avec le même succès. Il était environ deux heures du matin, et ce tapage attira l'attention d'un policeman qui fit de loin un signal à ses collègues du quartier. « Aussitôt retentirent de toutes parts des signaux de réponse. L'aventure devenait critique. Par bonheur, nous nous rendîmes rapidement compte de la situation, et nous connaissions parfaitement le terrain. Nous nous élançâmes, poursuivis de loin par deux ou trois policemen. Marx déploya une agilité dont je ne l'aurais jamais cru capable.

Après une poursuite acharnée de quelques minutes, nous réussîmes à nous glisser dans une rue latérale et, de là, dans une allée qui donnait passage entre deux rues. De la sorte, nous pûmes reparaître derrière le dos des policemen, qui avaient perdu nos traces. Comme ils ne possédaient pas notre signalement, nous étions dès lors en sûreté. Nous regagnâmes notre logis sans encombre. »

En Allemagne, un léger excès de boisson est un péché véniel et même une bonne plaisanterie. M. Liebknecht avoue que ni ses farces nocturnes, ni ses disputes de buveurs n'étaient nouvelles pour lui. Des aventures analogues lui avaient déjà attiré, à Marburg, quelques désagréments avec la police; et, en Suisse, il fut, une nuit, « passé à tabac » par des citoyens de Zurich qu'il avait offensés dans leur patriotisme, en prédisant la prochaine réunion de leur petit canton à la grande patrie allemande.

Voici une scène de pugilat qui fait plus d'honneur à ses acteurs. Un soir, Marx et Liebknecht se trouvaient ensemble sur l'impériale d'un omnibus, dans les environs de Hampstead-Road. Pendant une halte de la voiture, ils remarquèrent à peu de distance un attroupement, au milieu du-

quel s'élevait la voix perçante d'une femme qui criait : « Au meurtre ! au secours ! » Rapide comme l'éclair, Marx descendit, et son compagnon le suivit, après avoir essayé en vain de le retenir. Ils pénétrèrent dans la foule, qui se referma derrière eux. Bientôt ils reconnurent ce dont il s'agissait. Une femme, entièrement ivre, s'était prise de querelle avec son mari, qui voulait la faire rentrer chez elle, tandis qu'elle résistait et se débattait comme une possédée. « Nous vîmes en un instant, continue le narrateur, que notre intervention était sans objet ; mais le couple en discorde s'en aperçut en même temps que nous, conclut aussitôt la paix et se disposa à tourner sa fureur contre nous, tandis que la foule s'épaississait alentour et que des cris menaçants commençaient à s'élever contre les *darned foreigners*. La femme surtout s'attachait à Marx et semblait en vouloir à sa magnifique barbe noire. Je cherchais en vain à apaiser l'orage, et, si deux vigoureux constables n'étaient apparus à temps sur le lieu du combat, nous risquions de payer cher notre tentative d'intervention philanthropique. » La police est quelquefois utile à quelque chose, et elle empêcha ce jour-là un ami du peuple d'être victime de son bon cœur.

Encore une anecdote révélatrice et qui éclaire un des traits les plus saillants du caractère de Marx. C'était le jour même où Liebknecht le vit pour la première fois. Leur entretien tomba sur les sciences naturelles, et Marx en vint à plaisanter les gouvernements européens, qui croyaient avoir vaincu la Révolution sur le terrain politique, tandis que les sciences de la nature en préparaient une à laquelle rien ne pourrait résister. La vapeur, disait-il, qui, depuis un siècle, a accompli tant de miracles, est sur le point de se laisser détrôner par l'étincelle électrique. Et, tout feu, tout flammes, Marx ajouta qu'il avait vu, quelques jours auparavant, dans Regent-Street, le modèle d'une machine électrique destinée à la traction d'un train. « Le problème est résolu, s'écriait-il, les conséquences sont incalculables. La révolution politique suivra nécessairement la révolution économique, car elle n'en est que l'expression. » C'est là, en effet, le principe même de la philosophie historique de Marx, la source des vues hardies et des déceptions inévitables dont ce trait est comme un symbole. Écoutons son biographe.

« A la suite de cette conversation, ma tête était encore remplie de tout ce que j'avais entendu...

Je me précipitai vers Régent-Street, pour contempler cette machine, ce moderne cheval de Troie, que la société bourgeoise, dans son aveuglement, dans son ardeur à forger des armes contre elle-même, introduisait dans son Ilion, au milieu des cris de joie, comme autrefois les Troyens et les Troyennes... Quarante-cinq ans et demi ont passé depuis ce jour, et aucun train n'est jusqu'ici traîné par une machine électrique... Les révolutions ne s'accomplissent pas en un tour de main... et qui prophétise leur venue se trompe régulièrement sur leur date. »

L'auteur du *Capital* s'est toujours plu à marquer son cours à l'évolution des événements. Il a prophétisé dans toutes ses œuvres, le plus souvent à faux, quelquefois, pourtant, avec une profondeur de vues remarquable dans les questions purement politiques. C'est ainsi qu'il a prédit, dès 1852, que Napoléon III serait le fossoyeur de la légende napoléonienne, et, dès 1871, qu'une alliance était inévitable entre la France et la Russie. Mais, dans les questions économiques et sociales, il a, d'ordinaire, pris ses désirs pour des réalités. Pour pallier ces insuccès aux yeux de ses admirateurs, son biographe assure que nul n'a mieux connu que lui la puissance vitale immense de la société capi-

taliste. Le spectacle de la vie anglaise est bien fait pour inspirer ce sentiment.

A côté de ces renseignements précieux, nous rencontrons, dans l'œuvre qui nous occupe, des pages bien moins significatives. L'auteur a pensé que tous les détails de la vie d'un homme tel que Marx pouvaient intéresser le prolétariat allemand. Il nous apprend, par exemple, que Marx était un joueur d'échecs passionné, ce qui s'explique lorsqu'on songe à sa tournure d'esprit profondément mathématique et aux équations du *Capital*. Il était même fort mauvais joueur, et, dans son entourage, on dut prier ses amis de ne plus lui proposer une partie, parce qu'il en devenait insupportable pour les siens, lorsque le sort ou son habileté l'avaient trahi. Nous nous refuserons ici tout rapprochement avec l'échiquier de la politique. Il était aussi grand fumeur. Toutefois, par raison d'économie, il n'achetait que des cigares très ordinaires. Il en arriva donc à se gâter si complètement le goût, que ses amis se permettaient parfois de le mystifier sur ce point. Un jour, il trouva quelques-uns d'entre eux en train de fumer d'excellents cigares de la Havane. Sous prétexte de lui faire partager cette jouissance, ils lui présentèrent un affreux rouleau de tabac acheté dans le quartier le plus pauvre de Londres,

et Marx de s'extasier bientôt sur l'arome exquis et sur le parfum délicat.

Ainsi, dans les récits d'édification, un auteur habile introduit la peinture de quelques légers travers qui rapprochent le héros de l'humanité moyenne, et que les fidèles accueillent par un sourire d'indulgence et de sympathie. Rien de ce qui le touche, même indirectement, ne demeure indifférent aux siens. Ainsi nous devons subir le récit de l'enterrement de Wellington, où Liebknecht, chargé d'accompagner les deux petites filles de Marx, les perdit pendant quelques minutes dans la foule affolée et les crut étouffées par une des bousculades les plus terribles du siècle. Comme par miracle, il les vit pourtant réparaître bientôt saines et sauvées auprès de lui.

Cette aventure nous amène à parler de la famille de Marx, qui tient une grande place dans les souvenirs de son ami. Liebknecht trace, par exemple, un tableau gracieux de ses excursions dans la banlieue de Londres, en compagnie de cette bande joyeuse, dont le chef apparaît comme un père excellent et comme un gai compagnon. C'étaient souvent des chevauchées à âne, au cours desquelles Marx amusait doublement ses compagnons et par sa manière de monter plus que primitive et par la

suffisance avec laquelle il célébrait ses talents d'écuyer. Sa virtuosité dans cet exercice consistait en ce fait qu'il avait pris jadis quelques leçons de manège à l'Université. Engels assurait qu'il n'avait jamais dépassé la troisième. Sur le chemin du retour, on causait de littérature et d'art. « Marx avait alors l'occasion de faire preuve de sa prodigieuse mémoire. Il déclamait de longs passages de la *Divine Comédie*, qu'il savait presque entièrement par cœur. Parfois aussi, il récitait des scènes de Shakespeare. Alors sa femme, qui connaissait merveilleusement le grand dramaturge, le reprenait à l'occasion. Lorsqu'il était tout à fait de bonne humeur, il imitait Seidelmann dans le rôle de Méphisto. Il était enthousiaste de cet acteur, qu'il avait vu une fois à Berlin, alors qu'il y était étudiant : et *Faust* était son poème favori.

« On ne peut dire que Marx déclamât bien. Il outrait beaucoup les effets, mais il ne manquait jamais de placer l'accent à l'endroit convenable, et, en somme, il produisait une grande impression. »

« La connaissance que Marx avait des littératures de tous les pays, a écrit de son côté M. Aveling (1), était pour ainsi dire immense. Quant à Shake-

(1) Nous respectons le style de M. Aveling.

speare, c'était son dieu. Il pouvait dire avec Emerson : « Je suis toujours heureux de rencontrer un « homme qui peut apprécier la supériorité transcendante de Shakespeare sur tous les autres écrivains. » Toutes les formes de l'art lui plaisaient. Marx a été un des premiers à reconnaître la supériorité de Henry Irving sur les autres artistes. »

Nous avons déjà dit le culte que M. Liebknecht garde à la mémoire de Mme Marx, qui fut le dévouement incarné. On peut conclure d'un passage du discours qu'Engels prononça sur sa tombe qu'elle prit sa part, très vive et très personnelle, dans les déceptions et les souffrances d'amour-propre de son époux. Au cours d'une existence souvent difficile et rude, elle conserva au foyer de l'apôtre révolutionnaire une dignité et une noblesse qui surprennent. « Un ennemi juré des athées et des communistes, écrit M. Mehring, a dû avouer que ce mariage avait été ratifié dans le ciel. »

M. Liebknecht parle souvent aussi des enfants de Marx, dont plusieurs moururent en bas âge. Le plus grand chagrin des parents fut la mort d'un fils d'une douzaine d'années, qu'une maladie de de langueur emporta au début de leur séjour à Londres.

La fille aînée de Marx, nommée Jenny comme sa mère, était, dit-on, le vivant portrait de son père. Elle épousa un Français, M. Longuet, et mourut fort jeune, en 1883. Sa mort, survenue peu après celle de Mme Marx, acheva de briser les forces du chef de cette famille éprouvée.

Marx adorait les enfants. « Engels et lui, a dit M. Mehring, aimaient le clair rire de l'enfance. Rien ne leur plaisait davantage dans le Christ des Écritures que son affection pour les petits. » A la fin de la vie de Marx, son favori était le fils de sa fille aînée, le jeune Jean Longuet, qui actuellement, écrivait Liebknecht en 1896, est sur le point de faire son service militaire d'un an en France.

« Un jour que j'étais en visite à Londres, poursuit-il, Johnny, que ses parents avaient envoyé de Paris, comme cela arrivait plusieurs fois par an, eût l'idée géniale de transformer le « Mohr » en omnibus. Il s'assit sur le siège, c'est-à-dire sur les épaules de Mohr, tandis qu'Engels et moi nous fûmes baptisés chevaux d'omnibus. Lorsque nous fûmes bien attelés, on vit une course insensée dans le petit jardin du cottage de Marx, à Maitland Park Road... Alors, ce furent des « Hu », des « Ho, » des cris en toutes langues, allemand, français, anglais : « Go on, plus vite, hurra. »

Et Mohr trotta de si bon cœur que la sueur lui coulait du front. Et, lorsque Engels et moi nous essayions de faire une halte un peu prolongée, nous entendions siffler le fouet du cocher impitoyable. « You naughty horse, en avant. » Cela dura jusqu'à ce que Marx fût épuisé. Alors on parlementa avec Johnny, et on conclut une trêve. »

L'antiquité nous a transmis l'histoire de ce philosophe, qui fut surpris par un grand personnage au moment où il servait de monture à sa femme. Le petit-fils de Marx deviendra peut-être dans l'avenir le héros d'une légende analogue, car il conduisit ce jour-là un attelage exceptionnel.

L'amitié profonde qui unissait les deux personnages principaux de cet attelage, Marx et Engels, a fourni à Mme Aveling (1) la matière de quelques récits amusants. De 1850 à 1870, pendant les vingt années que Engels habita Manchester, « les deux amis s'écrivaient presque tous les jours, et je me souviens encore de Mohr parlant à la lettre pendant qu'il la lisait, comme si celui qui l'avait écrite était présent : « Mais ce n'est pas cela du tout » ; ou bien : « Tu as raison », etc. Mais ce dont je me

(1) Dans les notes biographiques consacrées par elle à F. Engels en 1890, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire.

souviens de mieux, c'est de la façon dont Mohr riait en lisant les lettres d'Engels, et si fort que les larmes lui coulaient sur le visage » .

« Pendant les dix années qui suivirent, Engels vint tous les jours chez mon père. Souvent, ils allaient se promener tous les deux, souvent aussi, ils restaient à la maison, allant et venant dans la chambre de mon père. Chacun avait son côté favori, et l'un et l'autre marquèrent leurs propres trous par leurs volte-face aux coins de la chambre. Ils discutaient... souvent aussi ils se taisaient tout en marchant l'un à côté de l'autre. Ou bien chacun parlait de ce qui l'occupait principalement à ce moment, jusqu'à ce que, riant aux éclats, ils s'avouassent que, pendant la dernière demi-heure, ils avaient chacun parlé de choses différentes. »

L'intimité de Marx offre encore un personnage de second plan dont nous nous reprocherions de ne pas parler. Les deux filles survivantes du philosophe, Mmes Aveling et Lafargue, ont instamment prié M. Liebknecht de ne pas l'oublier dans son récit. C'est celui d'une femme dévouée, qui se consacra au soin du ménage de Marx et ne quitta jamais sa maison, Hélène Demuth, « cette paysanne au caractère si bienveillant et si élevé », a écrit M. Aveling. Elle remplissait l'office de ména-

nagère et de gouvernante dans la maison, mais son attachement de longue date aux intérêts de ses maîtres l'avait élevée au rang d'amie de la famille. On la nommait du diminutif de Lenchen. Recueillie dès son enfance par la mère de Mme Marx, Mme de Westphalen, elle avait été élevée aux côtés de sa maîtresse. Elle était comme la seconde mère des enfants de Karl Marx.

« Lenchen exerçait, dit M. Liebknecht, une sorte de dictature, et, pour mieux caractériser la situation, je pourrais dire que Lenchen gouvernait dans la maison où Mme Marx régnait. Marx subissait cette dictature avec la douceur d'un agneau. On a dit que nul n'est un grand homme pour son valet de chambre. Certes, Marx ne l'était pas pour Lenchen. Elle se serait sacrifiée pour lui. Pour lui, pour Mme Marx et pour chacun des enfants, elle eût donné cent fois sa vie, si cela eût été nécessaire et possible, et, sans métaphore, elle leur a consacré son existence. Mais à elle, à elle seule peut-être, Marx ne semblait pas imposant. Elle connaissait son humeur et ses faiblesses et le maniait du bout du doigt. Parfois il était dans une telle excitation, il maugréait et tempêtait de telle sorte que chacun préférait demeurer à distance. Lenchen pénétrait dans la caverne du lion, et le chapitrait si bien,

malgré ses grondements, que le lion devenait docile comme un agneau...

« Elle fut mon amie durant quarante ans, dit ailleurs M. Liebknecht, et pendant mon exil à Londres, elle fut ma providence. Combien de fois ne m'a-t-elle pas assisté d'un prêt de six pence!... Combien de fois, lorsque mon propre talent n'y suffisait plus, n'a-t-elle pas rendu présentable pour plusieurs semaines un vêtement que l'état de mes finances ne me permettait pas de songer à remplacer, même dans le plus lointain avenir!

« Lorsque je vis Lenchen pour la première fois, elle avait vingt-sept ans, et, sans être une beauté, elle était jolie, bien tournée, douée de traits avenants et séduisants. Elle ne manquait pas de soupirants, et, plus d'une fois, elle aurait pu faire un bon mariage. Mais, sans avoir prononcé aucun vœu, ce cœur fidèle ne mettait pas en doute que sa place ne fût pour toujours près de « Mohr », de Mme Marx et de leurs enfants. Elle demeura, et les années de la jeunesse s'écoulèrent. Elle demeura, dans la peine et dans les privations, dans le bonheur et dans le malheur. Elle ne songea au repos qu'après la mort des époux au destin desquels elle avait attaché le sien, et trouva ce repos chez

Engels. Elle est morte chez lui, s'oubliant elle-même jusqu'à la fin. »

Nous empruntons aux notes biographiques consacrées à Engels, en 1890, par Mme Aveling, les paroles suivantes, que l'ami de Marx prononça sur la tombe de l'humble ménagère : « Marx lui a bien souvent demandé conseil dans les moments difficiles du parti... et, pour ma part, tous les travaux que j'ai faits depuis la mort de Marx, je les dois en grande partie au rayon de soleil, à l'aide que me donnait sa présence dans ma maison, où elle m'avait fait l'honneur de venir, après la mort de Marx. »

Comme la servante de Molière, cette amie fidèle aura sa petite place dans l'histoire, si la pensée de son maître révolutionne un jour le monde. Elle est enterrée dans le tombeau de la famille Marx.

Nous arrêterons ici ces extraits des souvenirs de M. Liebknecht. Malgré le décousu qu'on y regrette, et dont il s'est excusé au début, de fort bonne grâce, ils ne manquent pas de vie et de mouvement. Sans doute, la critique y est toujours indulgente : on sent bien que c'est un ami qui parle, et qu'il a sans cesse une intention apologétique. Mais, par contre, la louange n'y est jamais outrée

ni servile. L'auteur a aujourd'hui une situation assez considérable et une personnalité assez indépendante pour conserver son franc-parler en toutes circonstances. C'est pourquoi sa brochure est désormais indispensable à tous ceux qui voudront pénétrer dans l'intimité de Karl Marx.

L'ÉTAT DANS LA SOCIÉTÉ DE L'AVENIR

Les socialistes de tous les temps ont rarement manqué de compléter la critique du présent par le tableau de l'avenir. La description de la société future est même le domaine propre de l'utopie, car l'on sait que ce mot, passé maintenant dans le langage usuel, n'a pas désigné à l'origine autre chose que le pays de rêve où Thomas Morus plaça son gouvernement idéal. La première *Utopie* fut une description de l'avenir de l'humanité. Mais les héritiers des utopistes du passé ont été rendus prudents par les mécomptes de leurs prédécesseurs. Ils abordent de moins en moins ce terrain brûlant, du moins lorsqu'ils sont en présence d'esprits cultivés. Ils reconnaissent qu'il serait prématuré de chercher à percer le voile de l'avenir, et ne l'essayeraient plus que lorsqu'ils ne peuvent s'y refuser. C'est ainsi que le Reichstag allemand, en 1893, la Chambre des députés français, en 1896, ont assisté

à des tournois oratoires sur l'État collectiviste entre MM. Bebel et Richter, Guesde et Deschanel.

En revanche, les marxistes allemands assurent volontiers que les prévisions qu'ils se permettent encore sont si solidement fondées sur l'étude de l'histoire et sur l'observation des faits, qu'elles présentent une rigueur toute scientifique et n'ont plus rien de commun avec les fantaisies hasardées, les constructions imaginaires d'un Platon, d'un Campanella, d'un Cabet et, tout récemment, d'un Hertzka (1).

Engels a intitulé un de ses ouvrages de propagande : *L'évolution du socialisme, de l'utopie jusqu'à la science*, pour bien marquer la transformation radicale que la pensée de Marx avait, à son avis, introduite dans le domaine des prévisions sociales. Cependant, les disciples de Marx se croient fidèles à l'esprit de leur maître en soumettant à une revision scrupuleuse la doctrine qui leur a été transmise, et, depuis la mort d'Engels, leur voix semble s'élever plus librement encore. Les plus clairvoyants parmi eux, ceux dont le regard s'est affermi par l'étude approfondie d'une science par-

(1) Cet utopiste autrichien s'est avisé récemment de créer un État modèle dans le centre de l'Afrique. Inutile de dire que la tentative s'est réduite à l'odyssée lamentable de quelques colons naïfs. Voir : *Un voyage à Terre-Libre*. Chailley, 1894.

ticulière, histoire, économie politique, ethnographie, découvrent encore de l'utopie là où leurs prédécesseurs se croyaient en possession d'une certitude scientifique.

M. Bebel, dans son livre célèbre sur *la Femme et le Socialisme*, n'a pas observé la circonspection prudente dont nous parlions tout à l'heure. Il a hasardé plus d'une peinture de la société de l'avenir, et voici qu'après quinze ans écoulés sans protestations, un des membres les plus en vue de son propre parti, M. Katzenstein, vient, dans la Revue officielle du socialisme allemand lui reprocher l'exagération de son optimisme et lui signaler les dangers de l'organisation qu'il a rêvée (1). Nous ne nous appesantirons pas sur cette polémique, qui n'a pas jeté beaucoup de lumières sur les questions qu'elle a touchées.

Nous trouverons un symptôme bien plus caractéristique de l'évolution actuelle de la pensée socialiste dans les objections qui ont été présentées récemment par un des théoriciens les plus éminents du marxisme, M. Bernstein, à l'un des dogmes principaux de la doctrine. Il s'agit d'un trait de la société collectiviste au sujet duquel

(1) *Neue Zeit*, t. XV, p. 10 et 11.

l'enseignement de Marx et de ses disciples n'avait jamais varié jusqu'ici : nous voulons dire la mort progressive de l'État, et sa disparition finale dans la société de l'avenir.

I

Il serait présomptueux de prétendre à résumer, dans ces notes, le long travail que s'est imposé la pensée philosophique allemande pour éclaircir la conception de l'État (1). Nous dirons en quelques mots à quelles conclusions s'était, jusqu'ici, arrêtée l'école marxiste.

Sur ce point, comme dans l'ensemble de sa doctrine, Marx est parti de Hegel pour réagir bientôt contre l'influence de ce puissant esprit. Le culte de l'État, réalisation de l'idée morale, degré suprême de la liberté, s'imposait encore au jeune homme, tandis qu'il livrait à la publicité son premier écrit sur *la Liberté de la presse*. Mais, presque

(1) Signalons notamment deux ouvrages récemment parus en français sur ce sujet : A. POSADA, *Théories modernes sur l'origine de la Famille, de la Société et de l'État*. — S. BALICKI, *L'État comme organisation coercitive de la société politique*.

aussitôt, cette conviction fit place à une opinion entièrement opposée, qui resta dès lors fondamentale et se précisa de plus en plus dans la série des œuvres de Marx. En effet, deux ans plus tard, une étude sur la question juive, publiée dans les *Deutsch-franzoesische Jahrbuecher* de Ruge, lui inspirait les réflexions suivantes : Hegel a eu tort de subordonner la société civile à l'État. Il faut placer la société au-dessus de l'État. Ou plutôt, dans le monde moderne, l'opposition entre la société et l'État s'est simplifiée à tel point qu'elle doit se fondre, suivant les lois de la dialectique hégélienne, dans l'*organisation consciente des forces sociales*. Ainsi sera reconciliée, dans une union plus haute, la contradiction qui existe actuellement entre l'anarchie qui règne dans la société et la contrainte arbitraire qu'exerce l'État. Cette « organisation consciente des forces sociales », c'est-à-dire le collectivisme, émancipera l'homme en le faisant maître des sources de son existence.

Ce sont là, pour nos esprits français, des considérations difficiles à pénétrer au premier coup d'œil, car les descendants de ceux qui furent gouvernés par Richelieu et par Louis XIV, par la Convention et par Napoléon, imaginent difficilement une société sans État. Pour les éclaircir autant qu'il est pos-

sible, nous en chercherons l'explication dans l'histoire, dont l'étude les inspirait à leur auteur, et nous nous servirons, pour plus de clarté, d'une œuvre bien postérieure à ces premières professions de foi du jeune Marx.

Nous demanderons à l'*Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, par Engels, comment ce clair esprit, ce vulgarisateur autorisé des idées de son ami, se représente une société sans État, une « organisation consciente des forces sociales ».

Il faut avouer qu'Engels prépare une surprise à son lecteur. Au premier abord, ce dernier se croirait volontiers transporté en plein dix-huitième siècle, à l'époque de sensibilité facile où les contemporains de Diderot et de Rousseau sentaient leurs cœurs émus aux récits merveilleux des voyageurs sur les bons sauvages, sur les naïfs enfants de la nature. Il voit planer sur sa tête l'ombre de Vendredi, le fidèle compagnon de Robinson.

Sur les pas d'un savant américain, Lewis-Morgan, l'ami de Marx le conduit en effet chez les Iroquois, afin qu'il puisse contempler dans les savanes du Nouveau Monde le riant tableau d'une société exempte de l'oppression de l'État.

Lewis-Morgan fit peu de bruit durant sa vie,

mais ses admirateurs du camp socialiste ne laissent pas de le comparer à Darwin et même à Marx, pour l'importance de ses découvertes scientifiques. Ayant habité de longues années au milieu de tribus indiennes, il parvint à se faire adopter par l'une d'elles. Il profita de cette circonstance favorable pour étudier avec soin l'organisation de la famille et la constitution sociale chez les Iroquois. Il prétendit ensuite généraliser les résultats de ces recherches, et en faire l'application à toutes les sociétés humaines au temps de leur enfance. C'est ainsi qu'à l'origine des républiques d'Athènes et de Rome, il crut reconnaître les vestiges d'une organisation analogue à celle des Peaux-Rouges. Engels, encouragé par l'enthousiasme de Marx pour ces vues nouvelles, s'empara de la méthode de Lewis-Morgan, l'appliqua de son mieux à la Germanie antique, et vit dans ses découvertes sur ce domaine une confirmation des théories du savant américain.

Il serait difficile d'exposer en quelques phrases les longs développements qui remplissent le volume d'Engels. Nous nous contenterons de quelques indications sommaires, afin d'en marquer le sens. Toute la constitution des Iroquois repose sur le droit maternel, plus ou moins altéré, sur ce qu'on a nommé le matriarchat. On conçoit que, chez les

peuples sauvages, parmi lesquels les rapports des deux sexes sont soumis aux règles les plus larges, la paternité demeure absolument incertaine; c'est la mère seule qui est connue avec certitude, et la famille n'est fondée que sur la parenté par les femmes. Les Indiens sont donc groupés en clans, formés par les descendants d'une même mère à l'origine, puis des filles et des petites-filles de cette mère commune. Morgan et Engels ont appliqué à ces familles primitives, qu'ils croient retrouver chez tous les peuples, le nom romain de *gens*. L'unité sociale des Iroquois est donc la *gens*, qui nomme à l'élection un sachem, magistrat pacifique et vénéré. L'assemblée des sachems, siégeant sous les yeux du peuple entier, gouverne la tribu, qui est formée par un certain nombre de *gentes*, distinguées d'ordinaire par des noms d'animaux; la *gens* de l'Ours, du Loup, de la Tortue.

Les lecteurs qui conservent dans leur mémoire quelques souvenirs de leur enfance ont gardé, grâce à Cooper ou à Mayne Reid, une idée approximative de l'existence sociale des Peaux-Rouges. La constitution de ces Indiens et des peuples primitifs, qui, comme eux, ignorent l'État, inspire à Engels une grande admiration. « Sans soldats, sans gendarmes, sans rois, sans noblesse, sans prisons,

sans procès, tout va droit son chemin. Tous sont égaux et libres, les femmes aussi bien que les hommes. » Il n'y a pas même place pour des esclaves dans cette société modèle, car ils ne seraient qu'un embarras, au cours d'une existence de chasse et de guerre, dans laquelle l'agriculture ne tient qu'une place secondaire. Les prisonniers ennemis sont, ou massacrés, ou bien adoptés par la tribu, s'ils y consentent.

Ces vues ethnographiques superficielles sont aujourd'hui démodées même au sein du parti socialiste (1). M. Bernstein parlait récemment (2) avec quelque ironie de ce qu'il appelle « notre engouement (*Schwaermerei*) pour les Indiens ». On ne saurait d'ailleurs reprocher à Engels de vouloir ramener l'humanité à la constitution des Iroquois. Il reconnaît que cette organisation ne pouvait régir que quelques milliers de citoyens. Elle devait être remplacée dès que la société tendait à prendre une plus grande extension. Mais il assure qu'elle le fut sous l'inspiration d'instincts dégradants et au prix d'une véri-

(1) Aujourd'hui, la science marxiste ne reconnaît plus avec Engels, dans la constitution iroquoise, un degré de développement initial commun à tous les peuples, mais plutôt le résultat d'une longue évolution dans un sens déterminé, et spécial aux conditions matérielles de la vie que mènent ces tribus. — Voir CUNOW, *Grundlage der Mutterherrschaft*.

(2) *Neue Zeit*, t. XVI, p. 2.

table déchéance morale. Les fées les plus repoussantes ont présidé à la naissance de l'État. Le cours de l'histoire a été réglé depuis lors par « les plus bas intérêts, avidité vulgaire, brutal désir de jouissance, avarice sordide, pillage égoïste du bien public ».

En effet, après avoir exposé comment la propriété privée commença de se développer au sein du communisme de la *gens*, Engels ajoute : « Il ne manquait plus qu'une chose (pour achever l'apothéose de la fortune), il manquait une institution qui assurât la possession des richesses nouvellement acquises au mépris des traditions communistes de la *gens*, qui consacra vis-à-vis de l'opinion la propriété privée, auparavant si peu considérée, qui fit de cette consécration le but le plus élevé de la communauté humaine, qui procura enfin aux nouveaux moyens, sans cesse naissants, pour accroître la richesse, le sceau d'une reconnaissance sociale universelle qui éternisât la séparation commençante de la société en diverses classes, ainsi que le droit des classes possédantes à l'exploitation et à la domination des non possédantes. » L'État fut inventé.

Quoi qu'on puisse penser de la solidité de cette argumentation, elle précise bien la pensée d'Engels.

Pour lui, l'État n'est pas le moins du monde une domination imposée à la société par une contrainte extérieure, telle que la tyrannie d'un despote conquérant. Il est encore moins la « réalisation de l'idée morale », l'« image et la réalisation de la raison », comme le prétend Hegel. Il est bien plutôt un fruit nécessaire de la vie sociale, à un certain degré de son évolution. « Il est l'aveu que la société s'embarrasse elle-même dans des contradictions insolubles...

« Afin que ces contradictions, incarnées dans les classes de la société avec leurs intérêts économiques si opposés, ne se consomment pas en luttes stériles, un pouvoir qui s'élève en apparence au-dessus de la société est devenu indispensable. Sa fonction est d'amortir les chocs et de contenir les conflits dans les limites du bon ordre. »

L'État présente dès son origine une particularité essentielle. La création d'une force armée, d'une police, s'impose et entraîne avec elle l'obligation des impôts, destinés à son entretien. Les Peaux-Rouges ne connaissent ni impôt ni police. « Le plus vil policier dans l'État civilisé, dit Engels, a plus d'autorité que tous les organes réunis de la constitution de la *gens*. Mais le plus puissant prince et le plus grand homme d'État ou le plus célèbre

capitaine au sein de la civilisation pourrait porter envie au moindre chef de la *gens*, quant à l'estime spontanée et indiscutée qui était témoignée à ce dernier. Car l'un se dresse de plain-pied dans le sol de la société même, tandis que l'autre est contraint de prétendre à représenter quelque chose en dehors d'elle et au-dessus d'elle. »

Aussi, pour cette *Staatsgewalt*, pour ces pouvoirs de contrainte, pour cette police qui est le trait caractéristique de l'État, l'ami de Marx ne dissimule pas son mépris. A son avis, le premier devoir de la société collectiviste sera de supprimer les pouvoirs de contrainte de l'État, puis celui-ci tout entier devra disparaître.

Achevons de préciser par quelques citations la position prise par Engels et l'école marxiste vis-à-vis de l'État. Voici comment il s'exprime dans son ouvrage de polémique contre Duehring.

« Au jour de son triomphe, dit-il, le prolétariat s'emparera des pouvoirs de l'État (*Staatsgewalt*) et transformera tout d'abord les moyens de production en propriété de l'État. Mais, par ce fait même, il se supprimera en tant que prolétariat, il supprimera toutes les distinctions et toutes les oppositions de classe : enfin, il supprimera l'État en tant qu'État.

« En effet, les sociétés du passé, avec leurs classes antagonistes, ont eu besoin d'un État, c'est-à-dire d'une organisation de la classe des exploités, destinée à maintenir les conditions factices de leur mode de production, en particulier à contenir par la force la classe exploitée dans les conditions d'oppression imposées par le mode de production contemporain (que cette oppression portât le nom d'esclavage, de servage, ou de salariat).

« L'État semblait le représentant officiel de toute la société, qui se serait concentrée sous l'apparence d'un corps de gouvernants. Mais, en réalité, il n'était que l'État de la classe qui représentait à elle seule toute la société : dans l'antiquité, État du citoyen possesseur d'esclaves ; au moyen âge, État de la noblesse féodale ; aujourd'hui, État de la bourgeoisie.

« C'est pourquoi, en même temps qu'il deviendra en fait représentant de toute la société, il se rendra lui-même superflu. Dès qu'il n'y aura plus aucune classe à opprimer, dès que les collisions et les excès, résultat de la domination de classe, de la lutte pour l'existence et de l'anarchie actuelle de la production, seront écartés définitivement, il n'y aura plus rien à réprimer qui rende nécessaire un organe spécial de répression, un État. Le pre-

mier acte par lequel l'État se révélera véritablement représentant de la société entière, la prise de possession des moyens de production au nom de la société sera en même temps son dernier acte indépendant comme État. L'intervention des pouvoirs de l'État dans les rapports sociaux deviendra superflue successivement dans tous les domaines de l'activité humaine, et s'assoupira d'elle-même. Au lieu de régir les hommes, on se contentera d'*administrer les moyens de production*. L'État ne sera pas supprimé (comme le veulent les anarchistes), il mourra peu à peu de lui-même. »

Engels n'avait pas changé d'opinion en 1891. Dans la préface qu'il écrivit alors pour la *Guerre civile en France*, de Marx, il présentait en ces termes la conclusion qui lui paraît se dégager des appréciations de son ami sur l'histoire de l'insurrection parisienne de 1871 :

« En Allemagne surtout, la confiance supertitieuse dans la mission de l'État a passé des régions de la philosophie dans l'opinion publique de la bourgeoisie et même de la plupart des ouvriers.

« D'après cette conception d'origine philosophique, l'État serait la « réalisation de l'Idée », la traduction philosophique du royaume de Dieu sur la terre, le domaine dans lequel la vérité et la jus-

tice éternelles se réalisent ou doivent se réaliser. La conséquence de cette illusion, c'est un culte idolâtrique de l'État et de tout ce qui s'y rapporte, culte qui s'établit d'autant plus facilement qu'on a été formé dès l'enfance à s'imaginer que les affaires et les intérêts communs à toute la société ne peuvent être sauvegardés autrement qu'ils ne l'ont été jusqu'ici, c'est-à-dire par l'État, et par ses employés grassement rétribués. On croit avoir fait un grand pas, un audacieux et puissant progrès, pour s'être débarrassé de la foi à la monarchie héréditaire, et parce que l'on jure par la république démocratique.

« En réalité, l'État n'est jamais rien qu'une machine destinée à faciliter l'oppression d'une classe par une autre, et cela, dans une république démocratique non moins que dans une monarchie. En mettant les choses au mieux, c'est un mal dont l'héritage s'imposera au prolétariat vainqueur dans sa lutte pour la domination de classe. Mais, pas plus que la Commune de Paris, le prolétariat ne pourra échapper à la nécessité d'en retrancher aussitôt que possible les parties les plus mauvaises, en attendant qu'une race, grandie dans des conditions sociales nouvelles et libres, se sente mûre pour rejeter enfin sans merci tout le pillage organisé qu'on appelle l'État. »

Il serait superflu de commenter des déclarations de principe aussi catégoriques.

Ajoutons que tout récemment, dans un livre (1) que certains socialistes français ont, dès son apparition, salué comme une œuvre classique, le professeur Labriola, qui est l'un des représentants les plus éminents du marxiste en Italie, se montrait tout à fait fidèle aux idées de ses maîtres, en définissant l'État de la sorte : « N'étant autre chose qu'un moyen pour fixer, défendre et perpétuer les inégalités sociales, l'État, par suite des antithèses qu'il porte en son sein, rend continuellement instable l'organisation sociale elle-même. De son existence résultent les changements et les révolutions politiques. » Il faut bien conclure après cela que l'harmonie et la stabilité ne régneront dans la société qu'au jour de la suppression de l'État.

C'est là véritablement une des plus singulières théories que présente l'ensemble si hardi de la doctrine marxiste. Ainsi, les mêmes hommes qui imposent à la société des devoirs infiniment étendus, des responsabilités écrasantes, l'éducation des enfants, la conduite de la production universelle, l'entretien de la vieillesse (il faudrait presque dire

(1) *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*. Paris, 1897.

de l'âge mûr, car on se reposera de bonne heure dans la société de l'avenir), ces hommes se croient en mesure de se passer d'un pouvoir fort et centralisé, muni de moyens de contrainte et d'organes de répression. Ils considèrent en outre comme les ennemis les plus dangereux de leur idéal les anarchistes, dont le seul crime est de porter à l'État une haine un peu plus impatiente que la leur. Enfin, ils ne poursuivent pas d'autre but immédiat que de s'emparer par le bulletin de vote des pouvoirs de contrainte de cet État si maltraité. Voilà bien des contradictions apparentes. Comment les expliquer de façon satisfaisante en des esprits qu'il faut supposer sincères? C'est que, de leur propre aveu, ces adversaires de l'État auront besoin de son appareil coercitif, au cours de la période de transition qui doit préparer le règne de la société sans État. On le conçoit, une pareille restriction suffit pour enlever à la théorie précédemment exposée une grande partie de son importante pratique. La période de transition pourrait bien être longue, et il est probable qu'en tout cas l'État et la police compteront encore de beaux jours.

Dépourvue d'intérêt pratique, la doctrine de la disparition de l'État offre des matériaux précieux pour l'histoire des idées morales à notre époque;

les luttes qui se livrent autour d'elle dans le camp socialiste même ne peuvent manquer d'être aussi instructives que captivantes.

II

L'étude de M. Bernstein, dont nous voudrions résumer pour nos lecteurs les suggestions les plus fécondes, est intitulée : *De l'importance de l'espace et du nombre dans la politique sociale*. Malgré son apparence abstraite, ce titre abrite, comme nous allons le voir, des conclusions pratiques et des aperçus dont il est facile de comprendre la portée.

L'auteur se plaint d'abord de ce que, dans les discussions qui dépassent quelque peu le cadre étroit des intérêts immédiats du parti, certains points soient d'ordinaire escamotés avec une légèreté et une indifférence surprenantes, malgré la grande importance que nul ne songe à leur refuser. Il en est ainsi, par exemple, du problème de l'unité territoriale qui servira de base à la politique collectiviste, et du nombre de citoyens qu'elle devra renfermer. Car ce problème est lié de la façon la plus intime à un autre plus sérieux encore, celui de la

responsabilité politique et sociale du citoyen de l'avenir. Les réformateurs du passé, que l'on désigne par le nom dédaigneux d'utopistes, prêtaient plus d'attention à ces questions que ne font les théoriciens scientifiques du présent. Leurs *Cités du soleil* avaient des murailles, leurs *Pays d'Utopie* des frontières, et l'administration en était souvent prévue dans les plus petits détails. Owen et Fourier eux-mêmes se représentaient leurs associations communistes comme composées d'un nombre à peu près déterminé de membres. Tous deux conçoivent d'ailleurs des réformes reliées d'une manière continue aux institutions actuelles, et tendant à rapprocher insensiblement la société de l'idéal qu'ils lui ont assigné pour but.

Après eux se dessinent deux courants dans les rangs des réformateurs. Les uns s'efforcent de modifier l'État actuel d'après des principes déterminés, afin d'en faire le levier de leur réforme et de lui donner enfin un caractère entièrement socialiste. Les autres suppriment complètement l'État pour le morceler en une infinité de groupes et de communautés entièrement indépendantes les unes des autres.

Il n'y a pas à insister sur cette dernière conception purement anarchiste. Mais la première, qui

est commune aux socialistes d'État et aux socialistes marxistes, a subi chez ces derniers une altération caractéristique, depuis que le livre d'Engels contre Duehring, qui a en somme fixé les idées des chefs du mouvement, leur a apporté la croyance à une « mort progressive » de l'État. Ces disciples d'Engels, dit M. Bernstein, « ne sont pas assez doctrinaires pour se défendre d'attribuer à l'État actuel certains devoirs sociaux, mais ils ne veulent pas s'arrêter à la pensée que l'État lui-même puisse devenir un jour socialiste ». Avec la victoire du socialisme, pensent ces audacieux, l'État cesse d'exister et la société commence de vivre. On ne peut donc, à leur avis, prendre trop de précautions contre cette institution du passé, car elle n'est autre chose qu'un instrument propre à faire triompher avec hypocrisie des intérêts de classe. C'est là, poursuit M. Bernstein, une réaction exagérée contre le culte de l'État qui a régné pendant quelque temps dans le cœur de la démocratie socialiste (1) et contre une conception purement bureaucratique du collectivisme. (Engels songeait sans doute à Rodbertus, à Lassalle et à Bismarck lui-même, lorsqu'il prit ainsi le contre-

(1) Au temps de Lassalle.

piéd de leurs vues sur la mission de l'État.) En réalité, le mot *État* « couvre des choses si différentes dès aujourd'hui en Russie, en Prusse, en Autriche et en France, par exemple, qu'on peut se demander s'il ne sera pas conservé dans l'avenir, quelques modifications qu'ait pu éprouver son caractère ».

Mais, sans vouloir défendre un mot, celui d'« État », il est certain que celui de « Société » est insuffisant pour en tenir lieu (1).

Ce terme répond, en effet, à un concept mal déterminé, et pourtant on voudrait attribuer dans l'avenir à cette entité métaphysique, à cette abstraction indécise, des fonctions dont l'ampleur grandiose ne connaîtrait pas de limites.

« Elle réalisera, dit-on, l'harmonie la plus parfaite, la plus belle solidarité sur la terre. En elle, l'exploitation et l'oppression prendront un terme : la production et l'échange y seront réglés de la manière la plus favorable ! » — « Les adversaires du socialisme, continue l'auteur en propres termes, ont raison lorsqu'ils refusent d'ajouter foi à de pures affirmations, et réclament des explications plus

(1) M. Kautsky propose celui de *Gemeinwesen*, qui est l'équivalent de : *commonwealth*, de *res publica*, de *chose publique*.

étendues. » Il compare spirituellement l'argumentation de ces ennemis des lois à la célèbre preuve ontologique de l'existence de Dieu. Nous ne pouvons nous représenter Dieu que comme parfait ; or l'existence est un des attributs de la perfection, donc Dieu existe. On n'a pas prouvé davantage lorsque l'on dit : L'ordre social que nous préparons doit être purifié de tous les abus actuels, or les lois sont un abus, donc les lois disparaîtront.

Il est vrai qu'on se sert d'un autre argument qui est plus spécieux. Pour tenir lieu de l'État, des lois et des tribunaux, on compte sur un développement admirable des sentiments de solidarité, de devoir et de discipline. Ce développement, dit-on, se produit dès aujourd'hui sous nos yeux, favorisé par la production coopérative et par le mouvement syndical. Ne prendra-t-il pas un essor bien plus puissant, lorsque la coopération sera le fondement de la vie sociale ? M. Bernstein veut bien reconnaître le progrès qu'on lui signale, mais il se garde de s'abandonner à des espérances exagérées sur ce point. Un facteur très puissant agit malheureusement en sens inverse de ce perfectionnement moral : c'est précisément le « nombre » et l'« espace », comme il va nous le démontrer.

En effet, il est permis de concevoir, avec les

anarchistes, que, si les nations actuelles étaient morcelées en un grand nombre de petites communes entièrement autonomes, la société communale pourrait prendre une décision par elle-même dans les plus minces questions de détail. Dans des groupements aussi restreints, en supposant les circonstances favorables et la paix assurée, on pourrait espérer un tel perfectionnement du sentiment de la solidarité, des devoirs de l'individu vis-à-vis de l'association, que des lois écrites en devinssent absolument superflues. « Mais, ajoute notre auteur, on créerait de la sorte une propriété particulariste qui serait cent fois pire que la propriété privée actuelle, et qui laisserait place aux plus âpres conflits d'intérêts entre les différentes communautés, car la plus grande inégalité dans les possibilités de gain serait le résultat de la situation et de la qualité du sol, si variables suivant les lieux. » Voilà donc un socialiste qui n'admire pas la constitution des Iroquois et se souvient qu'ils étaient fréquemment sur le sentier de la justice et près du poteau de torture.

Aussi, d'après M. Bernstein, des unités territoriales beaucoup plus étendues s'imposeront, et « il n'y a aucune raison pour que les grandes nations constituées par l'histoire cessent dans l'avenir de

former des unités administratives ». Des traités particuliers entre ces nations, joints aux perfectionnements qui seront apportés au droit international, suffiront pleinement à satisfaire aux intérêts généraux de la civilisation. « Une fusion complète des nations entre elles n'est ni à espérer, ni même à souhaiter. »

La survivance des nationalités n'empêchera pas la décentralisation, mais M. Bernstein ne conçoit pas pourtant que la société puisse tout faire par son activité propre, en choisissant, par exemple, tous ses fonctionnaires dans des élections annuelles.

Il considère en particulier l'administration des chemins de fer. « N'y faudra-t-il pas des emplois fixes, des règles servant de principe à l'exploitation ; de plus, si la société collectiviste ne fait pas du dilettantisme son principe fondamental, pourra-t-elle se passer d'employés ayant fait leurs preuves, et nommés pour une longue période sous la condition de demeurer irréprochables. » Ceci a pour but de répondre aux thèses fouriéristes soutenues par Engels et Bebel sur l'alternance possible des occupations dans la société de l'avenir. Le premier parle en propres termes, dans l'*Anti-Duehring*, d'un charretier qui finirait sa journée par les fonc-

tions d'architecte (1). « Naturellement, continue M. Bernstein, des organes de contrôle permanent seront nécessaires, pour la surveillance des employés de chemins de fer, comme de tous ceux des services sociaux. » Voilà donc encore une des attributions de l'État actuel qui devra subsister, sans pouvoir être transférée directement à la société. Ce serait de l'utopie que de s'illusionner sur ce point.

« Qui donc, poursuit notre auteur, décidera sur toutes les questions que nous venons de signaler, et sur les modifications qui s'imposent sans cesse dans la direction des affaires publiques ? »

Le peuple, répondra-t-on ? Mais comment, à moins de se composer d'une multitude d'encyclopédies vivantes, le peuple pourrait-il régler par le vote une infinité de questions de détail ? Il faudrait présenter tous les dimanches aux citoyens une liste de demandes interminable, sur chacune desquelles il devrait se renseigner avec soin. Voilà un devoir bien difficile à remplir. « Compter sur le sentiment

(1) *Anti-Duehring*, p. 213. — Engels va jusqu'à ajouter ironiquement : « Joli socialisme que celui qui maintiendrait pour toujours des charretiers de profession. » Toutefois notre mot de *charretier* ne rend pas exactement celui de *Karrenschieber*, qui implique que l'homme pousse lui-même le chariot comme dans les mines.

de la responsabilité dans un corps de dix millions d'électeurs, c'est s'abandonner à une illusion que rien ne justifie. » Ce serait refuser de tenir compte de ce facteur capital en politique : l'influence du « nombre ». Le vote populaire, comme il existe en Suisse sous la forme du *referendum*, ne peut être efficacement appliqué qu'à des questions qui touchent profondément aux intérêts de la masse.

« L'origine de semblables illusions est facile à toucher du doigt, continue notre auteur. On a devant les yeux, on se propose pour modèles les sociétés communistes du passé, ou même les républiques de l'antiquité. On oublie trop volontiers que le « nombre » de leurs membres était restreint, que les rapports sociaux y étaient faciles à pénétrer pour des intelligences moyennes, tant ils étaient simples et sans nulle complication. La coutume et l'usage constituaient le droit, et l'opinion publique suffisait à les faire respecter. Enfin, la tendance à s'élever contre l'intérêt général était très faible : l'individu sentait trop bien qu'il n'était rien en dehors de sa communauté natale, qu'il faisait corps avec elle dans toute l'acception du mot ; une sentence d'exil équivalait presque à une sentence de mort. »

Combien la situation est différente de nos jours,

surtout dans les grands centres de population, chaque jour plus nombreux ! Les relations dans le corps social sont d'une complication extrême et fort difficiles à pénétrer : la facilité d'un changement de domicile fait de l'opinion publique un frein insuffisant aux mauvais instincts : « Encore une fois, ajoute M. Bernstein, rappelant une pensée exprimée par lui, il y a quelques années déjà, le sentiment de la solidarité, lorsqu'il s'applique à de grandes masses, a besoin de la pression de certaines circonstances exceptionnelles pour trouver la force de dominer la voix de l'intérêt personnel. »

Aussi le devoir du parti socialiste est-il d'éviter à tout prix au citoyen ce qui pourrait affaiblir chez lui le sentiment de la responsabilité sociale et économique. Noble aveu de la part d'un socialiste de bonne foi, qui cherche sincèrement la voie du progrès pour l'humanité : mais comment n'est-il pas amené par là à songer que l'organisation sociale actuelle, avec ses défauts et ses abus, est fondée précisément sur ce principe de la responsabilité économique ? Lorsque, en ayant senti par expérience l'absolue nécessité, la société collectiviste s'efforcera de sauvegarder, de cultiver, d'encourager ce principe, ne sera-t-elle pas ramenée forcément à des institutions analogues à celles

qu'elle aura combattues si impitoyablement, que la restauration en sera difficile, sous quelque forme qu'on l'entreprenne? On songe involontairement, en présence de ces examens de conscience des réformateurs, au beau passage de Taine sur le préjugé. Parfois, une institution qui semble vieillie et condamnée possède une raison d'être qu'elle ignore elle-même, une nécessité qui n'apparaît plus guère visible parce qu'elle a été parfaitement satisfaite; mais supprimez l'institution séculaire fondée sur l'expérience des âges, et vous voyez reparaître des difficultés, des impossibilités même, avec lesquelles vous pensiez n'avoir plus à compter, parce que la muraille que vous avez détruite, obstacle gênant ou délabré, vous protégeait encore efficacement contre elles.

M. Bernstein donne un exemple caractéristique d'une mesure propre à maintenir le sentiment de la responsabilité économique. « Certes, dit-il, le parlement anglais, lorsqu'il abrogea, en 1834, l'ancienne loi sur les pauvres, qui faisait vivre par l'aumône un grand nombre d'ouvriers, dépassa le but et tomba dans un excès contraire, puisqu'il traita la pauvreté comme un crime. Mais la suppression de cette loi des pauvres, si molle et si relâchée, qui jeta dans une violente colère les so-

cialistes (1) et les philanthropes de cette époque, s'est révélée comme éminemment favorable au relèvement moral et économique de la classe ouvrière en général. Nul socialiste intelligent ne souhaite aujourd'hui le retour à l'ancienne loi, soi-disant plus « humaine ».

En effet, poursuit-il, dans la société actuelle, le devoir du travail est imposé par l'aiguillon de la faim. Qui veut manger, doit travailler ou disposer d'une certaine quantité de travail entassé d'une manière quelconque. Le principe fondamental est la responsabilité économique, et la société n'assure en général gratuitement que les services d'intérêt commun qui lui semblent indispensables, au point de vue physique ou moral, comme l'éclairage des rues ou l'enseignement primaire, par exemple. Le socialisme, au contraire, a inscrit sur son étendard l'accroissement constant des services rendus par la société à chacun de ses membres.

Sur ce point, encore, il faut s'entendre et éviter les interprétations erronées. Il est bien clair que ces dons de la société ne peuvent être gratuits. Elle n'est capable d'offrir à ses membres que ce qu'elle en aura reçu d'abord, sous une forme ou

(1) Marx et Engels ont sans cesse protesté contre cette loi.

sous une autre. En face du droit légal de l'individu à participer aux fournitures dont la société aura pris la charge, se dresse le devoir correspondant de contribuer dans une mesure déterminée aux frais de ces fournitures, au travail qu'elles réclament. « Nuls droits sans devoirs », disaient avec raison les statuts de l'Internationale.

Or, si tous les socialistes pensent de la sorte en théorie, les nécessités de l'agitation quotidienne les poussent à mettre surtout en lumière le premier point, services rendus par la société, sans insister peut-être d'une façon suffisante sur la rançon de ces services, si ce n'est en ce qui regarde les classes riches. « Les conséquences de ce silence ne sont pas sans danger pour la morale sociale de la masse. » Car il est permis d'espérer qu'une victoire des idées collectivistes produirait dans la masse une impulsion vers les tendances altruistes, développerait le dévouement à la chose publique. Mais on ne peut croire que les adeptes de ces idées, en arrivant au pouvoir, changeraient tout à coup d'une manière radicale leurs habitudes d'esprit. En tout cas, les beaux sentiments de renoncement, de patience et de modération qu'on peut attendre d'une minorité d'élite, trouveraient un contre-poids formidable dans les espoirs et dans les exi-

gences extraordinairement exaltées de la majorité.

Or, poursuit M. Bernstein, bien du temps serait nécessaire avant que la société pût satisfaire ces exigences, surtout si les socialistes arrivaient au pouvoir rapidement, dans un bref délai, par suite de circonstances politiques particulières ou de catastrophes imprévues. Et, pour faire toucher du doigt les difficultés que rencontrerait un gouvernement socialiste à son arrivée aux affaires, il se livre à un calcul bien intéressant. Il cherche à prévoir jusqu'à quel point aura progressé, en l'année 1921, par exemple, cette concentration des moyens de production entre quelques mains sur laquelle les théoriciens marxistes ont édifié tout leur programme ; car la concentration des capitaux et de l'industrie d'un pays entre quelques mains présente un double avantage pour les collectivistes : d'une part, la résistance à l'expropriation, ne provenant que d'un petit nombre de personnes, demeure extrêmement faible, et, d'autre part, l'administration directe de la production par la société est tout à fait facilitée, elle n'est même possible que dans ces conditions. Aussi la loi de la concentration des capitaux est-elle l'assise fondamentale du marxiste. Les adversaires de cette théorie répondent, en premier lieu, que la concentration n'a

pas lieu dans toutes les industries. Le brillant discours de M. Paul Deschanel, qui fut affiché en 1897 dans toutes les communes de France, avait pour objet principal de réfuter la loi de concentration du capital dans la production agricole. De plus, dans les industries où la concentration se produit réellement, elle est contre-balancée par le développement que prennent chaque jour les sociétés par actions. La preuve a été faite pour les Compagnies de chemins de fer françaises, qui comptent des millions de petits actionnaires et obligataires, de sorte que, en ce qui les concerne, à une très grande concentration industrielle ne correspond pas le moins du monde une grande concentration de capitaux dans la même main.

Il est vrai que ce dernier argument n'a pas d'importance, au point de vue où se place M. Bernstein. Il complique en effet l'expropriation, mais non l'administration par l'État. Ce qu'il veut démontrer, afin de prouver que la collectivité ne saurait dès aujourd'hui conduire toute la production d'un pays, c'est que le nombre des industries indépendantes diminue, il est vrai, mais fort lentement. Si même nous supposons vingt-cinq ans écoulés, il est à prévoir que le progrès dans ce sens n'aura pas été considérable pour faciliter

beaucoup le problème de l'administration par la société.

Les statistiques de 1882 ont prouvé qu'il y avait encore en Allemagne à cette époque 1,861,000 chefs d'industries indépendantes, parmi lesquels 40,000 pouvaient être considérés comme dirigeant des affaires moyennes ou considérables. En 1895, le chiffre de 1,861,000 était tombé à 1,774,000. En admettant même un recul deux fois plus rapide de la petite industrie pendant le prochain quart de siècle, il restera, en 1921, 1,280,000 chefs d'industries indépendantes, et en revanche environ 64,000 entreprises moyennes ou grandes (1).

« Qu'on se représente, se contente d'ajouter M. Bernstein, la difficulté qu'il y aurait à placer un pareil nombre d'industries sous le contrôle direct de la « société » ! Il faudrait mettre en jeu un appareil administratif dont l'exploitation actuelle des postes et des chemins de fer ne peut fournir qu'une idée imparfaite.

Et, en imposant la responsabilité de semblables

(1) Un autre socialiste, M. Otto Lang, établissait récemment pour la Suisse une statistique analogue et arrivait aux mêmes résultats. Progrès de la grande industrie par une concentration lente, mais impossibilité de prétendre qu'elle ait dès à présent produit, suivant l'expression de Marx, les prémisses de sa propre destruction.

entreprises, qu'on s'adresse d'ailleurs pour cela à des particuliers ou à des corps publics, ne faudrait-il pas accorder en même temps des droits correspondants dans la plus large mesure ?

Il demeurera donc un intérêt général qui aura besoin d'être défendu contre les intérêts partiels ou privés. Il faudra, pour cela, des employés, des fonctionnaires et des lois. Le « nombre » des individus composant la collectivité, l'« espace » considérable sur lequel ils seront répartis, le « nombre » croissant des diverses branches de l'industrie, rendent au plus haut point invraisemblable l'établissement automatique d'une harmonie parfaite entre tous les intérêts individuels, dont l'ensemble constituerait un intérêt général parfaitement sauvegardé. Pour employer une comparaison tirée de l'histoire naturelle, « ce n'est qu'à un degré de développement économique tout à fait primitif et sans différenciation que la société peut mener une vie de mollusque ou d'annélide. Avec le progrès de la différenciation des fonctions, la formation d'un appareil osseux devient indispensable. » Ce squelette de la société, c'est l'État, qui, dans l'avenir, ne se distinguera de l'État actuel que quant au degré de son activité. M. Bernstein ne dit pas si cette activité sera moindre ou plus grande. Toute

son argumentation nous amène pourtant à penser que c'est à la seconde supposition qu'il faut nous arrêter.

Qu'on perfectionne la statistique, la répartition du travail, l'exercice du droit au travail, l'alternance des occupations, que la sécurité de l'existence devienne infiniment plus grande qu'aujourd'hui, continue notre auteur, c'est ce que les grandes associations qui fonctionnent actuellement nous montrent possible et probable. Mais « le droit au travail n'aura jamais le caractère d'un droit sans conditions à une occupation, ni au choix de son métier et de son habitation ». Cela n'est même pas désirable, pense M. Bernstein, et, comme le disent avec raison les adversaires du socialisme, ce serait une cause de perpétuel arbitraire et de conflits continuels. Il est faux que de pareilles conséquences découlent de la théorie collectiviste. Le principe actuellement souverain de la responsabilité économique, la maxime : « Qui veut manger doit travailler », ne sera pas ébranlé. L'exécution en sera seulement facilitée.

Et M. Bernstein écrit encore, en terminant, quelques lignes qu'il faut transcrire textuellement : « C'est un problème qui s'impose à la démocratie socialiste que d'unir l'agitation en faveur de l'in-

tervention de l'État et de la communauté, avec la conservation du sentiment de la responsabilité sociale. Si le mouvement socialiste demeurait restreint à la seule agitation politique, il pourrait facilement aboutir au contraire de ce qu'il vise, c'est-à-dire à saper, non pas la société actuelle, mais bien celle qu'il rêve d'établir. Le sentiment du devoir social, que l'agitation politique réduite à elle-même peut apporter à la masse, demeure superficiel, pénètre à peine l'épiderme, parce que, par nature, cette agitation se contente d'élever des revendications en faveur de la masse.

« Dans les pays où les droits politiques essentiels ne sont plus refusés à la foule (Angleterre), il est facile de constater que la lutte politique est privée d'une puissante impulsion morale. Au contraire, la corporation et le syndicat peuvent se montrer parfois fort égoïstes et même réactionnaires vis-à-vis de la généralité des citoyens. Pourtant, dans leur sphère, leur action se traduit nécessairement par un progrès du sentiment du devoir social. La capacité de réussite d'une association dépend de la grandeur des sacrifices que ses membres sont disposés à lui faire ; sa force, de la discipline qu'elle fait régner parmi ses adhérents. »

Cette glorification du syndicat et de l'association libre dans la bouche d'un des premiers théoriciens du marxisme fait plaisir à entendre. Il ne faudrait pas y chercher cependant un aveu d'erreur ou un accès de repentir. Elles sont la profession de foi d'un esprit sincère et droit, à l'heure où il consent à se placer résolument en face des problèmes qui se poseraient avec une précision redoutable, au lendemain de la victoire de ses convictions. Plus les idées que professe M. Bernstein mûriront par le contact des faits et par la discussion au grand jour, plus nous verrons se produire de pareils examens de conscience aussi méritoires par la loyauté qu'ils supposent que précieux par les fruits qu'ils porteront. Mais, fidèle à ses convictions, notre auteur ne s'est arrêté à de semblables objections que pour proposer un remède à ces difficultés que rencontrera la société future. Ce remède, c'est l'action bien dirigée des organes intermédiaires entre l'État et l'individu. De pareils organes existent dès à présent en grand nombre. Ce sont, par exemple, les municipalités et les conseils provinciaux élus. Il faut s'en emparer et les transformer dans un sens collectiviste.

En France, et en Angleterre surtout, le socialisme municipal est à l'ordre du jour. Il n'en est

pas de même en Allemagne, où les lois électorales interdisent d'ordinaire aux socialistes l'accès de tous les corps élus, à l'exception du Reichstag. Il faut, pense M. Bernstein, s'efforcer de sortir de cette situation. L'État futur serait impuissant en face de l'immensité de la production nécessaire. L'« espace » et le « nombre » ne lui permettraient qu'une intervention superficielle (1).

La conquête de corps intermédiaires, et leur action dans un sens socialiste, suppriment ces impossibilités matérielles qui s'opposeraient au gouvernement futur. On peut ajouter que leurs débats et leurs travaux seront une précieuse école pour la culture de ce sentiment du devoir social et de la responsabilité économique, qui doivent former la base du régime de l'avenir. Telle est la conclusion de ces articles.

Ces pages de M. Bernstein n'étaient, en effet, que le prélude de la campagne qu'il a ouverte depuis lors en faveur de la participation du parti démocrate socialiste aux élections du Landtag prussien. Sans qu'il soit nécessaire de s'étendre sur une

1 On voit maintenant tous les points de vue pratiques que M. Bernstein a développés sous le couvert de cette formule d'aspect métaphysique. Des Français s'en seraient passés sans doute ; elle était nécessaire au delà du Rhin.

situation difficile à exposer en quelques lignes, cette décision, qui amènerait des négociations avec les partis bourgeois les plus avancés, pourrait avoir pour conséquence de rendre moins intransigeante l'attitude politique du socialisme allemand. C'est du moins la crainte qu'expriment à ce sujet certains doctrinaires marxistes. Comme l'écrivait récemment le plus rigide d'entre eux, M. Kautsky, ce serait donner pour la première fois le pas à la politique, avec ses ménagements et ses transactions nécessaires, sur le système de l'agitation pure et simple. On peut y voir un danger pour nous, ajoutait-il « car ce sont jusqu'ici bien plus les agitateurs que les politiques qui ont fait la démocratie allemande puissante et forte ».

Malgré tout, il ne se montre pas systématiquement opposé à cette direction nouvelle, et c'est là encore un symptôme de l'évolution dont l'œuvre que nous venons de discuter est un témoignage si évident.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, en terminant cette étude, à quel point les théories des penseurs socialistes confirment leur propre conception de l'histoire, qu'ils nomment matérialiste. En effet, les circonstances économiques et politiques au milieu desquelles ils vivent, exercent

une influence toute-puissante sur la formation de leurs idées de réforme. Ainsi, on voit la théorie de la survalue naître en Angleterre, au début de ce siècle, des travaux de Ricardo et de ses élèves, Hodgskin et Thompson. Lorsque cette théorie, élaborée et systématisée par Marx, reparaît, soixante ans plus tard sur le sol qui l'a vue naître, elle n'y rencontre plus un terrain propice à son développement, parce que les circonstances économiques sont entièrement modifiées depuis lors, et que les misères causées par la grande industrie ont été adoucies, grâce au succès de l'Angleterre sur le marché du monde.

Au contraire, Henri George a vu, en Californie, des spéculateurs enrichis sans aucun travail par la hausse énorme des terrains qu'ils avaient reçus à titre gratuit du gouvernement américain. Cette exagération des phénomènes de la rente l'amène à considérer la suppression de la rente du sol comme la panacée qui à elle seule apportera le bonheur à l'humanité. Par contre, il a vu à l'œuvre dans les rudes débuts d'une colonisation du Far West les commerçants, les industriels, les banquiers, et ces hommes lui semblent de véritables travailleurs dont les profits sont justifiés par leur effort. Cette forme du socialisme trouve en Angleterre, pays de grande

propriété, un terrain favorable, et c'est elle qui conserve la plus grande influence sur la pensée des réformateurs d'outre-Manche. En Allemagne, au contraire, et surtout en France, pays de petite propriété, c'est perdre son temps que de prêcher la nationalisation du sol.

En Allemagne, enfin, des abus du gouvernement policier et, plus tard, des succès du socialisme d'État naît la théorie de la suppression de l'État et de ses pouvoirs de contrainte, développées par Marx et surtout par Engels. Or, en France et en Angleterre, cette idée, bien que présentée à grand renfort d'érudition et de philosophie historique, ne saurait s'imposer à l'esprit. M. Bernstein, qui respire l'atmosphère libérale de la Grande-Bretagne, ne peut s'empêcher de la combattre et de montrer que les lois et la police sont une nécessité pour le maintien des sociétés humaines.

Il nous a paru intéressant de montrer que l'évolution et le progrès, longtemps suspendus dans la doctrine socialiste par la superstition de l'œuvre de Marx, semble reprendre son cours, en Angleterre surtout, mais par là en Allemagne même. Une théorie conçue il y a un demi-siècle ne saurait répondre entièrement aux aspirations du présent. Certains disciples de Marx trouveraient profit à

méditer la conclusion de cette spirituelle et vivante critique des partis socialistes de jadis, qui termine le *Manifeste communiste* de leur maître.

« Si les créateurs de ces systèmes socialistes étaient, à plus d'un point de vue, des révolutionnaires, leurs disciples forment inévitablement des sectes réactionnaires. Ils maintiennent les conceptions vieilles de leurs maîtres, en dépit du développement historique qui se poursuit au sein du prolétariat... Peu à peu, ils tombent dans la catégorie des socialistes réactionnaires ou conservateurs décrits plus haut, et ils ne s'en distinguent que par un pédantisme plus systématique encore, et par la croyance fanatique aux miracles de leur science sociale. »

POUR LA FÊTE DU 1^{er} MAI⁽¹⁾

La bibliothèque du parti socialiste allemand renferme une collection de petits volumes d'une exécution typographique fort coquette, et dont le titre est : *Poésie ouvrière allemande, choix de chants et de poésies par des prolétaires allemands*. La plupart des auteurs qui figurent dans cette série sont, à dire vrai, d'anciens ouvriers plutôt que des travailleurs manuels au sens propre du mot. Leurs dons intellectuels les ont amenés le plus souvent à des occupations différentes de leur premier gagne-pain. Ils se sont fait une place, soit dans le journalisme, soit dans la politique, soit même dans les affaires. Quelques-uns, comme le cigariier Lepp, travaillent encore de leurs mains, et l'autobiographie que ce dernier a placée en tête de ses œuvres offre un curieux mélange d'humilité

(1) Cette étude a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1898.

clairvoyante et de vanité littéraire. La majorité, comme Jacob Audorf, l'auteur de la *Marseillaise des travailleurs*, le gracieux chansonnier populaire, a joué un rôle actif dans l'histoire du parti socialiste.

Il faut l'avouer, leurs productions ne s'élèvent guère au-dessus d'une valeur moyenne. Pour trouver les véritables poètes du socialisme, il faudrait chercher dans les rangs des fils de la bourgeoisie que l'ardeur de la jeunesse a exposés à la « rougeole littéraire », comme dit notre dramaturge, et qui, depuis lors, sont rentrés plus ou moins rapidement dans les cadres des partis bourgeois. Tel cet Arno Holz, inconstant ami dont les socialistes allemands persistent à espérer l'alliance définitive et dont le *Livre du temps* est l'œuvre d'un grand poète lyrique (1).

Sur l'honnête médiocrité de la *poésie ouvrière allemande* tranche cependant un ouvrage auquel son origine à demi étrangère prête une saveur originale et un attrait particulier. Il est écrit en prose, bien qu'il ait pris place dans ces recueils poétiques; son auteur est un publiciste connu en Angleterre comme en Allemagne, André Scheu.

(1) *Buch der Zeit*. Berlin, 1892. — Lire en particulier la pièce intitulée : *Ecce homo*.

Né à Vienne en 1844, Scheu apprit d'abord le métier de doreur. Mais son goût pour l'étude l'ayant amené à développer ses aptitudes naturelles pour le dessin, il fut bientôt capable d'exercer la profession plus artistique de dessinateur et modelleur en cadres. Il visita l'Exposition universelle de Paris en 1867 et, peu après, se jeta dans le mouvement démocratique. L'activité qu'il y déploya le força de renoncer à son premier gagne-pain pour se donner tout entier au journalisme ; il dirigea pendant trois ans un organe socialiste : *la Volonté du peuple*, non sans avoir maille à partir avec les autorités autrichiennes. Aussi, l'existence lui devenant difficile dans son pays, il se rendit en Angleterre en 1874, pour y chercher du travail, et c'est là qu'il a vécu depuis lors. « Il n'y a pas encore de parti socialiste en Angleterre, écrivait-il en 1892, mais sa naissance se prépare, et je m'estime heureux de pouvoir coopérer à sa formation. »

Il est intéressant de mesurer l'influence que la vie et la pensée anglaises ont exercée sur les socialistes allemands qui sont venus demander l'hospitalité à cette terre libérale, la plupart dans la pénible situation de réfugiés politiques. Marx, qui a établi une partie de ses théories sur l'observation de la vie matérielle en Angleterre, est arrivé trop

mûr dans ce pays pour que la tournure d'esprit de ses hôtes pût exercer une grande action sur ses habitudes de pensée. Enfermé dans sa chambre de travail, il s'est montré étonnamment réfractaire à l'empreinte anglaise, et il est demeuré Allemand et hégélien jusqu'aux moelles.

Engels, quoique d'origine allemande, a vécu au delà de la Manche, non pas en réfugié exilé qui plante provisoirement sa tente sur le sol étranger, mais en citoyen britannique, personnellement mêlé au grand mouvement industriel de sa patrie d'adoption. Aussi, bien que son culte pour Marx ait nui à l'originalité de sa pensée, doit-il davantage à l'esprit pratique, sensé et clairvoyant des Anglais.

Actuellement, l'écrivain qui a la plus réelle valeur dans le parti marxiste, M. Bernstein, subit manifestement, jusqu'à un certain point tout au moins, l'influence du fabianisme, qui est la véritable incarnation du socialisme anglais. Sans perdre leurs qualités natives de réflexion sérieuse et de synthèse pénétrante, les Germains apaisent au contact des Anglo-Saxons leur fanatisme de logique, leur confiance exagérée dans la vertu de la raison pure et de la pensée spéculative.

Scheu, qui est demeuré marxiste en théorie, a subi à un haut degré l'influence de William

Morris. Aussi, en étudiant l'une de ses œuvres, allons-nous nous sentir emportés bien loin des invectives amères d'un Lepp et de la critique plaisante d'un Audorf. Humeur riante, apaisée, optimiste, sens esthétique finement développé; c'est l'atmosphère des *News from Nowhere* que nous allons respirer. Nous respirerons plus librement qu'à la lecture des poésies ouvrières d'origine allemande. Nous croirons passer du cauchemar d'un ouvrier d'usine surmené, oppressé et fiévreux, au rêve paisible et serein d'un bon artisan dont la journée de travail s'est écoulée sous l'ombrage séculaire des grands tilleuls de la vallée de Langdale, dans les ateliers de Ruskin.

Les pièces de vers de Scheu, qui accompagnent son drame dans l'édition de ses œuvres, sont pour la plupart des poésies de circonstance ou des adaptations de poèmes anglais. La fête du 1^{er} mai tient déjà une grande place dans ces œuvres fugitives. Elle fait le sujet même de l'ouvrage dramatique de plus longue haleine que nous allons analyser et qui porte le titre de *Messagers du printemps, drame pour la fête de mai, en trois actes*.

Malgré les influences anglaises que nous avons signalées, l'intérêt du drame de Scheu tient en grande partie à ce que les ouvriers qu'il a portés

sur la scène parlent le langage de la théorie marxiste la plus pure, celui qu'ils devraient tenir s'ils étaient entièrement dociles aux conseils de leurs chefs les plus cultivés; en un mot, nous trouvons dans ces pages la représentation exacte de l'idéal le plus élevé pour un mouvement ouvrier socialiste à notre époque.

Il y a quelques années, un auteur parisien, rempli d'ailleurs d'esprit et de talent, porta sur le théâtre des ouvriers socialistes en difficulté avec leur patron. La peinture de l'état d'esprit de ces grévistes avait de quoi surprendre ceux qui ont étudié, même superficiellement, le caractère des revendications ouvrières contemporaines (1). Scheu a écrit un ouvrage qui, avec beaucoup moins de qualités dramatiques, nous offre des types achevés d'ouvriers collectivistes. Il faut l'avouer cependant, ces personnages, très idéalisés, n'ont guère plus de réalité que ceux de nos écrivains du boulevard, car, dans la pratique, bien des considérations imprévues viendraient probablement mettre à l'épreuve leur sang-froid imperturbable et leur orthodoxie doctrinale. On verra trop, par l'analyse

(1) Quand cette étude a été écrite, le *Repas du Lion*, de M. DE CUREL, et les *Mauvais Bergers*, de M. MIRBEAU, n'avaient pas encore été représentés.

des *Messagers du printemps*, que leur auteur n'a pas fait œuvre de réaliste. Son drame est du domaine des rêves, comme nous l'avons dit, mais de ces rêves qui orientent la réalité et qui ont une influence sur l'état de veille.

Le début du premier acte nous fait pénétrer dans une famille d'ouvriers aisés, comme on en rencontre plus souvent en Angleterre qu'en Allemagne ; elle offre le modèle de toutes les vertus. Le père Joseph Streng (en français : droit, rigide) est chimiste dans la fabrique de tapis Freeman, à Dornenau, dans la région du Rhin. Le propriétaire de cette industrie était un Anglais qui vient de mourir, laissant deux héritiers, sa femme et un fils d'un premier mariage, le jeune Harold Freeman.

Nous trouvons d'abord en scène la fille du chimiste, Flora Streng, une jeune institutrice qui est l'exemple et la providence de la petite ville industrielle. Née le 1^{er} mai, elle porte le surnom, gracieux de « Clochette de mai » (c'est le nom allemand du muguet) et symbolise la fête du prolétariat ainsi que les espérances des ouvriers socialistes qui l'entourent. Elle cause au lever du rideau avec son plus jeune frère, Otto, un collégien. L'enfant se plaint d'être contraint d'apprendre par cœur des chiffres de statistique. « Depuis quand,

dit sa sœur, vous tourmente-t-on de ces sottises ? — Depuis peu, répond l'écolier. Le professeur Schalk dit que c'est là le meilleur moyen de combattre la bêtise et l'impudence des masses. » Et il montre à sa sœur un problème qu'on lui a donné à résoudre. Il s'agit de calculer par tête et par famille de cinq personnes le revenu moyen dans leur canton, qui a 147,000 habitants et un revenu total de 80 millions de marks. Otto a bien vite trouvé que cela fait par tête environ 544 marks de revenu, et par famille, 2,721 marks. Mais il remarque aussi que c'est à peine si une famille sur cinq possède ce revenu dans ce pays. Et sa sœur de lui expliquer que ce chiffre ne représente pas ce que chaque famille possède, mais ce qu'elle pourrait posséder si les revenus étaient égaux. « Ne serait-il pas mieux, reprend Otto, d'apprendre ce que chacun possède, au lieu de savoir ce qu'il ne possède pas ? — Certes, dit Flora, mais cela, tu l'apprendras vite à l'école de la vie. »

Tous deux poursuivent des raisonnements analogues à propos d'un second problème de statistique, celui de l'âge moyen qu'on atteint dans le canton. Et, après y avoir réfléchi ensemble, ils arrivent à cette conclusion que le professeur Schalk, dont le nom en français veut dire « es-

piège », a peut-être des intentions tout opposées à celles de ses chefs et doit nourrir secrètement quelque sympathie socialiste, puisqu'il met sous les yeux des enfants ces chiffres significatifs.

A ce moment rentre le père, Joseph Streng, accompagné de son fils Rodolphe, dessinateur à l'usine. Tous deux sont préoccupés d'une grave question. C'est, le lendemain, le 1^{er} mai. Les ouvriers de la fabrique Freeman ont décidé, comme ceux des industries du voisinage, de chômer ce jour-là. Mais, jusqu'à ce moment, ils réussissent moins que les autres à faire sanctionner cette décision par leurs chefs. En effet, plusieurs patrons de la région ont cédé à la crainte et ont autorisé le chômage. D'autres ont fait de même, mais non sans présenter quelques objections sur la forme que prenait la démonstration ouvrière. Scheu résume ici les reproches qui ont été adressés à la manifestation du 1^{er} mai, et il s'efforce d'y répondre. A l'avis de ces patrons conciliants, les ouvriers eussent mieux fait de travailler le 1^{er} mai, et de verser les salaires de ce jour à leur caisse de secours ou de propagande. Ils citent l'exemple des ouvriers anglais, qui sont bien plus pratiques que les Allemands. Conseils assez bons peut-être, pensent les travailleurs ; leur seul tort est de venir des

patrons. Pourquoi, d'ailleurs, les pauvres s'imposeraient-ils des sacrifices d'argent en faveur de leur cause ? Au point de vue pécuniaire, les capitalistes auront toujours le dessus. Ce qui peut assurer la victoire du prolétariat, c'est l'enthousiasme, c'est l'élan que des manifestations solennelles sont seules capables d'entretenir dans ses rangs.

Les ouvriers de l'usine Freeman rencontrent une opposition plus sérieuse que leurs voisins, car leur directeur, Schinder, est, comme son nom l'indique en allemand, le type de l'exploiteur et du tyran. Il a fait afficher un placard dans lequel il menace de renvoi immédiat tout travailleur qui ne se trouvera pas à son poste le lendemain. Les ouvriers ont pourtant une dernière ressource. Le nouveau propriétaire, le jeune Harold Freeman, est précisément arrivé d'Angleterre le jour même pour prendre possession de son héritage, et l'on peut encore espérer qu'il désavouera la mesure tyrannique de son représentant. Pour les besoins de la pièce, en effet, et par une conception qui doit sembler arriérée à certains socialistes intransigeants et aigris, nous verrons que c'est ici l'intermédiaire, le directeur salarié par le propriétaire, qui joue le rôle antipathique, le capitaliste demeurant l'un des personnages sympathiques de la pièce.

Il est vrai que c'est à la condition de renoncer bientôt à cette situation sociale privilégiée.

Joseph Streng, son fils Rodolphe, et quelques ouvriers de leurs amis délibèrent donc sur ces conjonctures. Ils se demandent avec anxiété s'il est bien raisonnable d'espérer que le jeune Harold Freeman puisse ignorer encore les menaces de son directeur, et soit disposé à les désavouer. On le sait en ce moment en conférence avec un ami écossais nommé Wilson, qui l'a précédé de trois semaines à Dornenau, pour lui préparer la voie et le renseigner à son arrivée en Allemagne. Wilson incarne l'homme d'affaires britannique, calme, calculateur et impartial. On ignore les intentions de ces deux hommes. Cependant, on décide à l'unanimité de présenter le lendemain matin au nouveau patron une pétition réclamant la journée de huit heures, restriction du travail des enfants, augmentation du salaire des femmes, mesures sanitaires et appareils de sécurité dans l'usine : enfin, et c'est là le point qui semble aux ouvriers le moins facile à régler, renvoi du directeur Schinder.

On apporte à ce moment une lettre pour le chimiste Streng. C'est l'Écossais Wilson qui désire lui parler. Il se rend aussitôt à cet appel.

Une allusion malicieuse d'un des personnages

de la scène précédente nous a déjà fait soupçonner qu'Harold Freeman avait, dès son arrivée, distingué la beauté de Flora Streng, la « Clochette de mai ». Une conservation d'une voisine, venue pour admirer les broderies préparées par la jeune fille en vue de la fête du lendemain, nous éclaire davantage. Nous apprenons que le nouveau propriétaire de l'usine a exprimé sans détour son admiration pour les charmes de Flora. Toute la ville, qui adore la fille de Streng, parle déjà de cet événement. Flora demeurée seule achève de renseigner entièrement le spectateur par l'artifice d'un monologue. Harold Freeman l'a aperçue dans la journée, alors qu'elle traversait la place. Il s'est tourné vers son ami Wilson, et il a dit : « *See here the beauty of my dreams.* » En français : « Voici la beauté de mes rêves. » Comme Flora comprend l'anglais, elle n'a pu s'empêcher de rougir, et Freeman, s'apercevant de sa maladresse, est venu aussitôt s'excuser de son indiscretion. Ses excuses ont été agréées du fond du cœur, car la jeune fille est obligée de lutter contre ses sentiments secrets pour repousser la tentation d'aimer le bel étranger. Mais elle se représente à elle-même qu'il est un homme riche, responsable des souffrances de centaines d'ouvriers ses frères. Elle a, de plus, un grief personnel contre

la famille Freeman. Le fils aîné de Streng, nommé Max, a jadis été tué dans l'usine à la suite d'un accident causé par l'absence des précautions de sûreté indispensables autour des machines. Et la famille du chimiste rend Freeman le père responsable de ce deuil.

Streng rentre à ce moment avec une bonne nouvelle. Wilson lui a annoncé que la fabrique serait fermée le lendemain sur l'ordre du nouveau propriétaire. Non seulement celui-ci veut que ses ouvriers soient libres de fêter individuellement le 1^{er} mai, mais il ne permettrait pas que certaines abstentions, arrachées par la crainte d'un renvoi, vissent troubler la concorde qui doit régner entre les travailleurs. Tout le monde est dans la joie. Il n'y a plus à craindre les défaillances de quelques camarades intimidés.

Le chef des orphéonistes de l'usine, qui avait préparé un chant satirique contre les « cœurs faibles », devra renoncer à le faire exécuter cette fois.

Demeurée seule avec son père, Flora se décide à lui confesser son aventure du matin, assurant d'ailleurs qu'il n'y avait rien de blessant dans l'attitude d'Harold Freeman. Streng se promet toutefois à part lui de s'en expliquer le lendemain avec

le nouveau patron. L'acte se termine par un chœur d'ouvriers qui viennent célébrer le jour de naissance de Flora. On profite de cette occasion pour chanter en famille le *lied* contre les cœurs faibles, qui n'a plus, pour l'instant, qu'un intérêt purement musical.

Au début du second acte, le directeur Schinder doit subir l'insolence railleuse du domestique d'Harold Freeman, auquel il vient rendre compte de sa gestion, et il en conclut, avec philosophie, qu'il n'est pas en faveur auprès du nouveau maître, puisque la valetaille se permet de le narguer.

Freeman est en conférence avec son ami Wilson. Ce dernier, sur le désir d'Harold, a fait une enquête au sujet de l'accident qui a coûté autrefois la vie au jeune Max Streng. Il s'est convaincu que le malheur avait été causé par l'insuffisance des mesures de sécurité prises dans l'usine. Les frais nécessaires pour réaliser une amélioration dans ce sens avaient semblé trop élevés au directeur Schinder. Wilson laisse même entendre que ce dernier n'est pas à l'abri du soupçon d'avoir exposé à dessein la vie du jeune ingénieur, par jalousie et par vengeance; car Flora Streng a jadis repoussé l'offre de sa main. Freeman se sent

bouleversé par le sentiment de la responsabilité qui incombe à sa famille et à lui-même, si de tels crimes sont possibles dans son usine. Il réparera, à tout prix, les injustices du passé.

Schinder est introduit à ce moment. Il exprime sa stupéfaction pour avoir été désavoué par le propriétaire de la fabrique sur la question du 1^{er} mai, et il fait valoir les arguments dont il se sert d'ordinaire avec succès. La majorité des ouvriers est, dit-il, terrorisée par quelques meneurs, auxquels il serait dangereux de paraître céder. Il charge en particulier le chimiste Joseph Streng, que le défunt Freeman n'a jamais voulu sacrifier à cause de son habileté technique, mais que la vengeance du directeur espère atteindre cette fois dans l'esprit du nouveau maître. C'est lui le fauteur de troubles. Ses exigences insatiables ne sont satisfaites par aucune concession. Il a même perverti l'esprit des femmes, jusque-là disciplinées et contentes de leur sort dans la fabrique.

Malgré ces arguments spécieux, Schinder est congédié par son patron avec une indignation mal déguisée, et aussitôt Streng est introduit à son tour.

La conversation qui se déroule alors entre l'industriel et l'ouvrier est la scène capitale du drame,

dont l'intrigue amoureuse n'est que l'accessoire. Nous nous étendrons un peu sur ces pages intéressantes. Harold offre sans ambages le poste de directeur à Streng, et celui-ci de se récuser.

— Je n'ai, dit-il, ni l'expérience administrative, ni les qualités nécessaires pour exercer ces fonctions.

— On dit pourtant, reprend Harold, que vous êtes le critique le plus acharné de la direction actuelle, et que vous possédez la confiance des ouvriers.

— Peut-être, répond Streng, mais précisément, comme directeur, je serais contraint de défendre vos intérêts, qui sont opposés à ceux des travailleurs, et par suite à mes convictions.

— Je ne puis comprendre votre attitude, dit Freeman, que si vous estimez qu'un directeur doit nécessairement agir contre les intérêts des travailleurs. Vous pensez donc que ces intérêts sont inconciliables avec ceux du patron, même dans le cas où celui-ci voudrait agir humainement, raisonnablement? Je vous affirme que c'est là ma résolution, et cependant vous refusez de m'aider!

— Il est vrai, reprend Streng, que je dois vous sembler illogique, puisque j'attaque votre directeur tout en refusant de le remplacer. Je ne le suis

pourtant qu'en apparence. J'admets que vous désiriez exploiter l'usine plus humainement qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour. Mais en serez vous moins un capitaliste, c'est-à-dire un homme « dont le but est de tirer, par le moyen de sa richesse acquise, une plus-value des muscles et du cerveau, du corps et de l'âme de ses salariés? Je ne puis m'employer à donner, par mon intervention, une couleur plus humanitaire à une telle situation. Ce serait en enlever l'aiguillon douloureux, et ainsi tromper les exploités sur leur situation réelle ».

On le voit, la profession de foi de Streng est nette et conséquente. Elle amène Harold à le pousser dans ses derniers retranchements, en lui demandant ce qu'il ferait s'il était lui-même propriétaire de l'usine.

— Je donnerais, répond le chimiste, à ceux qui ont créé votre fortune au prix de leur sueur et de leurs soupirs, une part, une juste part de ces richesses accumulées par eux.

Streng n'a pas à vaincre de préjugés bien enracinés chez Freeman, car celui-ci répond de lui-même.

— Vous ne faites pas allusion naturellement à une simple participation aux bénéfices, mais bien au

don fait à chacun des ouvriers d'une part dans la valeur totale des établissements actuels; c'est-à-dire que vous renoncerez à votre fortune en faveur de vos collaborateurs pour ne conserver que la jouissance d'une part égale à celle qu'ils posséderont eux-mêmes?

— Oui, dit Streng, c'est bien cela. Cependant, poursuit-il avec un scrupule qui l'honore, je ne sais si je le ferais dans le cas où je serais réellement à votre place, c'est-à-dire identique à vous-même, car j'aurais probablement alors d'autres idées. Mieux encore, « je ne sais pas jusqu'à quel point un changement soudain de ma situation actuelle influencerait sur mes convictions présentes. Avec l'accroissement de sa puissance, l'idéal de l'homme se rapetisse. Un homme qui n'a rien désire tout. Un homme qui a tout ne désire rien. »

Harold, qui complète sans aucun effort les raisonnements égalitaires de son interlocuteur, ajoute :

— Vous pensez naturellement qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, et qu'une coopérative de production ne résout pas la question sociale?

— Sans aucun doute, répond Streng, aussi ajouterais-je, parmi les clauses de ma donation, que chacun de nous userait de l'accroissement de sa puissance économique pour acquérir à ses frères

et à ses sœurs une situation égale à celle dont il jouirait dorénavant lui-même.

Nous retrouvons ici, comme on le voit, la conception qui a prévalu lors de la création de la célèbre verrerie ouvrière d'Albi : application des bénéfices de l'entreprise à la cause socialiste en général.

La scène que nous venons de résumer se termine par une explication personnelle entre les deux hommes au sujet de la phrase singulière que Freeman a prononcée la veille en présence de Flora Streng. Le jeune Anglais explique au père de celle qu'il aime déjà qu'il a, peu auparavant, acquis en Angleterre d'un jeune peintre allemand une étude représentant une tête de jeune fille dont la beauté l'avait enthousiasmé. Depuis lors, il contemplait sans cesse cette image exquise. Or, à sa grande surprise, il en a retrouvé les traits dans la personne qu'il a croisée la veille sur la place de Dornenau. Streng, en apprenant le nom du peintre, donne à Harold le mot de l'énigme, car cet artiste n'était autre qu'un de ses neveux, mort jeune, mais doué d'un grand talent, qui avait reproduit précisément le visage de sa cousine Flora dans une étude destinée à être exposée en Angleterre.

Freeman assure aussitôt Streng de la pureté de ses intentions. C'est à la main de Flora qu'il aspire. Mais le père l'arrête : sa fille est décidée à n'épouser qu'un homme qui vivra de son propre travail et non du travail d'autrui.

— Pour vous, continue-t-il, vous êtes lié à votre classe par mille liens. Vous pouvez bien essayer de travailler par fantaisie, par récréation et par jeu. Mais vous en reviendrez toujours à profiter du gain que vos salariés engendreront pour vous dans l'esclavage. En réalité, cet or que vous nommez votre propriété, est votre maître.

— Vous vous trompez, monsieur Streng, répond Harold, je ne suis pas un esclave de ma richesse... Je briserai la chaîne d'or que le sort capricieux m'a imposée en héritage...

Il ne réclame d'autre droit que celui de conquérir le cœur de Flora.

La scène suivante nous montre la belle-mère d'Harold Freeman, la seconde femme de son père, qui s'effraye des projets humanitaires du jeune homme. Cette dame incarne, sous la plume de l'écrivain socialiste, ces favoris de la fortune qui, entièrement ignorants des lois économiques, comme le sont d'ordinaire les femmes, croient naïvement que des revenus sont indispensables à

l'existence. Elle est convaincue qu'un changement de vie et de classe serait un malheur pour son beau-fils, et pour elle par contre-coup, car elle possède une part dans l'usine. « Il faudrait, dit-elle, nous refuser le « luxe » le plus « indispensable » de la vie de chaque jour... Que penserait de lui la haute société dans laquelle il va bientôt paraître, etc. ? »

Harold rachète à sa belle-mère les intérêts qu'elle a conservés dans la fabrique, afin de reprendre sa liberté d'action. Et, ce qui est assez inattendu, l'Écossais Wilson, jusque-là conseiller raisonnable, mais bienveillant pour Harold, demande alors la main de madame Freeman, qu'il obtient aussitôt. Il semble ainsi se ranger à l'opinion de sa future épouse sur les rapports qui doivent exister entre le capital et le travail.

Le troisième acte met en scène la fête du 1^{er} mai, sur les prairies de Dornenau. Flora s'avance d'abord, pour exprimer, au nom de ses compagnes, les sentiments des femmes du prolétariat.

Elle demeure fidèle à la consigne du parti marxiste, développée par Bebel dans *la Femme*, et récemment précisée par Mme Zetkin au congrès de Gotha. Elle proclame en effet la subordination de

toutes les revendications propres à son sexe au triomphe préalable de la cause socialiste. Elle sacrifie pour le présent les intérêts de la femme à ceux de la classe ouvrière en général. « Contraintes par l'inhumanité de l'état de choses actuel à devenir vos concurrentes, dit-elle en s'adressant aux hommes, nous sommes pourtant résolues à combattre côte à côte avec vous l'organisation sociale impitoyable qui nous a fait ce que nous sommes... Nous voulons offrir à la jeunesse l'exemple de la simplicité, de la vertu et du courage, la remplir de haine contre le mensonge et l'arbitraire, d'amour pour la lumière et la liberté. »

Après elle un orateur ouvrier vient exposer la signification de cette journée de fête. « Jusqu'ici, dit-il, nous n'avons chômé que par habitude, par superstition, par obéissance, par contrainte... Ce qui nous réunit aujourd'hui dans cette intime association d'idées, c'est uniquement et seulement notre « volonté », une volonté aussi libre qu'elle est éclairée et inébranlable... Cette fête est une démonstration. Nous passons aujourd'hui la revue de nos forces, en tous pays, sans distinction de drapeau, de langage et de race, sans distinction d'âge et de sexe...

« Nous avons choisi pour cette manifestation

l'époque où la terre se rajeunit, retrouve une vie et une parure nouvelles, où, gonflés par la toute-puissance de la nature, les cœurs humains battent plus forts et plus hardis, se sentent remplis du désir de l'amour et du besoin de l'action... Par la vertu de cette fête, même aux plus infortunées victimes de l'apathie et de l'ignorance les écailles sont tombées des yeux. »

Une nouvelle inattendue vient porter l'enthousiasme à son comble sur la prairie de Dornenau. On apprend que Harold Freeman, non content d'accorder la journée de huit heures, la restriction du travail des femmes et des enfants, l'assainissement de la fabrique, l'établissement d'appareils de sécurité auprès des machines, a pris une décision plus radicale encore. Il fait don à la communauté de ses ouvriers de l'usine elle-même, se contentant de réclamer une place dans leurs rangs, comme dessinateur, car il se sent capable d'exercer cette profession. Schinder est congédié, et Streng, comme le plus considéré de tous, sera le directeur de la nouvelle association coopérative.

Ici se place un épisode tout à fait anglais, dans lequel il est facile de reconnaître l'influence directe de Ruskin et de Morris. Freeman vient en personne tenir un discours à ses collaborateurs sur

la mission de l'art dans la solution de la question sociale. « Pour éviter, dit-il, les maux qui découlent de la soif du gain, il vous suffira de considérer ce gain comme une chose accessoire, et de vous attacher en première ligne à la perfection et à la beauté de votre travail. Vous vous efforcerez, par l'union de vos forces, d'accroître la valeur intrinsèque des produits que vous façonnerez. Vous ne fabriquerez pas mal et à bon marché, pour triompher dans la lutte commerciale, mais vos œuvres seront véritablement bonnes et vaudront leur prix. Votre situation plus favorable peut et doit vous servir à relever par des œuvres plus parfaites le sens du beau, le goût pour tout ce qui est sincère et vraiment adapté à son objet. Vous pouvez même aller plus loin dans votre effort, vous approcher plus encore, dans la pratique, de l'idéal de l'avenir. Vous pouvez organiser votre travail de telle sorte qu'il ne demeure pas plus longtemps une pure nécessité de conservation, mais qu'il devienne en même temps une jouissance pour vous-mêmes. Quand la faim et la misère n'assiégeront plus votre porte, vous pourrez vous abandonner sans réserves à l'instinct qui vous porte à tirer des matières premières fournies par la nature l'image visible de la beauté. »

Un dernier problème se pose devant ces socialistes modèles, avant qu'ils se décident à accepter le don de l'usine. Ne risquent-ils pas de devenir, avec le cours du temps, de véritables entrepreneurs à leur tour, c'est-à-dire des capitalistes et des exploités d'autrui, comme cela s'est vu dans le passé pour nombre d'associations fondées avec les mêmes intentions que la leur ?

« Nous saurons, répond l'un d'eux, persévérer dans la bonne voie. Si la moindre amélioration de notre sort devait faire de nous des conservateurs, il faudrait nous abstenir de tout effort et nous désintéresser de tout progrès. Mais, au contraire, une satisfaction première ne fera que nous encourager à conquérir pour tous la liberté entière et sans nuages. »

Streng appuie cette manière de voir. « Nous n'avons pas à craindre ce danger d'endurcissement, car la concurrence du *marché du monde*, à laquelle nous demeurerons soumis comme producteurs, nous rappellera sans cesse que des millions de nos frères gémissent encore sous le joug, et que nous leur devons la meilleure part de nos efforts. »

On devine qu'après sa conduite généreuse Freeman n'aura pas de peine à obtenir la main de Flora. La fête du 1^{er} mai se termine par un hymne d'allégresse et d'espoir.

Telle est cette œuvre intéressante, parce qu'elle aborde tous les problèmes qui se posent aux socialistes de bonne foi. Son optimisme intrépide, qui exclut la lutte et même la discussion entre les graves intérêts qui sont mis en présence les uns des autres, devait nécessairement la priver de tout mouvement dramatique; il lui prête, en revanche, une teinte poétique qui n'est pas sans grâce et que les productions du même genre offrent rarement à un égal degré.

La pièce date un peu déjà, par la confiance qu'elle exprime naïvement dans les résultats de la fête du 1^{er} mai. Elle reflète en effet l'enthousiasme qu'éveilla cette manifestation internationale lors de sa création. Un curieux et savant arbre généalogique du socialisme publié à Stuttgart va jusqu'à présenter le 1^{er} mai comme le résultat et la fleur d'une végétation séculaire de pensées émancipatrices. Il semble pourtant que cette institution demeure languissante et n'ait pas réalisé les progrès décisifs dans la propagande socialiste que ses créateurs espéraient de son succès (1).

(1) Au congrès socialiste de Hambourg, en 1897, les compagnons de cette ville ont même fait preuve d'un grand découragement. — Ils ont demandé, sans succès, il est vrai, que les instructions pour la célébration du 1^{er} mai fussent modifiées. Les arguments présentés furent précisément ceux qu'avait réfu-

En Allemagne, toutefois, grâce à la discipline du parti démocratique, elle a conservé une puissance d'attraction plus grande et un nombre de fidèles plus considérable que partout ailleurs. C'est pourquoi le drame des *Messagers du printemps*, malgré sa teinte britannique, y rencontra la sympathie des lecteurs ouvriers.

tés Scheu. On proposait de ne pas chômer et d'appliquer le gain de cette journée aux nécessités du parti. Il faut reconnaître que cette motion souleva de vives protestations, qui démontrèrent que les compagnons de Hambourg étaient loin d'exprimer le sentiment avoué de la majorité.

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

AU CONGRÈS DE GOTHA

Les esprits curieux qui suivent le mouvement des idées socialistes en Allemagne ont été fort surpris de constater qu'à l'un des derniers congrès nationaux du parti, plusieurs séances ont été remplies par une discussion littéraire. Ce congrès fut tenu à Gotha, ou plutôt dans le petit village de Siebleben, voisin de cette ville, du 11 au 16 octobre 1896. Au cours de ces assises annuelles d'un parti d'opposition politique intransigeante engagé dans une lutte acharnée contre le gouvernement légal, ce fut un spectacle inattendu que ce long débat académique et cette controverse morale.

On s'y vit amené d'une manière assez logique cependant. Le parti socialiste allemand apporte une attention toujours vigilante à entretenir et à perfectionner les moyens d'agitation auxquels il doit son existence et sa prospérité. La critique des

compagnons s'exerce donc avec autant d'indépendance que de sévérité sur l'organisation matérielle remarquable qui assure la propagande de leur foi politique. C'est pourquoi, en 1896, la presse du parti en général avait été mise sur la sellette et soumise au contrôle de l'assemblée. Le *Vorwaerts* principalement, organe central et officiel qui paraît à Berlin, fut fort malmené par quelques compagnons. On lui reprocha l'insuffisance de ses rédacteurs, les contradictions que présentent trop fréquemment ses articles sur les pays étrangers, suivant qu'ils sortent de la plume de correspondants ou de rédacteurs habitant Berlin, enfin une exagération choquante dans son optimisme au sujet des progrès du parti, car les événements viennent démentir inexorablement des prévisions outrecuidantes. Le compagnon Antrick, de Berlin, souligna particulièrement la faiblesse des renseignements du *Vorwaerts* sur les circonstances qui ont accompagné la visite du Tsar à Paris et sur l'attitude prise à cette occasion par les municipalités socialistes françaises, qui réclamait quelques explications précises. De semblables partis pris, ajoutait l'orateur, habituent les lecteurs à demeurer sceptiques vis-à-vis des informations de leur organe principal. Le *Vorwaerts* compromet de la sorte son-

autorité morale et sa considération dans le parti.

Jusque-là, rien de surprenant dans ces débats. Pour que l'agitation socialiste continue à enregistrer des succès aussi brillants que ceux qui ont marqué ces dernières années, il est important que sa presse, qui est son principal moyen de propagande, demeure à la hauteur de sa tâche. Les griefs des lecteurs du *Vorwaerts* étaient des plus honorables, et ce premier échange de vues parut tout à fait à sa place dans l'ordre du jour du Congrès.

Mais, dès la première journée de la session, le compagnon Frohme, représentant de Hambourg, l'une des métropoles du socialisme, vint critiquer à la tribune une des publications du parti, non plus au point de vue politique, mais au point de vue littéraire et moral. En effet, le *Vorwaerts* adresse tous les samedis à ses abonnés une petite feuille illustrée, *die Neue Welt* (*le monde Nouveau*), qui ne renferme que des romans et des lectures récréatives destinées à occuper agréablement les loisirs des lecteurs pendant la journée du dimanche.

La *Neue Welt*, à laquelle on peut s'abonner séparément, paraît à Hambourg, et a pour rédacteur responsable le compagnon docteur Edgar Steiger. La discussion qui s'est déroulée sur l'esprit dans lequel est rédigée la *Neue Welt* a été

véritablement suggestive, parce qu'elle a mis en relief les idées qui règnent dans les différents cercles du parti socialiste au sujet des questions d'art et de morale.

« Nous n'affectons pas la pruderie, a dit le compagnon Frohme, mais il est indéniable que la nouvelle tendance de la littérature risque de blesser de plusieurs manières le goût et les convenances. Lorsque, pour les besoins de sa cause, le compagnon Steiger prétend que l'*Écho* (journal du parti socialiste à Hambourg) a conservé les idées de 1840, et que, par ses attaques contre la *Neue Welt*, il se montre en retard sur la société bourgeoise elle-même dans sa conception de la morale, je pourrais lui lire en réponse quelques paroles d'un représentant éminent de ce naturalisme qu'il prône. C'est un anathème sur cette sorte de naturalisme qui patauge dans la boue, qui décrit avec prédilection les plus vulgaires instincts sexuels, les dépravations les plus malades... La *Neue Welt* doit être rédigée de manière à répondre aux besoins intellectuels de ses lecteurs, et surtout de ses lectrices. De plus, les compagnons ont des enfants qui doivent profiter quelque peu des lectures de leurs parents. Or, il règne actuellement dans le parti cette opinion que la *Neue Welt* a

besoin d'être examinée de très près avant d'être abandonnée aux enfants...

« Si Steiger et ses amis littéraires veulent sacrifier à leur goût pour le naturalisme, qui se vante de planer au-dessus de tous les partis, ils peuvent le faire où cela leur plaît, pourvu que ce soit en dehors de la *Neue Welt*. La feuille appartient au parti. Elle exige des dépenses qui dépassent quarante-huit mille marks par an. Cet argent ne doit pas être une réserve, un fonds de secours pour les écrivains naturalistes. Nous ne désirons pas que, dans nos feuilles récréatives, on adopte le ton d'une morale dévote. Nous ne sommes pas des philistins : chacun sait que nous sommes fort éloignés au contraire de cet état d'esprit. Mais le Congrès aura bien mérité du parti, s'il fait en sorte que la *Neue Welt* ne serve plus dorénavant de champ d'expérience à l'école naturaliste. »

Quelques délégués ayant appuyé ces réclamations, le compagnon Bérard, de Hambourg, vint également insister sur leur opportunité.

« Le roman de Hans Land, dit-il, que la *Neue Welt* a publié sous ce titre : *le Dieu nouveau*, a été considéré par de nombreux compagnons comme une insulte à leurs sentiments démocratiques. Mais il en est un bien plus mauvais encore : c'est *Mutter*

Bertha, pour laquelle le compagnon Steiger a un faible tout particulier. Les choses ne se passeraient pas dans la réalité comme dans cet ouvrage. La peinture d'un caractère vaillant, héroïque même, tel que celui de *Bertha*, prépare le lecteur à la voir se comporter tout autrement avec le vaurien qui lui fait des propositions déshonnêtes. Elle devrait lui donner une paire de soufflets à lui faire perdre l'équilibre, et tout serait dit. La conclusion du roman est donc, à notre avis, véritablement ridicule (1). »

« Dans un des numéros précédents, on voyait un article destiné à expliquer une gravure, qui commençait ainsi : « L'art n'est pas l'art. » Et, après l'avoir lu d'un bout à l'autre, on ignorait toujours ce que c'est que l'art. Voici la conclusion : « L'art, c'est... quelque chose d'autre. »

« Dans le n° 40, le bon Dieu apparaît quarante-huit fois, et trente-deux fois encore dans le n° 41.

« Un travailleur de Hambourg a écrit à l'*Écho* de cette ville pour le remercier de sa critique de la *Neue Welt*. Cette feuille donne l'impression

(1) Nous exposerons plus loin le sujet de *Mutter Bertha*. Il faut traduire ce titre non pas « la mère *Bertha* », mais plutôt « *Bertha* la Mère », car l'héroïne est une toute jeune femme dont le trait caractéristique est l'instinct de la maternité.

d'une médiocrité pitoyable, jointe à un effort maladif pour peindre aux femmes prolétaires, sous les couleurs les plus grossières, les conséquences de la misère économique du prolétariat. »

Le moment est venu d'exposer en quelques lignes le sujet de ce roman de *Mutter Bertha*, qui a soulevé tant d'indignation chez les lecteurs de la *Neue Welt*, et sur lequel la discussion va désormais porter dans le Congrès.

Mutter Bertha est l'œuvre d'un M. Hegeler (1), dont le nom ne fut pas prononcé une seule fois au cours du débat que nous analysons. L'auteur, en la faisant paraître en volume, après sa publication dans la *Neue Welt*, l'a dédié à sa mère, circonstance qui ne ferait pas présager au premier abord de bien grandes hardiesses. Voici le sujet de ce récit. Une jeune Bavaroise nommée Bertha est séduite ou plutôt surprise à dix-sept ans par un rapin, qui l'abandonne avant même qu'elle soit devenue mère : au moment où s'ouvre l'action, elle a donc un enfant de deux ans, qui remplit son cœur et forme le seul objet de toutes ses pensées. Bertha

(1) Max Halbe, l'une des lumières de la jeune école dramatique allemande, a dédié son plus récent ouvrage : *Mutter Erde*, à M. Hegeler. C'est dire que ce dernier tient un rang honorable dans la génération littéraire nouvelle.

se rend à Berlin pour gagner plus facilement sa vie dans la grande ville et amasser quelques économies en vue de l'avenir de son fils. Elle noue bientôt, dans la capitale de l'Empire, une liaison avec un étudiant honnête et bon qui se dispose à l'épouser. Mais le premier rang dans ses affections n'en appartient pas moins au fruit de sa faute, qui la tient par toutes les fibres de son âme.

Cependant, la santé précaire du petit Fritz impose à sa mère les plus grands sacrifices : il est bientôt atteint d'une grave fluxion de poitrine. Les soins de plusieurs médecins restent impuissants à dompter le mal : la mère, littéralement affolée à l'idée de perdre son enfant, s'adresse enfin, sur les conseils d'une voisine, à un charlatan du voisinage qui réalise, dit-on, des cures merveilleuses par le moyen du magnétisme. Le guérisseur est un aventurier et un débauché sur le retour. Le hasard l'a mis une fois déjà en présence de Bertha, dont la grâce et la fraîcheur lui ont laissé une impression ineffaçable. La pauvre fille a pu échapper d'abord à la poursuite de ce vieillard, dont le seul aspect soulève son cœur de dégoût. Mais, devant le berceau de son fils expirant, cet homme la tient par le sentiment qui fait toute sa vie. L'infâme charlatan assure qu'il sauvera son enfant, si elle lui cède,

et que le petit est mort s'il l'abandonne à son mal. Après une lutte affreuse, Bertha renonce à l'honneur pour conserver son fils, que la mort n'épargne pas cependant. Alors, brisée par l'horreur de son sacrifice maternel, elle allume un réchaud et s'asphyxie auprès du berceau qui renferme les restes du pauvre petit.

Ce roman présente quelques scènes d'un réalisme très choquant et très pénible, sur lesquelles l'auteur s'est appesanti plus que de raison. On voit aussi que le dénouement est fort osé. Cependant, sauf le type du magnétiseur meurtrier, les personnages portent la marque d'une convention souriante et optimiste, plutôt que d'un naturalisme cruel et immoral. Bertha a toutes les vertus, tous les attraits, toutes les délicatesses. Son amoureux, l'étudiant Graebe, est un parfait honnête homme. Son patron même, un fleuriste berlinois, est le meilleur garçon du monde : elle comblerait ses vœux si elle voulait bien l'épouser. Enfin un personnage qui possède évidemment toutes les sympathies de l'auteur est celui d'un petit apprenti qui a une tête légère et un cœur d'or, et serait digne de figurer dans un conte humoristique à l'usage de l'enfance. Avant d'arriver aux dernières pages, nous nous sentons fort loin du roman natu-

raliste tel qu'il est compris en France. Même la scène de mauvais goût dont nous parlerons tout à l'heure, et qui a joué un si grand rôle dans les débats du congrès de Gotha, jure dans l'ouvrage de Hegeler comme un disparate et comme une sorte d'aberration momentanée. Au cours d'une promenade sentimentale d'un étudiant et d'une grisette, intervient cet épisode de quelques lignes qui n'a pas le moindre lien avec l'action, pas le plus lointain accord avec le ton de la page où il prend place. Véritablement l'auteur se serait épargné bien des amertumes par un simple trait de plume, et nul n'aurait un instant soupçonné l'absence des quelques phrases qui lui ont valu de si sanglants reproches. Son dénouement resterait cependant pour témoigner contre lui, car il est évident que le livre a été écrit tout entier en vue de cette conclusion sensationnelle. Elle a suffi pour éveiller les susceptibilités de conscience des lecteurs de la *Neue Welt*, et cela est tout à fait à leur honneur. En critiquant la tendance générale de l'œuvre, ils auraient pu, toutefois, négliger et oublier sans crime l'épisode grossier qui a soulevé leurs rancunes.

Après le discours du compagnon Frohme, qui ouvrit l'attaque, comme nous l'avons vu, le docteur Steiger, rédacteur de la *Neue Welt*, vint essayer de

justifier à la tribune les tendances qui lui avaient été reprochées, et, en particulier, cette malencontreuse *Mutter Bertha*. Après s'être défendu d'avoir apporté aucune aigreur et aucun dédain dans sa polémique avec l'*Écho de Hambourg*, l'orateur continua en ces termes :

« Dans toute cette discussion, mes contradicteurs ont confondu la tendance moderne de la littérature et la *Neue Welt* elle-même. Ce sont deux choses totalement différentes. Je n'ai jamais prétendu que tout ce qui a été écrit par les modernes fût une nourriture convenable pour l'esprit du peuple. Je sais fort bien que, dans la période de décadence, de suicide de la société bourgeoise, pendant cette agonie d'un monde à laquelle nous assistons, toute la boue qui est soulevée, toutes les fantaisies chères à des libertins blasés n'intéressent pas la foule des travailleurs.

« Mais dans le domaine des lettres, les choses se passent tout à fait à l'inverse de la manière dont le compagnon Frohme les présente. Il prétend qu'on a d'abord salué avec joie la nouvelle tendance, puis que les excès sont venus plus tard. Quiconque a observé l'évolution de l'école moderne sait qu'elle a suivi, au contraire, la marche que présentent toutes les grandes révolutions littéraires.

Les excès s'y produisent toujours au début du mouvement, comme une réaction naturelle contre l'abaissement moral qui règne dans un art vieilli. C'est ensuite qu'un art nouveau se développe véritablement. On dit que j'ai fait de la *Neue Welt* une arène ouverte à toutes les tentatives de la littérature. Cela est faux. Je voulais présenter aux lecteurs de la *Neue Welt* ce que l'art, qui est véritablement vivant aujourd'hui, peut offrir de meilleur, et cela, autant que nos finances nous le permettent. Il est certain que ce meilleur est du nouveau.

« C'est précisément le courage de dire toute la vérité qui caractérise l'art nouveau. Il décrit la mort, la corruption; il n'essaye pas de couvrir le vice d'un voile de moralité. Il ne procède pas comme cet art menteur et dégénéré qui excuse gracieusement le mal. Il efface le fard sur le visage de la société, lui arrache son masque et montre partout les symptômes de mort qui éclatent dans le monde de la bourgeoisie. Alors, les compagnons de dire : L'art nouveau n'élève pas l'esprit. Il recherche avec prédilection les sujets repous-sants. »

Après cette première riposte, l'orateur poursuit en s'efforçant de démontrer que l'art n'a jamais procédé autrement que de nos jours. Ce sont les

cas exceptionnels qui lui fournissent ses thèmes préférés. Mais il ne s'ensuit pas qu'il conseille l'imitation de ces anomalies. Lorsque les classiques peignaient un meurtrier, un OEdipe, ils ne prêchaient pas le meurtre pour cela. Il s'attache ensuite à défendre ceux des romans de ses collaborateurs qui ont été particulièrement malmenés. Le *Dieu nouveau* de Hans Land n'est pas une injure à la démocratie socialiste, mais au contraire une peinture énergique de l'organisation sociale déplorable qui conduit des milliers d'hommes à leur perte. Le but de l'auteur est d'éveiller notre indignation contre cet état de choses.

Et, retournant vers l'époque classique pour y chercher des armes défensives contre ses adversaires, le docteur Steiger ajoute : « Si l'art antique n'entraîna pas, comme l'a fait l'art contemporain, dans les détails les plus scrupuleux pour peindre ce qui est repoussant, c'est qu'il ne connaissait pas encore les procédés capables d'éveiller des impressions fines et nuancées. Ceux de nos compagnons qui se réclament de la conception darwinienne et matérialiste du monde trouveraient aujourd'hui une excellente occasion pour montrer qu'ils se la sont vraiment assimilée, s'ils reconnaissaient la supériorité de l'art moderne sur le point que je

viens de signaler. La notation précise des plus petits mouvements de l'âme humaine est un résultat du rôle prépondérant que notre époque attribue à la science de la nature. Le microscope nous a ouvert un mode nouveau. C'est cet instrument qui nous a donné l'art moderne.

« Dans les siècles passés, le regard plongeait dans l'infini de la pensée, dans le ciel sans limites. Il s'abaisse maintenant vers l'infiniment petit, et il découvre là des merveilles plus surprenantes encore que dans l'infiniment grand. L'art a suivi cette impulsion. Il s'est abaissé vers les âmes les plus humbles ; il est devenu démocratique...

« Nous soumettons à la fine analyse de l'art moderne les côtés rians de la vie ; mais il est évident que nous devons décrire le vice avec la même minutie, si nous ne voulons pas entrer dans le domaine du miracle, et peindre des anges au lieu de créatures humaines. La discussion qui nous occupe m'a prouvé clairement qu'il existe encore des partisans de cette opinion que l'art a pour objet d'instruire ou d'élever dans le sens banal de ce mot. C'est ce qu'a fait le compagnon Bérard, lorsqu'il m'a reproché cette *Mutter Bertha* tant calomniée. Dans ce roman, dit-il, on ne trouve aucune impression consolante. Sans doute, cela

est vrai, si l'on ne peut pas supporter le spectacle d'une tragédie puissante, écrasante même ; si l'on en reste à l'état d'esprit des lecteurs de ces petits traités édifiants qui présentent toujours en terminant des âmes régénérées.

« Mais si l'on sait goûter les réalités de la vie, combien tragique, au contraire, et combien fortifiante apparaît la conclusion de *Mutter Bertha* ! Elle va jusqu'au bout de ce qu'une mère peut faire pour son enfant. Elle n'est qu'une servante de brasserie, et elle a un fils naturel. Je regrette que cela vous choque, mais cela n'est pas de ma faute. (*Rires dans l'assistance.*) En elle, l'héroïsme et les nobles passions de la femme sont incarnées au plus haut degré. Lorsqu'elle voit son enfant sur son lit de mort, qu'elle le croit condamné, et qu'une voisine vient lui parler de ce charlatan qui pourrait le sauver, est-il étonnant qu'elle se rattache à cet espoir ? Puis, lorsque ce misérable débauché réclame, pour prix du salut de son fils, sa personne et son honneur, elle les sacrifie avec la ferme résolution de renoncer désormais à toute perspective de bonheur pour elle-même, et de ne vivre plus que pour son enfant. L'enfant meurt cependant, et elle l'accompagne dans le tombeau. C'est là un effort de l'âme si puissant, si émouvant,

que je ne puis comprendre qu'on ose le tourner en ridicule. »

Le docteur Steiger assure une fois encore qu'il s'est montré très réservé dans le choix de ses romans, désirant accoutumer peu à peu le peuple aux hardiesses de l'art moderne. Il a un mot habile à l'adresse des femmes, dont les aspirations intellectuelles ne doivent pas, dit-il, être inférieures à celles de leurs époux. Il proclame enfin qu'il a la conscience d'avoir été fort prudent dans ses tentatives.

« J'ai pensé en moi-même : Faisons ce que firent les agitateurs politiques de notre parti. Que serait-il advenu de ce parti, si Lassalle, dans ses brochures et dans ses discours politiques, s'était placé au niveau intellectuel de la majorité des travailleurs à son époque ? Il n'aurait obtenu aucun résultat, car, s'il avait dû s'abaisser à ce niveau de culture, si inférieur, au lieu de former les esprits, il les aurait confirmés dans leur engourdissement. Il agit tout autrement. Il marcha au-devant d'eux, armé de toute la science de son siècle, et il chercha à leur présenter les vérités du socialisme dans la forme la plus facile à saisir, mais sans jamais tomber dans un style de calendrier. Aussi voyons-nous maintenant le résultat

merveilleux de ses efforts. Cela a coûté du travail, dix années de travail; mais, depuis lors, nous avons une classe ouvrière qui est capable de lire Lassalle, et c'est à ces lecteurs que j'ai songé lorsque j'ai élaboré mon programme littéraire. »

Le docteur Steiger se demande avec malice si, derrière ces épouses de prolétaires qui protestent, à ce qu'on assure, contre la rédaction de la *Neue Welt*, il ne se dissimulerait pas parfois quelque belle-mère, qui aimerait à lire dans cette feuille des romans judiciaires peuplés de forçats évadés et d'enfants abandonnés. Il rend un hommage solennel au plus grand nom de la littérature allemande contemporaine, à Gérard Hauptmann. Il considère que les *Tisserands*, *Avant le lever du soleil*, *Peau de Castor*, qui peignent avec des traits si puissants l'alcoolisme, la misère des travailleurs, les faiblesses de la justice humaine, sont des œuvres morales au plus haut degré, bien qu'elles ne se terminent pas par la conversion de tous les méchants.

« Notre classe ouvrière est assez formée, assez mûrie, pour comprendre que la cause sainte qui est la nôtre n'est pas compromise parce que quelqu'un d'entre nous est un homme sans honneur, chargé de vices ou de crimes, parce qu'une

brebis galeuse se rencontre dans le troupeau. Non, de semblables exceptions n'ont d'autre effet que de nous confirmer dans la poursuite du but sacré que nous avons assigné à nos efforts. Il ne faut pas demander à l'art de décrire uniquement l'ouvrier en redingote, tel qu'il apparaît à la tribune des réunions populaires. L'art doit aborder les plus effrayantes vérités, suivre chacun en sa demeure, et le peindre tel qu'il s'y montre. »

« L'art est la seconde des causes pour lesquelles je voudrais vivre et mourir, dit l'orateur en terminant. En première ligne, je place l'émancipation des travailleurs... N'oubliez pas que nous voulons donner au monde du travail une influence directrice dans tous les domaines de la vie. Mais ce but, nous ne prétendons pas l'atteindre au prix de l'anéantissement des civilisations du passé, nous n'entendons pas créer quelque chose de rien. Nous voulons emprunter aux sociétés antérieures tout ce qui en elles fut bon et beau ; nous y ajouterons la capacité entière de jouir de ces choses, et nous déposerons alors ce don magnifique sur la table de travail du peuple. Ainsi le grand combattant pour la civilisation de l'avenir, le monde ouvrier, recueillera l'héritage de la civilisation présente ; il s'élèvera à la hauteur des devoirs grandioses qui lui

incombe, il cessera de languir dans le servage, et tous les travailleurs deviendront des hommes complets. C'est pour cette cause que je combats, et je vous prie de me soutenir dans la lutte. »

Le rédacteur de la *Neue Welt* avait développé d'une manière assez conséquente dans ce discours les idées des membres les plus éclairés de son parti; mais c'est l'abus de ces principes et l'excès dans leur application qui lui étaient reprochés, et sa réponse demeurait certainement insuffisante sur ce point. Aussi son plaidoyer, fort bien accueilli le premier jour du Congrès, trouva-t-il, le lendemain, des contradicteurs obstinés; les adversaires de la *Neue Welt* revinrent à la charge, et, ce jour-là, le ton de la discussion fut loin de se maintenir dans des régions aussi élevées, comme on va le voir.

Le compagnon Frohme, remontant à la tribune, produisit des arguments plus pressants encore que ceux dont il avait usé la veille.

« Le compagnon Steiger, dit-il, a dépassé près de cinq fois le temps accordé aux orateurs du Congrès (1), mais il n'a pas réussi à se dégager de la situation d'accusé. Il a fait un joli discours sur

(1) Ils ne doivent pas demeurer plus de dix minutes à la tribune.

l'importance de l'art et de l'éducation artistique, mais il s'est sagement gardé de répondre aux reproches qui lui ont été faits... Il a donné à entendre que l'opposition dirigée contre la *Neue Welt* était un complot formé par la rédaction de l'*Écho de Hambourg*. Au contraire, cette opposition s'étend sur toute l'Allemagne, et elle a pris partout la tournure la plus sérieuse. Steiger n'a pas dit hier un mot sur ce qui était en question, c'est-à-dire sur les passages incriminés des romans de son journal. Dans *Mutter Bertha* on rencontre la description suivante... »

Ce serait faire injure à nos lecteurs que de ne pas leur supposer une délicatesse de goût aussi susceptible que celle des abonnés de la *Neue Welt*. Nous nous contenterons donc de reproduire en note, pour les esprits curieux et peu farouches, la traduction du passage qui fut lu à la tribune par le compagnon Frohme. Ainsi, chacun sera libre d'y jeter les yeux, ou de deviner, dans un sens plutôt grossier qu'immoral, la circonstance trop intime à laquelle il est fait une allusion trop claire (1).

(1) Bertha se promène avec l'étudiant Gräbe dans la banlieue de Berlin. Tout à coup elle s'arrête : « Ah ! monsieur Fritz, ah !... je... — Qu'y a-t-il, mademoiselle ? dit celui-ci sans

Nous renonçons tout à fait à citer le commentaire du compagnon Frohme, qui ne s'est pas refusé le plaisir de motiver, de la manière la plus précise, l'indignation dont les procédés descriptifs de M. Hegeler l'ont rempli. On va voir qu'à partir de ce moment, la discussion qui s'est poursuivie au sein du Congrès a porté presque constamment sur cette scène de mauvais goût; il était donc impossible de la passer tout à fait sous silence avant de continuer notre récit.

« Si l'art naturaliste, poursuit le compagnon Frohme, croit pouvoir se permettre d'introduire dans un roman des... ordures (l'expression dont se sert l'orateur est plus énergique encore), il est inutile d'insister. En tout cas, le compagnon Steiger n'a pas répondu un mot sur ce point. Nous n'avons jamais eu l'idée de nous élever contre la liberté de l'art, contre l'art naturaliste, tant qu'il demeure dans les bornes de la convenance. Je sais bien qu'il existe des gens qui considèrent comme un crime le seul fait de prononcer les mots de morale et de

comprendre. — Je voudrais un moment... ah! comprenez donc. — Ah! bien, bien... pardon! — Vous m'excuserez... oui, oui..., pardonnez-moi... je vous prie. » Une rougeur de confusion couvrit le visage du jeune homme, et il dit : « Vous aimeriez peut-être que nous entrions dans une maison? — Oui, c'est cela. Seulement, un peu vite, je vous prie. » (*Grande hilarité sur les bancs du Congrès.*)

convenance. Mais personne ne me fera croire qu'une tendance artistique qui se donne elle-même pour l'expression d'une époque de transition, de ce carnaval burlesque qui se déroule sous nos yeux, puisse mériter le nom d'art unique et véritable...

« Il est très facile d'apprêter un ragoût de phrases comme l'a fait Steiger. Nous ne nous y laissons pas prendre. Il est bien plus simple d'apporter ici un discours sur la mission de l'art que de discuter les questions précises que nous avons posées... Steiger n'a pas affaibli nos critiques. Je souscris entièrement à ce qu'il a dit sur le rôle de la littérature. Mais ce n'est pas là le sujet du litige. Et c'est même un acte fort peu honnête de sa part que de venir nous représenter comme des Vandales qui se déchainent contre l'art, tandis que nous combattons seulement les excès du naturalisme. »

Le compagnon Schreck, de Bielefeld, est d'avis que Frohme fait preuve d'une délicatesse exagérée. Si l'on se sent à ce point choqué par le roman d'Hegeler, on n'est bon qu'à s'enfermer dans un couvent. Weinheber, de Hambourg, appuie au contraire les réclamations de son compatriote, et il amène le docteur Steiger à prononcer une brève

riposte, conciliante et habile, comme son précédent discours.

« Je repousse absolument, dit-il, le reproche du compagnon Frohme qui m'accuse de combattre avec des armes déloyales. Remarquez que je ne suis pas venu ici de mon propre mouvement, pour faire de la propagande en faveur de mes idées, mais sur une invitation expresse du Comité directeur du parti. Comment préparer le peuple à la jouissance de l'art, sans avoir assuré au préalable son existence matérielle, pour lui épargner le souci poignant du lendemain ? Je suis entièrement d'accord avec mon contradicteur, lorsqu'il signale les difficultés d'une pareille tâche. Pourtant, je veux essayer de surmonter ces obstacles. Parfois les plus belles périodes de l'art coïncident avec la disparition d'un monde vieilli. Il faut avoir confiance dans l'avenir de notre littérature. Si Frohme prend ombrage de cette scène qu'il vous a lue dans *Mutter Bertha*, c'est qu'il ne possède pas le sens du comique. Le comique apparaît lorsque l'homme, emporté sur l'aile des sentiments les plus nobles, est soudain ramené vers la terre par les nécessités les plus triviales de la nature. J'avoue d'ailleurs, sans fausse honte, que je me suis souvent trompé dans le choix de mes articles. Je ferai de mon mieux

pour améliorer le contenu de la *Neue Welt*, et je vous prie d'appuyer mes efforts de tout votre pouvoir. »

L'argumentation du docteur Steiger fut vraiment faible sur ce point. Le chapitre au cours duquel se produit l'incident en question n'offre absolument rien de comique, pas plus d'ailleurs que le reste du roman, dont cette note est entièrement absente. La scène, bien loin de provoquer le sourire, choque comme une inutilité et une incongruité.

Aussi l'opposition ne se sentit pas désarmée, et le compagnon Molkenbuhl vint riposter au rédacteur de la *Neue Welt*. Il fit remarquer que les ouvriers allemands ne sont pas sans s'intéresser depuis de longues années à l'art et à la littérature. Ils achètent les éditions à bon marché des classiques, ils fréquentent les bibliothèques et les théâtres sérieux. Le *Germinal* de Zola a été fort goûté jadis par les lecteurs de la *Neue Welt* : tout cela, avant la direction de Steiger. Celui-ci se vante du nombre croissant de ses abonnés : mais cet accroissement est dû au succès du *Worwaerts*, qui sert la *Neue Welt* à ses lecteurs. « Steiger oublie que la disposition d'esprit du lecteur l'empêche souvent d'apprécier l'œuvre d'art à sa valeur. La description des souffrances d'un estropié peut bien

être une jouissance d'art pour des hommes valides, mais non pas pour un malheureux infirme, car elle ramène trop amèrement son souvenir vers ses propres douleurs. L'ouvrier qui lutte avec la misère, qui, lorsqu'il ne travaille pas, est déjà porté à nourrir des sentiments amers, ne jouit pas des attraits de l'art, lorsqu'on s'en sert pour lui décrire la misère avec des couleurs trop crues. Au contraire, cette peinture éveille en lui des idées de désespoir, de suicide. »

Il faut noter cet argument contre la littérature naturaliste, car nous le verrons reparaitre tout à l'heure sous une autre forme dans la presse du parti.

Cependant, à un adversaire succède encore un défenseur des tendances de la *Neue Welt*, le compagnon Schoenlank, directeur de la *Lepziger Volkszeitung*, qui a fait récemment parler de lui jusque dans la presse française, en reconnaissant que le sort de certaines classes d'ouvriers saxons s'est notablement amélioré, et en suscitant une polémique au sein de son propre parti sur quelques-uns des articles du programme d'Erfurt. « Quand Molkenbuhr, dit-il, prétend que la description de la misère exerce une action déprimante sur le moral de l'ouvrier, il trahit une conception de l'art ana-

logue à celle des philistins. Il voudrait que les romans socialistes ressemblassent à ceux de Marlitt. Mais le peuple des travailleurs réclame la vérité, et rien que la vérité. Si Molkenbuhr disait vrai, Goethe aurait eu tort de décrire les souffrances du jeune Werther, parce que quelques sots se suicidèrent après avoir lu son livre. Cependant, quant au passage de *Mutter Bertha* que Frohme nous a lu, je pense comme lui que le brave Steiger aurait dû le retoucher quelque peu. Mais il ne nous sied pas de montrer une délicatesse exagérée. *Naturalia non sunt turpia*. On admire à Bruxelles une magnifique œuvre d'art, une fontaine célèbre. Il y a quatre-vingts ans, une municipalité de philistins voulait l'enfermer dans les archives de la ville. Le compagnon Frohme montre les mêmes dispositions d'esprit. La feuille de vigne ne nous convient pas plus dans la littérature que dans la politique. La *Leipziger Volkszeitung* a publié naguère l'*Oncle Benjamin*, ce chef-d'œuvre de Claude Tillier. Dans ce roman humoristique, l'auteur peint avec netteté, avec éclat et avec esprit, la lutte de la bourgeoisie grandissante contre l'esprit féodal affaibli. Le héros du roman est un type exquis : mais, ce qui peinera certainement le compagnon Bérard, il aime un peu la bouteille. Voici la scène capitale du roman. A

la suite d'un copieux banquet, l'oncle Benjamin est forcé par le marquis... (à se prêter à une facétie du plus mauvais goût que nous nous refusons à transcrire) et prend bientôt sa revanche en l'amenant à faire de même. A Leipzig, ni les travailleurs ni leurs femmes n'en ont pris le moindre ombrage. Je n'hésiterais pas un instant à mettre ce roman entre les mains de mes enfants. »

Cette nouvelle citation hardie amena le compagnon Stadthagen à insister sur la manière dont les naturalistes contemporains auraient présenté la scène de l'*Oncle Benjamin*. C'est dire qu'il serait plus téméraire encore de citer ici les expressions dont il se servit.

Ce débat singulier trouva sa conclusion dans les paroles pleines d'autorité que prononça le patriarche du parti socialiste, le député Liebknecht.

« J'ai été fort heureux, dit-il, de voir que nous avons eu pour la première fois un débat sur la presse au cours duquel on s'est efforcé d'élever la question. On a parlé dignement de l'art. Je dois dire que, en théorie, je suis tout à fait d'accord avec Steiger sur les sujets qu'il a traités hier, mais les reproches qu'on lui a faits ne sont pas affaiblis par des déclarations de principe.

« Nous sommes unanimes à approuver les principes de l'art naturaliste. Le défaut de Steiger dans la *Neue Welt*, c'est qu'il croit que l'art nouveau, l'art accompli, a été enfin découvert, et qu'il est incarné dans la « jeune Allemagne ». Je ne puis aller jusque-là dans mon approbation pour les œuvres de notre nouvelle école.

« Il est vrai de dire que les choses naturelles n'ont rien de honteux; mais il y a pourtant des choses qu'on ne dit pas et qu'on ne fait pas dans une société qui se respecte... (Nous passons un exemple superflu.) Le naturaliste intransigeant croit accomplir une action d'éclat lorsqu'il s'arrête longuement à ces détails, en dépit du goût des autres humains, comme pour leur jeter à la face la preuve de sa supériorité. C'est contre ces excès que les travailleurs protestent. »

Avec grande raison, M. Liebknecht passe rapidement sur l'épisode ridicule qui a été trop longuement discuté, pour insister sur le sujet même de *Mutter Bertha* et sur la conclusion déplaisante de ce roman.

« Venons, continue-t-il, à un point qui est d'une importance plus grande pour le prolétariat. La jeune Allemagne éprouvé, comme par une sorte de démangeaison qui est un signe de décadence,

le besoin de s'arrêter aux questions sexuelles. Eh bien, je vous le dis, je n'ai véritablement aucune pruderie; on peut dire bien des choses en ma présence sans me choquer; mais, lorsqu'on traite ces questions devant des enfants qui grandissent, — et la *Neue Welt* doit être une feuille de famille, — quel effet croyez-vous que produisent sur leur esprit de semblables appels à la concupiscence? Le prolétariat est assez abaissé déjà par les circonstances économiques et sociales. Il ne nous appartient pas de contribuer à corrompre le corps et l'esprit de ses rejetons. Quand les travailleurs protestent à ce point de vue, ils ont parfaitement raison.

« Je ne suis pas non plus d'accord avec Steiger en ce qui concerne la jeune Allemagne. Je ne crois pas que Hauptmann soit le grand homme qu'il a dit. Il y a dans ses œuvres beaucoup de petitesesses et de vilénies. Avant tout, il n'y a rien de révolutionnaire. Non, la plus grande partie en est réactionnaire et philistine.

« Quant à ces choses déplaisantes que vous étalez à nos yeux, les Grecs, qui s'entendaient en art et qui étaient de grands réalistes, bien loin de les peindre avec amour, les passaient avec soin sous silence. Le plus grand de tous les réalistes fut un

certain Homère. Steiger s'inclinera sûrement devant cette autorité, bien que la jeune Allemagne n'en connaisse pas d'autre que celle de ses propres grands hommes. On peut lire dans son œuvre un très beau passage, que je prie l'ami Steiger de méditer avant de retourner à son travail de rédaction. Les dieux se disputent au sujet du destin de Troie. Junon est décidée à anéantir les Troyens. Elle cherche à gagner Jupiter à son opinion, et elle y réussit. Mais à ce moment le grand réaliste Homère les enveloppe tous deux d'un nuage. Je recommande ce nuage à l'ami Steiger. »

Les organes du parti socialiste en Allemagne ont célébré cette discussion d'art, au sein du congrès de Gotha, comme un témoignage éclatant de la hauteur de leurs vues et de leur mission civilisatrice. Dans aucun parlement bourgeois, assurent-ils, un semblable débat n'aurait pu trouver place. Cette admiration a même trouvé un écho dans la presse française. Une voix des plus autorisées s'est élevée pour tenir sa partie dans ce concert de louanges. On pourra se former une opinion sur ce sujet, à l'aide de l'analyse que nous avons donnée de la joute oratoire qui a soulevé tant d'enthousiasme. Il est certain que Steiger et Liebknecht

ont montré, l'un du talent et de l'habileté, l'autre du bon sens et de la liberté d'esprit. Mais on ne peut s'empêcher de penser un instant que ce dernier parle ironiquement, lorsqu'on l'entend louer l'effort fait pour élever le débat. L'effort a été tenté au début, sans doute, mais, croyons-nous, on ne saurait être accusé de parti pris pour constater qu'il a échoué vers la fin de la discussion. On se serait mieux convaincu encore, si nous avions pu reproduire intégralement tous les arguments employés.

Ajoutons que l'auteur de *Mutter Bertha*, M. Hegeler, dont le nom n'avait pas été prononcé, a exprimé publiquement son mépris pour la sentence du Congrès, refusant toute espèce d'intelligence et de goût à ceux qui n'ont pas compris ses intentions.

Enfin, dans les colonnes du *Vorwaerts*, organe officiel du parti, s'est déroulée, comme une sorte d'épilogue aux débats du Congrès, une curieuse polémique sur les raisons profondes, sur les motifs inconscients, pour ainsi dire, qui ont déterminé l'attitude des adversaires de la *Neue Welt*. La conduite de Bertha, avait dit un écrivain de la presse bourgeoise, M. Harden, a surtout choqué les socialistes parce que cette jeune femme est une enfant

du prolétariat. Si l'auteur avait attribué le même sans-gêne à la fille d'un riche industriel, d'un *Commerciennrath*, la scène eût été sans doute considérée par les lecteurs de la feuille socialiste comme une peinture hardie mais exacte et courageuse de la mauvaise éducation qui gagne sans cesse du terrain dans les hautes classes.

Insinuation malveillante et gratuite, pensera-t-on peut-être. Ne nous hâtons pas d'en juger de la sorte, car un collaborateur du *Vorwaerts* n'a pas tout à fait nié que l'objection ne fût fondée.

Ce qui ressort de la discussion du congrès de Gotha et des polémiques qui l'ont précédée et suivie dans la presse socialiste, disait le journaliste dont nous exposons l'opinion, c'est que les ouvriers collectivistes véritablement pénétrés de leurs convictions, et même ceux de leurs chefs qui n'ont pas l'esprit très élargi par l'expérience de la vie, ne peuvent se plaire à lire les œuvres actuelles de l'école naturaliste. Cela résulte, comme l'explique fort bien notre rédacteur, de ce fait que ces productions littéraires ont poussé sur un sol tout autre que celui où se développent les adhérents du parti. Elles expriment, en général, une conception de la vie pessimiste, blasée, déprimée, fatiguée, parce que leurs auteurs sortent des rangs de la bour-

geoisie, ou, en tout cas, ont été façonnés par l'éducation et les fréquentations bourgeoises. Or, on sait que, à l'avis des socialistes, ce monde est en pleine décomposition ; rien de sain n'en saurait provenir.

« L'instinct de classe, que nous cherchons à développer par notre agitation, dit le *Vorwaerts*, devient, une fois affiné, extrêmement sensible et défiant, lorsqu'il ne retrouve pas, dans l'image de la vie que lui présente un auteur, les pensées et les tendances qui lui sont familières. »

Et M. Harden, qui n'est pas socialiste, écrivait plus nettement dans l'*Avenir* : « Toute classe supporte facilement la critique sociale la plus aiguë, lorsqu'elle porte sur les classes adverses, mais proteste aussitôt qu'elle se sent examinée elle-même avec une lunette trop pénétrante. »

Ces deux opinions éclairent un des aspects du débat auquel nous venons d'assister. Il convient d'y laisser le premier rôle à l'honnêteté native, au sentiment de la pudeur offensé chez les lecteurs ouvriers. Mais, de plus, certains socialistes allemands se plaisent à cette littérature tendancieuse dont on les a souvent bercés, et qui s'attache avant tout à flatter leur amour-propre et leurs espérances de domination. C'est ce qu'ils nomment

habilement une conception optimiste, souriante, du monde et de l'avenir, qui doit nécessairement appartenir à leur parti. Cette idée peut être fort juste s'il ne s'agit que d'assurer la propagande de la doctrine et de rechercher des conquêtes rapides plutôt que durables. Mais c'est vraiment aller un peu loin que de la présenter comme la marque d'une grande élévation d'esprit. Nous allons voir à quelle intolérance littéraire on se laisse entraîner par de tels principes. Au contraire, chercher à comprendre ses adversaires et à reconnaître la part de vérité que renferme leur opinion, cela peut être une faute de tactique, mais c'est un progrès moral. Un des plus libres esprits du socialisme fabien, M. Shaw, prêchait récemment en termes originaux la tolérance et le respect de l'adversaire de bonne foi. Il refusait de voir dans la lutte engagée entre le prolétariat et la bourgeoisie « un drame de faubourg, rempli de traîtres ténébreux, de héros impeccables, de conspirations incessantes ». Il terminait par cette remarque bien anglaise sous sa forme biblique : « Dans l'homme qui n'accepte pas d'autres relations sociales que les liens égoïstes d'amour, d'admiration ou de conformité dans les croyances religieuses et politiques, il faut reconnaître l'In-

sensé dont parle la Bible. » Le congrès de Gotha a montré qu'en Allemagne également, des socialistes cultivés sont d'avis qu'on peut amener l'ouvrier à accomplir ce progrès moral, et à goûter la littérature de la bourgeoisie dans ce qu'elle offre de sincère et de sain. Mais l'unanimité des vues ne règne pas encore à ce sujet, comme en témoigne l'épisode curieux par lequel nous voudrions terminer cette étude.

Peu après le congrès de Gotha, la *Neue Welt*, s'efforçant de profiter des avis reçus, publia, dans son numéro du 14 novembre 1896, la traduction de deux œuvres françaises, la *Crise* de Zola, et le *Pain de l'infamie* de Maupassant. Nous allons voir comment le *Vorwaerts* résuma l'impression causée par ces deux nouvelles dans les milieux ouvriers.

On sait que la *Crise* est une peinture puissante du désespoir qui règne dans une famille d'ouvriers soudainement privés de travail. Ces sombres tableaux alternent avec des descriptions de la vie luxueuse des hommes politiques qui ont la responsabilité de la marche des affaires du pays.

« L'œuvre de Zola, dit le collaborateur anonyme du *Vorwaerts*, dont nous avons déjà cité les appréciations, est un pamphlet contre la vie de jouis-

sances assurées des riches et bavards réactionnaires du parlement. La description de la misère qui fut provoquée par la crise industrielle de l'année 1872 forme, avec cette première peinture, un contraste efficace au point de vue de notre agitation. Jusque-là tout est donc bien. Mais ce pamphlet se développe en même temps sous la forme d'un hymne véritablement ridicule en l'honneur de la noblesse morale du brave entrepreneur qui a le sentiment de sa solidarité avec ses salariés. Cet excellent homme d'employeur, qui, parce qu'il fait lui-même faillite, doit renvoyer ses ouvriers, leur tient à cette occasion un discours d'adieux vraiment touchant (1) : « Je vous
« parle ouvertement et sincèrement, dit-il, comme
« un ami qui ne fait pas mystère de ses embarras.
« Demain peut-être, la justice fera ici son office.
« Quoi qu'il arrive, du moins n'avons-nous rien à
« nous reprocher. Oui, mes enfants, nous avons
« fait notre possible, et combattu jusqu'au dernier
« moment côte à côte, Dieu le sait ! Croyez-moi, je
« donnerais ma vie pour vous épargner les jours

(1) Nous n'avons pas sous les yeux le texte français de Zola, pas plus que celui de Maupassant dont nous allons parler. Nous ne citons donc pas les phrases mêmes de ces auteurs, mais seulement leur sens général d'après la traduction allemande que nous possédons.

« difficiles qui vous attendent. Mais, tout est fini
 « pour moi. Je suis un homme perdu. Je ne suis
 « plus en état de servir les autres. » Que peuvent
 penser nos compagnons, conclut le *Vorwaerts*, de
 ces tirades antédiluviennes, qui leur sont présen-
 tées comme l'expression de circonstances typiques,
 par le célèbre écrivain naturaliste ? »

Si l'on en croyait ce publiciste, le patron ne devrait jamais être représenté autrement que comme un personnage sans cœur et sans entrailles, et le compagnon Steiger, à moins de faire travailler sur commande des romanciers d'opinion éprouvée, aurait bien de la peine à satisfaire entièrement ses lecteurs. C'est poser au talent des conditions bien étroites que de prétendre l'obliger à se renfermer dans un cadre aussi rigide. Il est à craindre que l'art véritablement populaire, dont les socialistes nous prédisent la naissance pour le siècle prochain, n'en soit singulièrement entravé dans son développement.

Venons à la nouvelle de Maupassant. Voici l'appréciation du *Worwaerts* :

« Une fille du peuple, qui s'est détournée de la voie droite mais qui possède un ami très généreux, offre à sa sœur demeurée pauvre un repas de noces somptueux, avec l'agrément du reste de la famille.

Le fiancé de la sœur est invité à chanter au dessert, et, sans penser à mal, il entonne la belle romance intitulée : *le Pain de l'infamie*. Les premières strophes qui célèbrent le pain béni de Dieu du brave ouvrier sont accueillies par une approbation enthousiaste. Mais le chanteur arrive à la fatale conclusion : « Dans ta chambre solitaire, « mignonne ouvrière, tu sembles prêter l'oreille à « la voix du séducteur. Crois-moi, pauvre enfant, « n'abandonne pas ton aiguille... Le pain du dés- « honneur amène toujours après lui les larmes. « Gardez-vous donc, enfants, de toucher à ce pain- « là. » Ces paroles éclatent comme une bombe dans l'assemblée qui vient de s'attabler pour manger le pain de l'infamie, chez cette galante hôtesse. Pourtant l'embarras ne dure qu'un instant. Un des hôtes déclare avec dignité : « La der- « nière strophe était de trop. » Le champagne apparaît d'ailleurs, et la société, électrisée par l'aspect des bouteilles, reprend en chœur à pleine voix le refrain : « Gardez-vous donc, enfants, de « toucher à ce pain-là. »

« On a rarement peint, continue notre critique, avec plus de vigueur et d'esprit le contraste que présentent des phrases morales ou sentimentales avec la triviale et triste réalité, l'abîme qui sépare

la théorie du dimanche de la pratique de tous les jours.

« Mais cette hôtesse est une fille d'ouvriers. Ses invités sont des ouvriers et de petits bourgeois ! Aussi la satire tout à fait générale que l'auteur dirige contre les faiblesses humaines peut être facilement confondue, par un *instinct de classe porté à la défiance*, avec une satire particulière de la classe ouvrière. C'est juger à faux dans ce cas, nous le voulons bien, ... et pourtant un écrivain animé de sentiments véritablement prolétariens aurait présenté autrement les choses. »

Nous croyons avoir assez indiqué les points de vue divers auxquels se placent les membres du parti socialiste allemand pour juger la littérature moderne. Honnêteté innée rebutée par des peintures choquantes ; amour-propre susceptible qui repousse toute critique de la classe ouvrière en général, qui interdit toute complaisance, peut-être toute équité envers la classe capitaliste ; sacrifice de l'art pur aux nécessités de la propagande politique : voilà les sentiments qui expliquent l'attitude des intransigeants du parti dans la discussion littéraire qui a surpris et amusé les spectateurs du congrès de Gotha.

LE NOUVEL EMPIRE ALLEMAND

ET LA CONCEPTION MATÉRIALISTE DE L'HISTOIRE.

La conception matérialiste de l'histoire est la pierre angulaire de l'édifice marxiste, l'idée fondamentale qui, aujourd'hui encore, forme l'objet d'études, de retouches, de discussions passionnées entre les théoriciens de cette doctrine (1). Il faut lire, dans l'étude capitale d'Engels sur *Louis Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, la genèse de cette découverte de Marx. Il faut suivre, dans l'*Histoire de la démocratie socialiste allemande*, de Mehring, la lente élaboration de cette conception nouvelle à travers les œuvres de jeunesse du maître. Nouvelle jusqu'à un certain point seulement : car, ainsi qu'il est arrivé parfois pour d'autres découvertes importantes, celle-ci fut faite simultanément par plusieurs ; elle était dans

(1) MM. Belfort-Bax et Kautsky ont poursuivi une longue discussion sur ce sujet dans la *Neue Zeit*, de Stuttgart, en 1896.

l'air, pour ainsi dire, en ce siècle d'analyse et de science historique. M. Pleckanow (1) l'a retrouvée chez Guizot et chez Augustin Thierry, et M. Lujo Brentano (2) en a lu la formule littérale dans les œuvres d'un adepte de l'école historique du romantisme allemand, Lavergne-Peguillen. Mais ce qui demeure en propre à l'école marxiste, c'est la place prépondérante accordée par elle à cette théorie, c'est le parti qu'elle en a tiré en des œuvres frappantes. Par là elle l'a faite véritablement sienne, et elle porte la responsabilité de ses succès comme de ses imperfections.

« Ce sont les idées qui mènent le monde », disait Auguste Comte. « Ce sont les intérêts matériels, le mode de production », affirme Marx.

Nous demanderons à la préface de sa *Critique de l'économie politique* « la formule classique de la conception matérialiste de l'histoire », en nous excusant d'imposer à notre lecteur quelques pages ardues que la fin de cet Essai éclaircira, nous l'espérons du moins.

« Dans la production sociale des moyens d'existence, les hommes se soumettent à des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur vo-

(1) *Devenir social*, 1895.

(2) F. MEHRING, *Lessing*, Appendice, p. 436.

lonté, à des rapports de production qui correspondent à un degré déterminé du développement de leurs forces productives.

« L'ensemble de ces rapports de production forme la structure économique de la société, la base pratique sur laquelle s'élève ensuite une superstructure juridique et politique, et à laquelle correspondent des formes déterminées du sentiment social. Le mode de production de la vie matérielle régit en général le processus social, politique et intellectuel. Ce n'est pas la conscience de l'homme qui détermine sa manière de vivre, mais, au contraire, c'est son existence sociale qui façonne sa conscience et son intelligence.

« A un certain degré de leur évolution, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production tels qu'ils existent à ce moment, ou, pour exprimer le même fait par un terme juridique, avec les rapports de propriété, au sein desquels elles avaient agi jusque-là. Ces rapports, jusque-là, formes favorables au développement des forces productives, se transforment en entraves pour celles-ci.

« Alors commence une période de révolution sociale. Par suite du changement dans la base économique, toute l'immense superstruction qui s'ap-

puie sur elle se révolutionne plus ou moins rapidement.

« Lorsque l'on considère de telles révolutions, il faut toujours distinguer entre la révolution matérielle, dans les conditions de la production économique qu'on doit constater avec toute la rigueur scientifique d'un naturaliste, et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, en un mot idéologiques, dans lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et y prennent parti. On ne juge pas un individu d'après ce qu'il s'imagine être lui-même. C'est ainsi que l'on ne peut juger une pareille époque de révolution par la conscience qu'elle a d'elle-même. Il faut, au contraire, expliquer cette représentation dans la conscience par les contradictions qui se sont révélées dans la vie matérielle, par le conflit qui se déroule, dans la société, entre les forces productives et les rapports de la production. Une forme sociale ne disparaît jamais avant que se soient pleinement développées toutes les forces productives auxquelles elle offre un cadre suffisant : et de nouveaux rapports de production ne remplacent jamais les anciens avant que les conditions matérielles d'existence des premiers aient été couvertes dans le sein même de l'ancienne société.

C'est pourquoi l'humanité ne s'impose jamais que des devoirs qu'elle est capable de remplir : car, si l'on y regarde de près, on trouvera toujours que le devoir se présente là où les conditions matérielles de son accomplissement sont données, ou du moins en voie de formation.

« Si l'on s'en tient aux grands traits, les modes de la production asiatique, antique, féodale et moderne ou bourgeoise, peuvent être définis comme des époques progressives de la formation économique de la société. Les rapports bourgeois de la production sont la dernière forme antagoniste du processus de la production sociale : antagoniste non pas dans le sens d'antagonisme individuel, mais d'un antagonisme issu des conditions d'existence sociale des individus. Or, les forces productives qui se développent dans le sein de la société bourgeoise créent déjà les conditions matérielles de la destruction de cet antagonisme.

« Avec cette formation sociale se termine la préhistoire de la société humaine. »

Ainsi s'exprimait Marx en 1859. Engels a donné par la suite des formules plus précises de la même manière de voir. Voici celle que renferme son *Anti-Duehring* : « Chaque structure économique de la société forme le fondement matériel par lequel il

faut expliquer en dernière instance toute la superstructure des institutions juridiques et politiques, aussi bien que les conceptions religieuses, philosophiques, etc., de chaque période historique (1). »

Nous nous ferions scrupule d'ajouter à ces définitions le moindre commentaire personnel. La plus grande prudence s'impose dans ces matières, en présence des fidèles d'une orthodoxie rigoureuse. Pour les véritables disciples de Marx, chaque mot porte, dans son style concis et substantiel. Ajouter quelque développement à ses formules, c'est s'exposer au reproche d'avoir mal compris la pensée du maître; les plus initiés en ont fait l'expérience. La suite de cet Essai éclairera le lecteur (nous l'espérons du moins) mieux que de nouvelles abstractions ne pourraient le faire.

La première application suivie de la conception matérialiste de l'histoire a été faite par Marx aux événements de 1848, en Allemagne, et surtout en France. *Les oppositions des classes en France et le dix-huit brumaire de Louis Bonaparte* sont devenus les modèles classiques de cette méthode originale. Engels en a donné de nouveaux exemples dans presque tous ses écrits. La liste des œuvres

(1) *Herrn Eugen Duehrings Umwaelzung der Wissenschaft*, p. 12.

qui se recommandent de cette doctrine serait au surplus celle de tous les ouvrages de l'école marxiste. En ce moment même, un monument lui est élevé dans la grande *Histoire du socialisme* qui se publie à Stuttgart sous les auspices du parti socialiste allemand, et dont nous possédons déjà deux des parties principales.

Il ne paraîtra donc pas superflu d'attirer l'attention du public français cultivé sur un récent exemple qui résume bien les avantages et les inconvénients de la méthode, exemple particulièrement démonstratif, car il est l'œuvre posthume de l'homme qui a appliqué cette méthode avec le plus d'ardeur, qui l'a maniée avec le plus de succès au point de vue de la propagande socialiste. Or, aux yeux de ses adeptes, la conception matérialiste de l'histoire doit être, avant toute autre chose, un instrument de propagande et une arme offensive contre la société capitaliste.

I

Le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'Empire allemand a fait couler beaucoup d'encre au début de l'année 1896. La presse d'outre-Rhin

afficha, en général, dans cette circonstance, les sentiments du plus patriotique enthousiasme. Une note discordante s'éleva pourtant au milieu de ce concert harmonieux. Les socialistes ne sauraient célébrer ce qu'ils prétendent détruire, et les publicistes de ce parti se sont distingués par leurs récriminations amères et par leurs sombres prophéties.

A l'occasion de cet anniversaire, M. Bernstein a publié, dans la revue *Neue Zeit*, un travail inachevé trouvé parmi les papiers d'Engels : *La force et l'économie dans le développement social*.

Il faut expliquer tout d'abord l'origine de ces pages. Elles devaient servir de complément à l'une des œuvres les plus connues d'Engels : *La révolution de la science par M. Eugène Duehring*, qu'il est d'usage en Allemagne de nommer plus brièvement l'*Anti-Duehring*. Ce pamphlet magistral, qui, bien plus que le *Capital*, a contribué à l'extension du marxisme, est une causerie claire et attrayante sur les sujets les plus arides. Par la facile aisance de ses développements, comme par l'habileté de ses omissions, elle laisse au lecteur l'impression irrésistible que toute la science moderne aboutit au marxisme, qu'il en est l'expression suprême et la fleur, et que, muni du viatique de cette doctrine,

on se sent partout à son aise dans le monde de l'intelligence.

Duehring était un professeur à l'Université de Berlin, qui, depuis l'année 1872, y enseignait un système philosophique de son invention, dont les tendances étaient assez nettement socialistes (1). Il se montrait pourtant l'adversaire décidé de la théorie marxiste. Cette circonstance n'empêchait pas que la jeunesse démocratique, demeurée plus ou moins sous l'influence des idées de Lassalle, et ne trouvant guère dans les œuvres de Marx que la critique du présent sans remèdes précis pour l'avenir, ne prêtât grande attention aux écrits de cet universitaire audacieux. L'action que la pensée de Duehring menaçait d'exercer dans les rangs de leur armée parut aux marxistes purs un véritable danger pour l'avenir du mouvement ouvrier, car la science officielle, la parole qui tombe du haut des chaires de l'État, exerce en Allemagne comme ailleurs une attraction particulière. De plus, la pensée philosophique est un besoin impérieux pour l'esprit d'un Allemand cultivé, et la philosophie pure avait été assez négligée jusque-là par les théoriciens du nouveau collectivisme. Engels se char-

(1) Voir BERNSTEIN, *Zur dritte Auflage von F. Engels « Herrn Eugen Duehrings Umwaelzung der Wissenschaft »*.

gea de renverser l'idole, et le fit avec le plus éclatant succès.

Puis, dans la polémique assez étendue et fort scientifique qui constitue l'*Anti-Duehring*, il choisit quelques pages plus abordables à la masse, et les publia sous le titre d'*Évolution du socialisme de l'utopie jusqu'à la science*. Cette brochure eut un succès et une influence que seul le *Manifeste communiste* avait obtenus jusque-là parmi tous les écrits de la propagande collectiviste. Elle fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Pour l'édition russe, on eut l'idée d'ajouter les chapitres de l'*Anti-Duehring* qui étaient spécialement consacrés à réfuter la philosophie de l'histoire exposée par ce professeur, et à défendre la conception matérialiste de l'histoire. L'innovation fut parfaitement accueillie. C'est pourquoi, en 1887, Engels, cédant aux sollicitations de ses amis, songea à faire profiter le public allemand du même avantage. Il lui parut même utile de fortifier encore les arguments apportés en faveur de la conception matérialiste de l'histoire par l'addition d'un nouvel exemple particulièrement démonstratif. Il résolut d'appliquer cette méthode à l'explication d'un événement historique que la plupart de ses lecteurs auraient vu s'accomplir sous leurs yeux, à la fon-

dation de l'Empire allemand par Bismarck et Guillaume 1^{er}.

Telle est l'origine de l'étude dont nous allons parler tout à l'heure. Son auteur l'intitula : *La force et l'économie dans le développement social*, se proposant de démontrer que le rôle de la force est secondaire, celui de l'économie prépondérant dans l'histoire.

Pour bien comprendre le but poursuivi par Engels, nous devons en effet nous arrêter un instant à la polémique que son travail avait pour mission de compléter, si son projet de publication eût été réalisé. Parmi les théories erronées qu'il avait combattues avec le plus de feu dans le système de Duehring, il faut compter la philosophie de l'histoire qui y était exposée, et que l'on peut nommer avec lui la théorie de la force. Le professeur berlinois s'exprimait ainsi : « Le développement des rapports politiques est le point fondamental en histoire, tandis que les rapports économiques ne sont qu'un effet, un cas particulier des premiers : par conséquent, ils n'ont jamais qu'une importance secondaire. Trompés par l'apparence, ajoutait-il, quelques-uns des récents théoriciens socialistes font d'une conception absolument inverse leur principe directeur. Ils veulent dériver des

circonstances économiques les circonstances politiques, qui seraient subordonnées et secondaires. C'est une erreur. L'élément primitif doit être recherché dans la force, dans la contrainte politique immédiate (*Staatsgewalt*), et non pas dans une force économique agissant indirectement (1).»

Engels et Marx étaient directement visés par ce passage, qui mettait en cause la conception matérialiste de l'histoire, base de leurs convictions et loi directrice de leur pensée. L'auteur de l'*Anti-Duehring* opposa donc à la théorie de la force une longue réfutation. Il lui refuse avant tout le mérite de la nouveauté. Il l'assimile à l'insuffisante conception de l'histoire-bataille, que tout le mouvement des idées modernes concourt à reléguer parmi les antiquités démodées. Elle lui semble faite pour les historiens qui ne mentionnent que les guerres, les traités, les avènements des monarques, les intrigues de cour, laissant dans l'ombre la vie et les sentiments de la masse obscure qui façonne le présent et prépare l'avenir.

Abordant la preuve de sa propre conception historique, Engels débute par un aveu qui surprend dans la bouche d'un révolutionnaire fougueux. Il

(1) *Anti-Duehring*, p. 133.

affirme que la violence et l'arbitraire sont loin d'avoir joué le rôle principal dans l'origine de la propriété privée. « La propriété privée n'apparaît pas le moins du monde dans l'histoire comme résultat du brigandage et de la force. Au contraire. » Elle s'est développée parallèlement à l'échange et au progrès de la production. On voit aujourd'hui encore les paysans de la Moselle se partager en paix leurs biens communaux, parce qu'ils jugent cette division plus favorable à leurs intérêts. « La propriété « par la force » n'est autre chose qu'une phrase prétentieuse qui dissimule mal l'ignorance du véritable enchaînement des faits (1). »

Dans les temps modernes, ce développement continu de la propriété, exprimé sous forme historique, n'est pas autre chose que l'histoire de l'évolution de la bourgeoisie. La lutte de cette classe contre les institutions féodales offre le plus éclatant témoignage en faveur du triomphe final des forces économiques. Engels montre que la bourgeoisie grandissante a presque constamment à combattre tous les pouvoirs de contrainte de l'État coalisés contre elle, car la plupart demeurent concentrés entre les mains de la noblesse, qui s'en est emparée

(1) *Anti-Duehring*, p. 167-169.

au début du moyen âge. Il est vrai que le tiers état jouit pendant quelque temps de l'appui de la royauté, qui a besoin de lui pour faciliter la centralisation moderne et sanctionner les progrès de l'absolutisme monarchique. Cette alliance est toutefois passagère, car, vers le siècle dernier, au moment de l'engagement décisif, la royauté appuie de nouveau la noblesse. Cependant, en Angleterre à la fin du dix-septième siècle, en France à la fin du dix-huitième, la bourgeoisie accomplit sa révolution d'une manière triomphante, et elle adapte les formes politiques et sociales (les rapports de la production, pour employer le langage de Marx) aux circonstances économiques (forces de production), dont elle incarne à ce moment l'évolution vers le progrès. Il suffit d'un coup d'œil pour le reconnaître. Avant la révolution, au point de vue politique, le noble est tout, le bourgeois rien ; au point de vue économique, c'est l'inverse qui est vrai. Après la révolution de la bourgeoisie, cette contradiction a disparu. Le tiers état est tout, de toutes façons. La situation politique est d'accord avec la situation économique.

Cependant, et c'est à cette conclusion qu'Engels veut amener son lecteur, cependant, comme le veut le processus dialectique de l'histoire de l'humana-

nité, l'équilibre ne fut atteint, cette fois encore, que pour un instant. L'évolution sociale a poursuivi sa marche au cours du dix-neuvième siècle. Le prolétariat est entré en ligne à son tour, et, sans nulle violence, par le seul jeu des forces économiques, il s'empare du devant de la scène, tandis que la bourgeoisie tend vers la situation de la noblesse de 1789 : elle devient une classe dont l'unique occupation se réduit à encaisser des revenus. Ce résultat, qu'elle est bien loin d'avoir voulu, s'est produit par la toute-puissance de l'évolution économique.

Les considérations d'Engels sur l'origine de la propriété privée (1), sur l'esclavage, qu'il considère comme un grand progrès, pour l'époque où il a pris naissance, sur le développement de cette bourgeoisie, aujourd'hui tant attaquée, sont bien caractéristiques. Il est vrai qu'elles sont en contradiction avec d'autres documents marxistes. Marx a consacré tout un livre du premier volume du *Capital* à expliquer par la violence l'origine de la grande propriété anglaise (2). Engels lui-même,

(1) *Anti-Duehring*, p. 190.

(2) Bien que Marx ait connu et approuvé l'*Anti-Duehring*, il est certain que la théorie de la force qu'on pourrait tirer de ses œuvres serait fort éloignée des exagérations polémiques d'Engels. Mais, ici comme sur d'autres questions, le parti socialiste allemand dans son ensemble a vu Marx à travers Engels.

dans ses *Origines de la famille*, de la propriété privée et de l'État, a parlé tout autrement de la naissance de la propriété. Comme agitateurs, tous deux cherchaient dans ces dernières thèses un effet d'émotion qui est en contradiction flagrante avec la conception matérialiste de l'histoire, dont l'attitude logique serait de considérer comme secondaires et négligeables les résultats sociaux de la violence, et qui tend, par sa nature même, à donner le pas à l'évolution sur la révolution. C'est pourquoi, lorsqu'ils abordent le terrain de la discussion philosophique et scientifique, on voit les marxistes renoncer à des effets d'émotion et d'indignation qu'ils réservent pour la propagande politique. Ils ne condamnent plus les abus du passé. Ils les justifient même, car ils attendent de cette attitude un avantage considérable. Ils espèrent amener de la sorte les esprits éclairés à considérer l'avènement du collectivisme comme un fait aussi inéluctable, aussi justifié, même au point de vue moral, par sa nécessité économique, que le furent à leur heure les institutions du passé dont il était de mode de dénoncer l'injustice, lorsque régnait la philosophie purement mécanique et antihistorique du dix-huitième siècle.

Avant d'aborder l'histoire des origines de l'Em-

pire allemand, nous nous attarderons encore un instant à la plus curieuse des applications de la conception matérialiste, parmi toutes celles que renferme l'*Anti-Duehring*. Engels, ayant fait son volontariat dans l'armée prussienne, conserva toujours un goût particulier pour les sciences militaires. Plus d'une fois ses publications anonymes sur les campagnes du milieu du siècle furent considérées dans le public comme les œuvres d'un officier vieilli sous le harnais, et ses amis l'avaient surnommé « le général ». Au cours de sa polémique contre Duehring, il résolut d'utiliser ses connaissances militaires pour donner à ses lecteurs une preuve éclatante de la prédominance du facteur économique dans l'histoire. Il prétendit démontrer que l'instrument même de la force et de la violence, l'armée, évolue sous l'influence de ce facteur. « Rien, dit-il, n'est plus dépendant des données économiques du moment que l'armée et la flotte (1). L'armement, la composition des corps de troupes, l'organisation, la tactique et la stratégie, dépendent avant toute autre chose de l'état contemporain de la production et des communications. Ce ne sont pas les « libres créations de l'intelligence »

(1) *Anti-Duehring*, p. 173.

des grands capitaines qui ont exercé une action décisive dans ce domaine, c'est l'invention d'armes plus parfaites et le changement dans le matériel en hommes (*Soldatenmaterial*). » Engels n'ose pas écrire « dans le moral du soldat », ce qui paraîtrait contredire sa thèse, au moins en apparence. On verra que c'est pourtant là ce qu'il veut dire, bien qu'il montre toujours cet état moral appuyé sur des intérêts matériels. « L'influence des grands capitaines, poursuit-il, se réduit tout au plus à adapter le mode de combat aux instruments et aux hommes nouveaux dont ils disposent. »

L'invention de la poudre et des armes à feu, progrès purement industriel, a transformé, au quatorzième siècle, tout l'art de la guerre. Pour se procurer les moyens de destruction nouveaux, il fallait de l'argent et une industrie développée, que possédaient seuls les citoyens des villes.

Les armes à feu furent donc, dès l'origine, celles des villes et de la royauté, qui recherchait à ce moment leur appui pour réduire la noblesse féodale. Celle-ci vit bientôt les murailles de ses forteresses éventrées par les boulets du canon, ses armures de fer percées par les balles de l'arquebuse. Sa prépondérance sans contrepoids prit fin dès cet instant, et l'art de l'ingénieur

commença de jouer un grand rôle à la guerre.

Pourtant, le perfectionnement des armes à feu fut très lent. L'artillerie demeura lourde et le fusil grossier. Trois siècles s'écoulèrent avant l'invention de fusils qui permissent d'armer toute l'infanterie. Ce fut au début du dix-huitième siècle que le fusil à pierre, muni d'une baïonnette, remplaça définitivement la pique. L'infanterie de cette époque était recrutée parmi les couches les plus basses de la population, souvent par la fraude et la violence, et sa cohésion n'était obtenue que par le bâton et la discipline la plus dure. La tactique dut être adaptée à cet état de choses, et elle atteignit sous le grand Frédéric sa plus haute perfection. « Toute l'infanterie d'une armée (1), dit Engels, était disposée en un très long rectangle creux à trois côtés et, une fois en ordre de bataille, ne pouvait se mouvoir que d'ensemble : tout au plus était-il possible à l'une des deux ailes de s'avancer ou de se retirer quelque peu. Cette masse pesante n'était capable de se mouvoir en ordre qu'en terrain parfaitement plat, et toujours d'une façon très lente (soixante-quinze pas à la minute). Il ne fallait pas songer à modifier l'ordre

(1) *Anti-Duehring*, p. 174.

de bataille au cours de l'action, et, une fois le feu commencé, la victoire ou la défaite se décidaient rapidement et d'un seul coup. »

La guerre d'indépendance d'Amérique mit en ligne des troupes d'une tout autre composition. Les colons anglo-saxons révoltés, habiles tireurs, combattant pour leurs plus chers intérêts, trouvèrent d'instinct le moyen de compenser leur manque d'exercice par l'emploi d'essaims de tirailleurs, à l'allure rapide, profitant des moindres abris, disparus aussitôt que signalés, et qui eurent bientôt raison de leurs lourds adversaires.

La Révolution française acheva l'œuvre de révolution tactique commencée par la révolution d'Amérique. Les volontaires de la République naissante étaient très nombreux et mal exercés. Afin d'accroître la rigueur de son raisonnement, Engels n'a pas un mot pour le facteur moral, pour l'enthousiasme révolutionnaire et la haine de l'étranger. « Mais, continue-il, ces jeunes troupes ne pouvaient se contenter, comme les citoyens des États-Unis, d'une guerre de tirailleurs, qui laissât sans cesse le champ libre à l'ennemi, harcelé par eux sans relâche. Ils devaient couvrir Paris et conserver la capitale à la Révolution, sous peine de compromettre l'exis-

tence du nouvel état de choses. Il leur fallait donc vaincre en bataille rangée pour arrêter l'ennemi. Il fallait trouver une formation se prêtant à l'emploi utile de grandes masses, et « elle se trouva » dans la colonne. »

Tournure de phrase indéterminée, qui laisse aussi peu de place que possible à l'initiative des généraux. La colonne permettait à des troupes peu exercées de se mouvoir avec un certain ordre, et même d'obtenir une plus grande rapidité que la ligne (cent pas et plus à la minute). Elle permettait de briser la forme rigide du vieil ordre de bataille, et, par conséquent, de combattre sur des terrains défavorables aux troupes en lignes. Les tirailleurs ayant d'abord fatigué l'ennemi, la colonne venait agir au point décisif.

Napoléon s'empara de cette tactique et la porta à sa perfection par l'organisation de corps d'armée qui renfermaient des troupes de toutes armes, et formaient de la sorte un ensemble se suffisant à lui-même.

Remarquons que deux progrès, purement matériels, avaient seuls rendu possible l'adoption de la tactique nouvelle. D'une part, le grand allègement de l'affût du canon, obtenu par Gribeauval, permit à l'artillerie une mobilité beau-

coup plus considérable. D'autre part, ayant emprunté au fusil de chasse la courbure de sa crosse, le fusil de guerre devint capable de viser un individu isolé, et non plus une ligne tout entière, seul but qui fût possible avec l'antique crosse, dont la direction prolongeait tout droit le canon de l'arme. Ce dernier progrès était, on le conçoit, la condition indispensable du combat en tirailleurs.

La levée en masse de la période révolutionnaire se réduisit bientôt à la conscription restreinte, et fut adoptée, sous cette forme, par la plupart des États de l'Europe. Seule, la Prusse essaya, par le système de la landwehr, d'utiliser la force défensive du peuple tout entier. La première aussi, elle arma ses troupes du fusil se chargeant par la culasse. Elle recueillit le fruit de sa prévoyance en 1866, sur les champs de bataille de Bohême.

Mais, en 1870, les deux armées en présence étaient munies d'armes analogues. Le commandement prussien crut avoir trouvé une formation qui répondit à ce nouvel état de choses : c'était la colonne de compagnie. Elle fut essayée à Saint-Privat, le 18 août, par la garde prussienne. Les cinq régiments qui avaient pris la plus grande

part à l'action y perdirent le tiers de leur effectif, 176 officiers et 5,114 hommes. Dès lors, la colonne de compagnie fut jugée et condamnée par les troupes. Aucun effort de leurs chefs ne put les empêcher de se diviser sous le feu en petits groupes de tirailleurs. L'instinct des hommes avait, cette fois encore, découvert la tactique la plus propre à les défendre contre les dangers qu'ils devaient affronter. La campagne se poursuivit dès lors avec la méthode des tirailleurs, complétée par le pas de charge dans la zone dangereuse, afin de la franchir le plus rapidement possible.

Nous laissons aux spéicislistes à juger l'amusant exposé d'Engels; il trahit déjà les faiblesses de la conception matérialiste de l'histoire, tout en mettant en relief sa puissance de persuasion. Nous allons retrouver la même impression en abordant l'étude sur « la force et l'économie dans le développement social ».

II

Si, en effet, nous portons maintenant notre attention sur l'œuvre posthume d'Engels, dont nous

avons expliqué l'origine et essayé de préparer la pleine intelligence, nous verrons se marquer plus nettement, dans l'étude d'une période historique déterminée et bien connue dans ses détails, les qualités et les défauts de la méthode qu'il a cru devoir employer. Au cours de cette recherche attentive des causes économiques, parmi les événements politiques contemporains, les trouvailles paraîtront souvent ingénieuses, les résultats frappants, les conclusions pénétrantes. Mais, dans ce travail de patiente broderie, les lacunes inévitables se produisent, la trame insuffisante du tissu se déchire. L'outil nouveau refuse le service dans la main de l'ouvrier trop confiant. Plus ou moins adroitement, celui-ci doit en substituer au premier de plus connus et de plus vulgaires, jusqu'à ce que, l'occasion redevenue favorable, il se saisisse de nouveau de son instrument de prédilection et le manie avec dextérité, sous les yeux du spectateur captivé.

Dans l'explication des causes générales, de la préparation lointaine de l'unité allemande, la méthode d'Engels attache et séduit tout d'abord. Il dit le développement rapide de l'industrie allemande depuis 1840, la construction des chemins de fer, la navigation transatlantique favorisée par

le mouvement d'émigration qui emporte vers le Nouveau Monde le trop-plein de la population germanique. « Plus que jamais les marchands allemands s'établirent dans les villes commerçantes d'outre-mer, s'emparèrent comme intermédiaires d'une grande partie du commerce du monde, et vendirent, non plus seulement des produits anglais, mais aussi des objets manufacturés en Allemagne.

« Cette industrie, qui se développait puissamment, et le commerce, qui suivait ses traces, trouvaient des entraves insupportables dans le morcellement de l'Allemagne et dans ses multiples législations commerciales et industrielles. Chaque fois que l'on franchissait quelques milles de distance, c'était un autre règlement du change, d'autres conditions pour exercer un métier, d'autres chicanes, d'autres entraves bureaucratiques ou fiscales, souvent encore des règlements restrictifs de corporations que nulle concession n'était capable de satisfaire. Ajoutez les nombreux codes locaux, les difficultés des permis de séjour, qui empêchaient les capitalistes d'amener des forces de travail en nombre suffisant sur un point déterminé, là où la présence de métal, de houille, de forces hydrauliques, ou d'autres avantages naturels, indiquaient l'emplacement d'entreprises in-

dustrielles. La possibilité d'exploiter sans entraves l'immense masse de forces de travail que renfermait la patrie, était la première condition du développement industriel. Et, partout où le patriotique fabricant attirait de loin des ouvriers, la police, ou les autorités chargées des pauvres, interdisaient l'établissement des nouveaux venus. Un droit civil unique pour toute l'Allemagne, une entière liberté d'élection de domicile, une législation d'ensemble pour le commerce et pour l'industrie, ce n'étaient plus là des rêves patriotiques formés par des étudiants exaltés, mais bien des nécessités vitales pour l'industrie.

« Dans chaque État, grand ou petit, une monnaie différente, d'autres poids et mesures, parfois deux ou trois systèmes dans le même État. Et, parmi ces innombrables sortes de monnaies, de poids et de mesures, aucune reconnue et adoptée sur le marché du monde !

« Les fabricants et marchands, qui abordaient le marché du monde et y entraient en concurrence par l'importation d'articles allemands, devaient ajouter à toutes les monnaies, poids et mesures locales, la considération de celles de l'étranger. Le fil de coton était compté en livres anglaises, les tissus de soie mesurés en mètres français. Les rè-

glements de compte avec l'étranger étaient établis en livres sterling, dollars, ou francs. Comment de grandes institutions de crédit auraient-elles pu s'élever sur ces étroits domaines monétaires, recevant ici des billets de banque en florins, là en thalers prussiens : en outre, les thalers or, les thalers *neue Zweidrittel*, marks en banque, marks courants, étalon de vingt florins, étalon de vingt-quatre florins, toutes monnaies soumises aux éternelles fluctuations des cours.

« Pour surmonter ces difficultés, que de forces perdues en frottements inutiles, que d'argent et de temps gaspillés ! On commençait enfin, en Allemagne, à comprendre cette vérité que, à notre époque, le temps est de l'argent. »

On ne peut nier que cette esquisse ne soit prestement brossée, et qu'elle ne laisse une impression de réalité saisissante.

« Sur le marché du monde, continue notre auteur, la jeune industrie allemande avait encore à conquérir sa place. L'exportation seule lui permettait de se fortifier. La condition indispensable, c'était de trouver à l'étranger la protection du droit des gens. Le marchand anglais, français, américain, pouvait, à l'étranger, se permettre plus que chez lui. Son ambassade, et même, en cas de né-

cessité, quelques vaisseaux de guerre, parlaient pour lui.

« Cependant, que dire des Allemands ? L'Autrichien pouvait bien s'appuyer un peu sur sa légation dans le Levant : ailleurs, elle ne lui servait guère. Mais, lorsqu'un marchand prussien à l'étranger venait se plaindre à son ambassadeur de quelque dommage ou de quelque injustice, il recevait presque toujours la réponse suivante : « Vous n'avez que ce que vous méritez. Que venez-vous faire ici ? Pourquoi ne pas rester tranquillement chez vous ? » Enfin le citoyen des petits États était partout absolument sans aucun droit, et les marchands allemands se plaçaient toujours sous la protection étrangère, française, anglaise ou américaine, ou bien se faisaient naturaliser au plus tôt dans leur nouvelle patrie. Quand bien même leurs ambassadeurs se fussent employés en leur faveur, de quoi cela eût-il servi ? Les diplomates germaniques étaient traités au delà des mers comme des décrotteurs.

« On voit donc que l'aspiration vers une patrie unifiée possédait dès lors une base tout à fait matérielle. Ce n'était plus le vague effort d'étudiants réunis à la Wartburg, tandis que « le courage et la force s'enflammaient dans les cœurs allemands »,

tandis que, comme dans l'hymne français, les jeunes gens s'en allaient dans la tourmente combattre et mourir pour la patrie, afin de rétablir la splendeur impériale du moyen âge romantique. Les temps étaient bien loin où ces jeunes amoureux de la tempête devenaient sur leurs vieux jours de banals valets de princes, piétistes et absolutistes. Ce n'était pas davantage l'acclamation à l'unité, déjà bien plus rapprochée des choses terrestres, que poussaient, aux fêtes de Hambach, les avocats et autres idéologues de la bourgeoisie. Ceux-là croyaient aimer pour elles-mêmes la liberté et l'unité, sans songer que l'idéal suisse d'une république de cantons, qui s'imposait aux plus clairvoyants d'entre eux, était aussi irréalisable que l'empire des Hohenstaufen rêvé par les étudiants.

« Non, cette fois, c'était, issu d'une nécessité d'affaire immédiate, le vœu du marchand et de l'industriel pratiques. Ils voulaient balayer l'administration pillarde des petits États, condamnés depuis longtemps par l'histoire et barrant le chemin au libre développement de l'industrie et du commerce. Ils voulaient supprimer ces difficultés superflues que l'homme d'affaires allemand devait d'abord surmonter chez lui, avant d'aborder le marché du monde, sur lequel tous ses concurrents

arrivaient sans les avoir rencontrées. L'unité allemande était devenue *une nécessité économique*. Les gens qui maintenant la réclamaient, savaient enfin ce qu'ils voulaient. Élevés dans le commerce et pour le commerce, ils savaient traiter une affaire, et l'on pouvait traiter avec eux. Ils n'ignoraient pas qu'il faut faire d'abord le prix le plus haut, afin de pouvoir en rabattre libéralement ensuite. Ils célébraient donc la patrie allemande, en y comprenant la Styrie, le Tyrol et l'Autriche, « riche en honneurs et en triomphes ». Ils chantaient : « Depuis la Maas jusqu'à la Memel, depuis l'Etsch jusqu'au Belt, Allemagne, Allemagne par-dessus toute chose dans le monde. » Mais ils étaient prêts à accepter, sur cette patrie qui semblait devoir toujours s'étendre, un très important rabais, 25 ou 30 pour 100, à condition qu'on les payât comptant. Leur plan pour réaliser l'unité était tout fait et immédiatement praticable. »

Nous avons donné cette longue citation du début de l'œuvre d'Engels, parce que elle est éminemment caractéristique. L'exposition est spirituelle, mordante et, jusqu'à un certain point, exacte et profonde dans les grandes lignes. Appliquée à l'histoire contemporaine, cette méthode se prête merveilleusement au style satirique. L'exposé

historique lui emprunte même une apparence de pamphlet, qu'on retrouve encore plus marquée dans les œuvres analogues de Marx, auxquelles a manqué ce recul de vingt-cinq ou cinquante années qui éclaircit le regard d'Engels.

Mais, après ce début brillant, le facteur économique, ayant donné tout le résultat qu'il est capable de produire sous la plume d'un habile écrivain, passe au second plan, et n'apparaît plus dès lors que par intermittences dans l'œuvre d'Engels.

Elle continue par un piquant exposé de la lutte diplomatique et politique de Bismarck contre Napoléon III, dans laquelle les considérations économiques ne jouèrent certainement qu'un rôle tout à fait secondaire. S'il est vrai de dire que l'empereur des Français, vivante incarnation de la légende napoléonienne, avait pris l'engagement tacite d'étendre à tout prix les frontières de la France ; s'il est exact et spirituel de faire remarquer que Bismarck apprit beaucoup de son rival et employa les mêmes procédés de gouvernement, il est bien difficile de faire intervenir, dans leur duel mémorable, les questions industrielles et commerciales. Cependant, en y forçant certains traits, le portrait moral du premier de ces deux

hommes fournit encore matière à une page éclatante.

« Louis-Napoléon était devenu l'idole de la bourgeoisie européenne. Non seulement parce qu'il avait « sauvé la société » le 2 décembre 1851, anéantissant, il est vrai, la domination politique de la bourgeoisie, mais sauvant sa domination sociale : Non seulement parce qu'il avait montré comment le suffrage universel pouvait se transformer, au milieu de conditions favorables, en un instrument d'oppression de la masse. Non seulement parce que, sous son gouvernement, l'industrie, le commerce, et en particulier la spéculation et le jeu de bourse avaient pris un essort inouï jusque-là. Mais, avant tout, parce que la bourgeoisie reconnaissait en lui le premier « grand homme d'État » qui fût la chair de sa chair et le sang de son sang. C'était un parvenu, comme l'est tout véritable bourgeois. Ayant vogué dans toutes les eaux, conspirateur carbonaro en Italie, officier d'artillerie en Suisse, bohème somptueux et endetté en Angleterre, mais partout et toujours prétendant, il s'était préparé, par son passé d'aventurier et sa démonétisation morale en tous pays, au rôle d'empereur des Français et d'arbitre des destins de l'Europe. Tel le bourgeois type, l'Américain, se

prépare à devenir millionnaire par une série de banqueroutes simples ou frauduleuses. Une fois empereur, il ne se contenta pas de mettre la politique au service du gain capitaliste et du jeu de bourse, il exerça l'art de la politique d'après les principes du jeu de bourse, et prétendit « spéculer « sur le principe des nationalités. »

Au terme de ce feu d'artifice éblouissant, la dernière phrase trahit le côté faible d'une pareille argumentation, car elle n'est guère qu'une métaphore, plus frappante que les précédentes, mais aussi plus osée et moins explicative encore. C'est là un péché mignon que les maîtres de l'école marxiste se sont parfois permis. Ils ont fait en ce genre de véritables trouvailles, mots de journalistes, incisifs et accablants pour l'adversaire, mais faibles arguments d'historiens.

Le désir de mettre en relief les motifs économiques entraîne Engels plus loin encore. Lisons par exemple cette phrase, que l'on rencontre un peu plus loin dans son étude :

« Le *Nationalverein*, profondément libéral, exigeait avant tout l'union sous l'hégémonie de la Prusse : d'une Prusse libérale, s'il était possible, d'une Prusse telle qu'elle était, si cela devenait absolument nécessaire. Car il fallait enfin mar-

cher de l'avant ; il fallait relever la misérable situation des Allemands considérés sur le *marché du monde* comme des créatures de second ordre ; il fallait châtier le Danemark, montrer les dents aux « grandes puissances dans le Schleswig-Holstein, etc. »

Il est certain que le « marché du monde » n'apparaît ici que pour rappeler à tout prix la conception matérialiste de l'histoire, dont il n'était plus question depuis quelques pages. Le mot est tout à fait inattendu. L'ensemble de la phrase montre bien que l'intention du *Nationalverein* était avant tout politique, et qu'il faudrait dire : « Il importait de relever la misérable situation de l'Allemagne sur l'échiquier européen, et, par une action énergique, d'imposer enfin aux grandes puissances le respect du nom allemand. »

Sans doute, si l'on tient compte des considérations présentées précédemment par Engels, c'était agir indirectement sur le marché du monde. Mais il n'en est pas moins vrai que l'effort de l'auteur est ici visible pour attirer au premier plan ce marché du monde, peu intéressé à la question des duchés.

Les attraites de la méthode apparaissent de nouveau lorsqu'il s'agit de tracer les grandes lignes

de la situation politique dans l'Italie de 1859, comme il a été fait précédemment pour l'Allemagne, vers la même époque.

« En Italie régnait encore à ce moment la manufacture proprement dite. La grande industrie demeurait dans les langes. La classe ouvrière était bien loin d'être entièrement expropriée et prolétarisée. Dans les villes, elle possédait encore ses instruments de production. A la campagne, le gain industriel demeurait un accessoire pour le paysan, petit propriétaire ou petit fermier. En conséquence, l'énergie de la bourgeoisie n'était pas affaiblie par l'opposition d'un prolétariat moderne, conscient de ses intérêts de classe. D'ailleurs, le morcellement du pays ne reposant là que sur la contrainte de la domination étrangère, sous la protection de laquelle les princes poussaient à l'extrême la mauvaise administration des affaires publiques, la noblesse terrienne et la population des villes soutenaient la bourgeoisie, champion de l'indépendance nationale. »

Voilà un exposé insuffisant peut-être, mais suggestif et vivant.

Quoique moins nouvelles, les pages qui traitent du Zollverein et de son importance pour la situation de la Prusse en Allemagne sont particulière-

ment bien venues, comme il fallait s'y attendre, puisque c'est là un fait qui rentre admirablement dans le cadre de la conception matérialiste de l'histoire.

Les guerres de Danemark et de Bohême fournissent à Engels l'occasion de développer quelques-unes de ces considérations militaires pour lesquelles il croyait posséder une compétence particulière. Son éditeur avoue cependant qu'il s'était entièrement trompé dans ses pronostics sur l'armée prussienne, jusqu'au début de la campagne de Sadowa. Il reconnut à ce moment son erreur, et rendit justice à la préparation remarquable de ce fait d'armes.

Les pages consacrées à la guerre de 1870 n'ont guère plus de rapport avec la conception matérialiste de l'histoire, mais elles sont à lire, comme les aveux d'un écrivain d'opposition, qui n'est pas contraint d'imiter l'hypocrisie officielle des historiens patentés.

« Personne au monde, dit Engels, n'a la haine du Français au même degré que le junker prussien. Non seulement le junker, qui auparavant ne payait pas d'impôts, a eu beaucoup à souffrir de la correction qu'il s'était attirée par son propre aveuglement entre 1806 et 1813, mais, ce qui est

pis encore, ces Français maudits ont, par leur criminelle Révolution, troublé les têtes de telle sorte que l'antique suprématie du junker est entrée en grande partie dans la tombe, même dans la vicille Prusse. Les pauvres junkers doivent en défendre les restes sans relâche, par un combat de chaque jour. Un grand nombre d'entre eux sont déjà tombés à l'état misérable de gentilshommes parasites et ruinés.

« Il importait donc de se venger sur la France, et les officiers junkers y pourvurent, sous la conduite de Bismarck. On s'était procuré les listes des contributions de guerre levées jadis par les Français en Prusse : on calcula d'après cela les tributs à exiger en France de chaque ville et de chaque département, non sans tenir compte, naturellement, de la richesse bien supérieure du pays. On réquisitionna aliments, fourrages, vêtements, chaussures, avec une brutalité affichée à dessein. Un maire des Ardennes reçut vingt-cinq coups de bâton sans procès, pour s'être déclaré incapable de fournir une réquisition : le gouvernement français en a fourni la preuve officielle. Les francs-tireurs, qui agissaient exactement d'après les prescriptions du règlement de la landsturm en 1813, comme s'ils l'avaient étudié ex-

pressément, furent fusillés sans merci, partout où l'on put s'en saisir.

« Même les histoires de pendules envoyées en Allemagne sont exactes, et la *Gazette de Cologne* en a parlé en son temps. Seulement, ces pendules, à l'avis des consciences prussiennes, n'auraient pas été volées, mais trouvées, comme objets sans propriétaires, dans les maisons de campagne abandonnées par leurs maîtres dans la banlieue de Paris, et aussitôt confisquées en faveur des bien-aimés laissés au pays. Ainsi, malgré la conduite exemplaire de la troupe et d'une grande partie du corps des officiers, les junkers, conduits par Bismarck, firent en sorte que le caractère spécifiquement prussien de la guerre fût conservé, et inculqué aux Français à coups de bâton. De la sorte, l'armée entière fut rendue responsable aux yeux de l'étranger de la haine mesquine des junkers. »

L'aversion des socialistes pour Bismarck et le parti féodal prussien se fait sentir dans ces violentes accusations. Elle n'est pas moins évidente dans le chapitre consacré à l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Bien qu'Engels en comprenne les avantages stratégiques, ce fut, à son avis, la première grande faute politique de Bismarck. Par là, l'al-

liance de la France et de la Russie devint inévitable, et la paix armée s'imposa à l'Europe, avec toutes ses conséquences funestes. Arrivé à ce point de son argumentation, l'ami de Marx se laisse séduire une fois encore par le démon de la prophétie, qui lui joue l'un de ses tours habituels. Si la paix a été maintenue pendant dix-sept années, écrit Engels en 1887, c'est que pour avoir son plein effet, le système des réserves, adopté par la France et par la Russie, à l'exemple de l'Allemagne, exige au moins seize ans de fonctionnement, vingt-cinq ans même, depuis les nouveaux perfectionnements apportés par la Prusse à cette organisation militaire. Mais, en 1897, vingt-six ans au moins s'étaient écoulés depuis la guerre de 1870-1871. Si une guerre européenne eût été menaçante, le conflit gréco-turc fournit à ce moment la plus belle occasion dont pût s'emparer un gouvernement belliqueux. Cette fois encore, le pronostic d'Engels a été contredit par les événements.

Revenant à l'Alsace, il justifie Louis XIV et ses célèbres chambres de réunion, par l'emploi que la Prusse a fait plus d'une fois de moyens analogues. Cette nation s'est enlevé de la sorte le droit de protester contre l'œuvre de la politique française au dix-septième siècle.

Il faut noter que, à l'exemple de Lassalle dans sa brochure sur la guerre d'Italie, Engels voit dans la Révolution française l'événement qui cimentait définitivement l'union de l'Alsace avec la France. Toutefois, Lassalle, sous l'influence de sa conception idéaliste de l'histoire, explique ce rapprochement par une influence morale, par l'élan patriotique qui souleva toutes les provinces de la France de 1792 contre la coalition européenne et par les sentiments exprimés dans la *Marseillaise*. Fidèle à la conception matérialiste de l'histoire, Engels cherche plus profondément et attribue, en dernier ressort, la reconnaissance des Alsaciens pour leur nouvelle patrie aux bienfaits matériels de la Révolution : suppression des entraves féodales et de la corvée, développement de la petite propriété, etc.

Quelle qu'ait été l'origine de la sympathie de l'Alsace pour le mouvement révolutionnaire, nulle province française n'y prit part avec un enthousiasme plus sincère. Bien plus, lorsque les Allemands, non contents de demeurer eux-mêmes dans l'esclavage, prêtèrent à leurs oppresseurs l'appui de leurs bras pour les aider à replacer sous le joug la France délivrée de ses chaînes, c'en fut fait pour jamais des sympathies allemandes sur la rive

gauche du Rhin. On y apprit à haïr et à mépriser l'Allemagne. Ce fut à Strasbourg que naquit la *Marseillaise* : ce furent les Alsaciens qui la chantèrent les premiers.

« La Révolution française, ajoute Engels, n'a-t-elle pas opéré le même miracle chez les Flamands au nord, chez les Celtes de Bretagne, chez les Italiens de la Corse, en les incorporant définitivement à la France? Et ce sentiment fut durable, car il résista aux désastres de 1814. Quand les alliés pénétrèrent sur le territoire français, ils trouvèrent en Alsace les ennemis les plus acharnés, la résistance populaire la plus tenace. » L'annexion de l'Alsace-Lorraine fut donc pour Bismarck une sorte de revanche prise par le hobereau féodal sur l'esprit de la Révolution.

L'union morale de l'Alsace avec l'Allemagne a-t-elle du moins fait quelques progrès depuis 1871? Au contraire, répond Engels en 1887. On a soumis ce pays au régime de la dictature, tandis que la France avait la République. On lui impose l'importunité pédante de l'administration prussienne, en comparaison de laquelle l'intrusion du préfet français, que la loi réglait du moins strictement, a fini par prendre, dans les souvenirs des Alsaciens, l'aspect d'un âge d'or envolé. On

a supprimé la liberté de la presse, la liberté de réunion et d'association. On a renvoyé les conseils municipaux indociles, pour les remplacer par des bureaucrates allemands pleins d'arrogance.

Après tant de maladresses, conclut notre auteur, avons-nous le droit de nous irriter si les Alsaciens sont ce qu'ils sont ? Pas le moins du monde. Leur résistance à la germanisation est un fait matériel qu'il faut expliquer et non pas incriminer. Combien de fautes historiques, combien d'erreurs colossales a dû commettre l'Allemagne pour amener l'Alsace à cet état d'esprit irréductible ! Il faut une grande légèreté pour s'imaginer que deux campagnes heureuses et dix-sept années de dictature bismarckienne suffisent pour effacer les conséquences entraînées par trois siècles d'une histoire remplie de hontes.

L'avenir nous apprendra si, sur ce point encore, l'ami de Marx aura prophétisé trop légèrement.

III

Bien qu'Engels n'ait pas terminé son étude sur
« la force et l'économie dans le développement

social », il a commencé d'appliquer sa conception historique aux annales du jeune empire allemand. Nous lui emprunterons d'intéressants portraits des différents types sociaux qui sont les acteurs de la scène politique en Allemagne, et nous indiquerons ensuite les prévisions que forment actuellement ses disciples sur le cours probable de l'évolution historique au delà du Rhin.

Engels nous présente d'abord le gentilhomme campagnard prussien, le junker. On sait que ce mot est fort employé dans le langage politique de nos voisins. Il est passé dans l'usage de le traduire en français par « hobereau » (1). Le junker est surtout chez lui dans les vieilles provinces prussiennes, à l'est de l'Elbe. Il cultive souvent ses terres en personne, parfois par l'intermédiaire de régisseurs. En outre, au cours de ce dernier quart de siècle, il est devenu très fréquemment industriel, propriétaire de distilleries ou de sucreries.

(1) C'est à tort, croyons-nous. Car, d'après son étymologie, « junger Herr », il offre pour équivalent le mot français « damoiseau », qui en rend mieux le sens figuré. En effet, le mot hobereau implique surtout l'idée de médiocrité, sinon de pauvreté, et il y a encore parmi les junkers de très riches seigneurs. bien que la crise agricole pèse en ce moment sur cette classe de propriétaires. Au contraire le mot « damoiseau » exprimerait mieux l'état d'esprit réactionnaire, la morgue, les prétentions féodales du junker.

-- Son domaine est la plupart du temps constitué en majorat, en faveur de l'aîné de la famille. Les fils cadets entrent dans l'armée ou dans les services civils de l'État. Ils sont la force de ce corps d'officiers et de cette bureaucratie prussienne qui ont donné aux Hohenzollern l'empire d'Allemagne. Au dernier échelon de cette classe se forme, dit Engels, un groupe de parasites, un prolétariat de la noblesse, qui vit de dettes, de jeu, de bassesses, de mendicité, et de l'espionnage politique (1). L'ensemble de ces différentes couches forme la classe des junkers, l'un des appuis principaux de l'antique État prussien, mais capable, en retour, d'imposer à l'occasion sa volonté à ses rois.

L'existence de cette classe est fort menacée depuis vingt-cinq ans. Les exigences du rang qu'elle doit soutenir lui rendent chaque jour la vie plus coûteuse et plus difficile. Conduire ses fils cadets jusqu'au grade de lieutenant, ou d'assesseur civil, marier ses filles dans son milieu, le junker n'y peut suffire sans de grosses dépenses. Et, comme ce sont là des devoirs dont l'accomplissement fait taire par son impérieuse nécessité toute autre considération, on supplée à l'insuffi-

(1) On l'a vu par le récent scandale de l'affaire « de Tausch ».

sance des revenus par des emprunts et par des hypothèques. Si l'on en croit les socialistes, toute cette aristocratie se maintient avec peine en équilibre instable sur le bord d'un abîme. Le moindre incident, craintes pour la paix, moisson perdue, crise commerciale, suffit à précipiter quelques junkers dans la ruine. Une guerre leur serait fatale. Ils ne se soutiennent que par l'assistance de l'État, et ils forment ce parti agrarien qui pousse le gouvernement de l'Empire aux exagérations les plus outrées du protectionnisme.

Au reste, nulle assistance n'est capable de les faire vivre longtemps encore. C'est une classe qui est condamnée à disparaître.

A côté de ces grands propriétaires fonciers, les petits cultivateurs, les paysans, forment un groupe qui demeure peu actif en politique. Ils sont plutôt indifférents ou réactionnaires : ultramontains sur le Rhin, particularistes ailleurs. Le régime de la monnaie, qui a remplacé les antiques paiements en nature, amènera à la longue la disparition des petits propriétaires agricoles, qui sont dès aujourd'hui endettés et dévorés par les hypothèques comme les nobles leurs voisins. — Les socialistes ne s'arrêtent guère, d'ailleurs, à la question des paysans, et pour cause, car elle demeure en

Allemagne un de leurs soucis les plus graves.

Pour la bourgeoisie allemande, elle est en plein essor économique depuis 1848. Elle s'est enrichie par les progrès des chemins de fer, de la navigation, par la part qu'elle a prise à l'exploitation des mines d'or de la Californie et de l'Australie. — Depuis 1870, la disparition de toutes les entraves intérieures et la situation que l'Empire s'est acquise dans le monde ont donné un nouvel élan à cette marche triomphale. L'Allemagne s'est élevée au rang de grande nation industrielle. — Cette bourgeoisie puissante crut saisir la suprématie politique en 1848 et en 1860. Elle lui échappa presque entièrement par l'avènement de Bismarck appuyé sur les junkers. L'histoire de l'Empire pendant ce dernier quart de siècle est celle de la lutte entre ces deux classes qui se disputent le pouvoir. Nous y reviendrons tout à l'heure.

La force de la petite bourgeoisie résidait surtout autrefois dans les artisans, maîtres des différents métiers, si puissamment organisés en corporations par le moyen âge, et qui restaient plus nombreux en Allemagne qu'en tout autre pays, parce que le progrès économique y avait été plus lent qu'ailleurs. L'extension de la grande industrie enleva toute prospérité à ces professions manuelles qui

avaient jadis le monopole de la production nationale. Banqueroutes périodiques, changement incessant d'occupations y devinrent la règle. « Cette classe autrefois si stable, dit Engels, qui avait formé les troupes les plus solides du philistinisme allemand, perdit sa bonne humeur, sa souplesse, sa discipline, ses anciennes qualités d'obéissance, de religion et d'honorabilité, pour tomber dans une sombre détresse et dans l'aversion du sort que lui faisait la Providence. » Une partie de ces malheureux se prit à réclamer à grands cris le rétablissement des privilèges corporatifs; une autre se fit progressiste; une troisième alla jusqu'au socialisme et forme un des éléments de ce parti. — Ici encore, il convient de ne pas oublier que le parti socialiste allemand exagère volontiers la détresse des classes moyennes sous le régime capitaliste.

Quelques mots seulement sont consacrés aux ouvriers dans cette rapide revue des éléments politiques de l'Allemagne contemporaine, car, la doctrine marxiste ayant été faite pour eux, sur mesure pour ainsi dire, on peut considérer qu'ils lui sont ou lui seront acquis. Réveillés de leur torpeur par la voix de Lassale, ils se rallièrent bientôt, sans exception, aux idées de Marx, abandonnant la conception dangereuse qui les avait d'abord sé-

duits dans la bouche de leur grand agitateur : celle d'un parti socialiste bonapartiste constitué avec l'assistance de l'État bismarckien.

La conclusion d'Engels est pessimiste. Il voyait, en 1888, la guerre européenne imminente, et le « chaos » universel dans un avenir prochain. Il pensait, comme beaucoup de ses contemporains à cette époque, que l'Empire ne survivrait guère à ses fondateurs, au vieux Guillaume de Prusse, à Moltke, à Bismarck. Dix années ont passé sans lui donner raison, et ses disciples les plus fidèles sont encore réduits à s'en remettre à l'avenir du soin de réaliser les prédictions de leur maître (1).

On peut cependant chercher aux considérations que nous avons exposées une conclusion moins hasardée, mise au point, pour ainsi dire, et au courant des événements accomplis depuis dix années. Nous l'avons trouvée sous la plume d'un publiciste qui est aujourd'hui le partisan le plus convaincu peut-être de la conception matérialiste de l'histoire, dont il a essayé plusieurs applications.

(1) Une traduction française de : *La force et l'économie dans le développement social* a paru dans le *Devenir social*, revue marxiste rédigée d'ordinaire avec autant de science que de bonne foi, 1896, nos 6, 7, 8, 9, 10. On l'a fait précéder des chapitres de l'*Anti-Duehring* que, dans la pensée de son auteur, cette étude avait pour but de compléter.

M. Kautsky a employé en effet cette méthode pour exposer l'œuvre de Thomas Morus, la situation de la France en 1789, et, plus récemment, quelques chapitres de l'histoire générale du socialisme. Il est passé maître dans l'art de s'en servir.

Cet écrivain fut amené, à la fin de l'année 1897, à donner son avis sur une question qui soulève les plus vives discussions dans la presse socialiste allemande : celle de la participation du parti aux élections du Landtag prussien. M. Kautsky, qui est plutôt partisan de cet essai, malgré les compromissions avec les partis bourgeois, qu'il menace d'entraîner avec lui, a combattu, dans un article de la *Neue Zeit* (1) (qu'il dirige), l'expression de « masse réactionnaire » dont on abuse dans son parti, pour englober dans un mépris universel tout ce qui n'est pas socialiste. Il assure que (si toutefois une pareille situation a jamais existé, ce qui demeure problématique) les classes capitalistes ont aujourd'hui cessé de former une masse réactionnaire, au sein de laquelle une haine commune contre le socialisme maintiendrait une cohésion factice. Pour démontrer cette assertion, il a analysé, au point de vue des intérêts matériels et

(1) *Neue Zeit*, t. XV, p. 45.

de leur répercussion dans les faits, la situation qui a été créée par le gouvernement de Guillaume II, et principalement par sa plus récente période, que ses adversaires affectent de nommer l'ère de zig-zag (*Zickzackkurs*), à cause des inconséquences et des volte-face perpétuelles qu'ils y découvrent.

Son argument fondamental, c'est que, en Allemagne, « la rente du sol a désormais des intérêts opposés non plus seulement à ceux du salaire, mais encore au profit du capital industriel ». Les explications suivantes feront mieux comprendre cette formule un peu abstraite. La crise agraire qui règne en Europe, et presque dans le monde entier, diminue la rente du sol. Or, en Angleterre, par exemple, où la bourgeoisie industrielle et la classe ouvrière ont une grande influence politique, la propriété foncière, qui demeure surtout entre les mains de l'aristocratie, est bien forcée de supporter les dommages causés par la crise régnante, sans pouvoir en rejeter, par la loi, les conséquences sur les autres classes de la population.

En Allemagne, au contraire, et surtout en Prusse, l'aristocratie, qui représente, comme en Angleterre, la propriété foncière, conserve jusqu'ici entre ses mains la prépondérance politique. Nous avons dit que les junkers cantonnés à l'est

de l'Elbe furent toujours le point d'appui de la monarchie prussienne, qui, en retour, cède trop souvent à leurs inspirations et à leur influence. Guillaume II, après avoir paru tout d'abord désireux d'échapper à leur tutelle, est accusé par les partis extrêmes d'avoir repris, au cours de ces dernières années, la pire des traditions de sa maison.

Forts de leur situation prépondérante et de la faveur du monarque, les junkers, menacés par la crise agraire, s'efforcent donc de tout leur pouvoir d'en faire supporter les conséquences par les autres classes de la population. Leur moyen d'action, c'est le protectionnisme effréné qu'ils voudraient imposer au gouvernement de l'Empire. On sait qu'ils ont été jusqu'à réclamer pour l'État le monopole de l'achat et de la vente des céréales, afin de régler à leur gré le cours du blé. Or, la conséquence du protectionnisme à outrance, c'est non seulement la cherté du pain, qui nuit aux travailleurs, mais encore des traités de commerce défavorables avec les autres nations, des guerres de tarifs, et autres circonstances fatales à l'industrie et au commerce. Cette fois, l'aristocratie attaque donc directement dans leurs intérêts matériels non plus seulement les ouvriers, mais aussi la bourgeoisie productrice, qu'elle a vue aussitôt se tour-

ner contre elle (1). Aujourd'hui, cette menace nouvelle, la toute-puissance des junkers, en vient à effrayer la bourgeoisie plus encore que le danger du socialisme, parce que les conséquences en sont bien plus prochaines, et, ajoute M. Kautsky, à qui nous laissons la responsabilité de ce dernier argument, « parce que la classe industrielle comprend que les socialistes, en tant qu'héritiers présomptifs du mode de production actuel, sont intéressés au développement des forces productives : au lieu que les junkers, banqueroutiers acculés à tous les expédients, sont prêts à acheter le moindre retard à leur propre ruine au prix de la ruine économique de la population tout entière ».

Le combat contre les privilèges féodaux que possèdent encore les junkers, cesse donc d'être l'occupation de quelques idéologues ; il devient un

(1) Le *Vorwaerts* constatait récemment une évolution analogue au sein du parti le plus discipliné de l'Empire, le centre catholique, où les intérêts agraires, représentés par les paysans bavarois, tendent à reprendre leur indépendance. L'organe socialiste se félicitait de ce progrès, car, à notre époque, « un parti purement confessionnel est une anomalie. Son unité doit être un jour ou l'autre rompue par les oppositions d'intérêts qui se révèlent dans son sein, aussitôt que les souvenirs d'un Kulturkampf qui réunit toute la population catholique dans une lutte défensive commune contre les attaques de la bureaucratie et pour la liberté de conscience, auront perdu leur puissance favorable à l'union. »

véritable *struggle for life* pour la bourgeoisie, qui a d'ailleurs conquis dans l'État une tout autre influence qu'en 1848 et se voit fort capable de soutenir la lutte.

Ajoutons que l'âme du brave philistin allemand était autrefois un trésor de respect inné pour l'autorité, le monarque et les grands de la terre, chargés par mission providentielle de veiller au bien de la société. Or, si l'on en croit notre auteur, l'ère du zigzag a profondément ébranlé cette candide confiance. Les inconséquences qu'on ne dissimule pas, et qui s'étalent aux yeux de tous, étonnent le bourgeois débonnaire. Il lui paraît même que le zigzag ne porte plus sur le choix du but poursuivi, mais sur les moyens d'atteindre un but unique : l'avantage et la satisfaction de la caste des junkers.

Dans les appréciations que nous avons reproduites, il faut compter avec le parti pris d'un polémiste, qui, à dessein, n'envisage qu'un aspect des faits; il faut y distinguer souvent les boutades malveillantes d'un opposant irréconciliable. Mais les grandes lignes du tableau sont intéressantes à contempler. M. Kautsky attribue encore à l'influence croissante des junkers les tentatives de réaction qui ont marqué ces derniers mois en Alle-

magne : en particulier, la loi restrictive du droit de réunion, que la bourgeoisie nationale libérale a fait échouer, malgré les efforts du gouvernement.

Voici sa conclusion : « La situation actuelle ne saurait durer. Nous marchons à une période de rudes combats politiques, qui peuvent conduire à deux solutions différentes : ou bien à une entière défaite de toutes les forces démocratiques de l'Empire, à une réaction peut-être courte, mais qui fera d'innombrables victimes ; ou bien au rejet définitif des entraves de l'absolutisme et de la féodalité, et à la transformation de l'Allemagne en un État moderne. État qui ne réalisera pas, sans doute, la prépondérance politique du prolétariat, mais qui lui offrira un terrain propre à parvenir, par des voies pacifiques, à cette prépondérance. »

Ces vues, dans leur modération relative, semblent contenir une part de vérité. Ce sont à peu près celles que développait récemment, sous le patronage de la Société fabienne, un conférencier anglais éclairé et impartial, M. Bertrand Russell (1). Sympathique en somme aux revendications de la démocratie allemande, il lui conseillait de restreindre ses efforts à la conquête des libertés politiques,

(1) *German Social Democracy, by Bertrand Russell.* London, 1896.

et au progrès du collectivisme purement économique. On a vu par ces essais que, en paroles du moins, les ambitions de ce parti vont encore actuellement beaucoup plus loin. Sous l'influence de ses hautes visées, il est parfois trop tenté de prendre ses désirs pour des réalités, et l'impartialité de son jugement s'en ressent. Nous espérons pourtant que nos lecteurs n'auront pas trouvé superflues ces indications sur la voie que la conception matérialiste de l'histoire prétend tracer à l'évolution politique chez nos voisins d'outre-Rhin.

IV

En résumé, nous espérons avoir donné quelque idée des résultats possibles de cette théorie, de sa portée et de ses lacunes. Elle a été appliquée avec prédilection à l'histoire de notre pays dans ce siècle, car cette histoire a formé longtemps l'idéal des révolutionnaires de toutes nations. L'école marxiste a montré, au sortir de l'orgie d'agiotage qui signala le Directoire, Napoléon élevé par la bourgeoisie française, comme l'homme le plus propre à assurer ses conquêtes politiques et les

propriétés des acquéreurs de biens nationaux. Elle a vu, dans la chute du colosse, la conséquence non pas de la retraite de Russie, mais de la trahison de cette même bourgeoisie, épuisée dans sa fortune et dans son sang par la folie de conquête, qui s'emparait de son mandataire infidèle. Elle a signalé dans la Restauration le règne de la grande propriété foncière, dans la monarchie de Juillet celui de la bourgeoisie financière, dans la révolution de Juillet la revanche de la bourgeoisie industrielle (1) : puis l'entrée en scène du prolétariat, les sanglantes journées de Juin, et aussitôt le recul de la bourgeoisie effrayée de son œuvre, son alliance par toute l'Europe avec les forces réactionnaires, et le triomphe rapide de la contre-révolution.

Tableau ingénieux, habile et frappant, qui forme le fondement inébranlable des opinions ou des jugements d'un marxiste sur l'histoire contemporaine. Fiers des travaux de leurs maîtres, les adeptes du matérialisme historique célèbrent volontiers la supériorité que cette conception assure à leurs publicistes et à leur presse. On ne saurait nier qu'elle n'excite à approfondir les questions, à inter-

(1) K. MARX, *Die Klassengegensätze in Frankreich.*

roger scrupuleusement les faits, sans s'arrêter aux surfaces et aux apparences. Une femme, Mme Rosa Luxembourg, a, par exemple, publié récemment une magistrale étude sur la transformation profonde qu'a subie l'opinion publique en Pologne au cours de ces dernières années (1). La visite triomphale du Czar à Varsovie en 1897 lui apparaît comme le couronnement d'une évolution rapide qui, en un quart de siècle, aurait réconcilié les classes dirigeantes de la Pologne avec l'absolutisme moscovite, sous le manteau du capitalisme, qui s'éveille dans les deux pays. Cette explication orthodoxe s'imposait aux marxistes, car le spectacle que la Pologne offre aujourd'hui est certes l'un de ceux qui surprendraient le plus les communistes de 1848, s'il leur était donné de le contempler.

Parfois, cependant, leur méthode historique sert moins bien les journalistes marxistes. Un des sujets qui paraissent leur préparer les écueils les plus périlleux, c'est la question d'Orient. Il faut avouer que, sur ce terrain brûlant, les questions de race, de religion, de clientèle jouent un si grand rôle à côté des faits économiques, que la conception ma-

(1) *Neue Zeit*, t. XVI, p. 6. — Voir aussi l'étude très remarquable de KAUTSKY sur *La lutte des nationalités en Autriche*, *ibid.*, t. XVI, p. 17.

térialiste de l'histoire y est d'un emploi plus délicat que partout ailleurs. Marx lui même n'a pas montré jadis dans ce domaine son habituelle perspicacité (1). On a vu, pendant la guerre turco-grecque de 1897, M. Liebknecht hostile aux Hellènes, et M. Bersntein favorable à leur cause. Le premier de ces hommes politiques a dû avouer que, dans cette polémique, la conception matérialiste de l'histoire avait paru jouer le rôle de « bonne à tout faire ».

De même, un socialiste autrichien, s'efforçant récemment d'expliquer toute la politique étrangère des deux grands partis anglais, conservateurs et radicaux, par ce fait que les premiers représentent les intérêts de l'industrie, les seconds ceux de la finance proprement dite, M. Bernstein démontra, par une statistique consciencieuse de la profession des parlementaires britanniques, que l'assertion contraire eût été plus rapprochée de la vérité.

La conception matérialiste de l'histoire cause des embarras plus graves aux disciples trop orthodoxes de Marx (2). Depuis un demi-siècle, l'évolu-

(1) BERNSTEIN, *Die Briefe von K. Marx ueber den Krimkrieg und die Orientfrage.*

(2) Nous avons dit, dans notre Introduction, à quelles con-

tion économique et la concentration du capital ont marché d'une allure beaucoup moins rapide que ne l'avait prévu l'auteur du *Manifeste communiste*. Nous ne voyons pas encore, d'une part, une masse de prolétaires dépouillés de toute propriété, de l'autre, un petit nombre de millionnaires qui auraient concentré entre leurs mains la fortune du monde entier. Les classes moyennes, petits industriels, commerçants, artisans, petits bourgeois, paysans surtout, ont été affaiblies peut-être, mais non pas balayées par le développement de la production capitaliste. Il devient de plus en plus impossible au matérialisme historique de ne tenir compte de leur présence qu'à titre tout à fait transitoire et précaire. Cette conclusion directe, cette application immédiate de la doctrine marxiste agit chaque jour davantage sur les esprits sincères et clairvoyants qui la professent. Elle met en relief l'aspect évolutionniste de la théorie, aux dépens de l'aspect révolutionnaire, dont l'atmosphère particulière au milieu de ce siècle a fortuitement exagéré l'importance (1).

A propos des courageuses déclarations de

clusions nouvelles elle amène ses représentants les plus distingués, MM. Bernstein, Sorel, Lagardelle, par exemple.

(1) Voir SOMBART, *Socialismus und Soziale Bewegung*, 1896.

M. Bernstein, que nous avons cités dans notre introduction, le *Vorwaerts*, sous la signature de son principal rédacteur scientifique, a publié, dans son numéro du 20 février 1898, les lignes suivantes :

« Dans le *Manifeste communiste*, la « théorie de « l'écroulement », contre laquelle s'élève Bernstein, a trouvé son expression la plus nette et la plus conséquente. Au cours des cinquante années d'évolution sociale qui se sont écoulées depuis lors, quelque puissance qu'aient acquise le mouvement ouvrier et ses vues socialistes, les pronostics qui ont été formulés dans cet écrit sur la marche du mouvement et sur la réalisation du but final ne se sont pas le moins du monde justifiés jusqu'à présent. Les catastrophes prédites n'ont pas eu lieu. Le capitalisme a montré une faculté d'adaptation imprévue aux circonstances les plus variées. Sous sa domination, les forces productives se sont développées dans une proportion telle que l'Angleterre industrielle du milieu du siècle ne présenterait, en comparaison de ces dernières, que la taille d'un nain. Pourtant, on a vu diminuer en énergie et en extension les crises commerciales, considérées par Marx et Engels comme démontrant dès lors que les forces productives dépassaient déjà le cadre d'une exploitation capitaliste et bourgeoise,

se sentaient comprimées et entravées par cette forme de production. Et, bien que des portions incommensurables du prolétariat souffrent encore aujourd'hui d'une exploitation honteuse, l'on n'a pas vu s'accomplir la prédiction que l'ouvrier tomberait toujours plus bas avec les progrès de l'industrie, ni que le sort de sa classe dans l'économie capitaliste fût un appauvrissement croissant. Précisément dans la patrie du capitalisme, en Angleterre, le sort d'une grande partie de la classe ouvrière s'est considérablement relevé, sous l'influence de fortes organisations syndicales.

« Enfin, il est devenu évident que la conquête de la puissance politique par le prolétariat prendrait difficilement la forme d'une dictature. Dans la plupart des grands pays industriels règne aujourd'hui la démocratie, forme de gouvernement qui exclut la possibilité du soulèvement armé d'une majorité opprimée. Si l'on suppose normale la suite de l'évolution, la conquête de la puissance politique se confond donc avec celle de la majorité parlementaire, qui exerce une influence prépondérante sur l'administration. Mais, si l'on en juge d'après notre expérience actuelle, cette majorité ne sera pas, dans un temps appréciable, assez forte et assez affermie pour établir une véritable dic-

tature, c'est-à-dire pour gouverner sans compromis, sans avoir égard aux intérêts des autres classes, par des « interventions despotiques », et pour échapper au danger des réactions. Et nous ne parlons pas ici des dangers que ces interventions violentes et soudaines dans le mécanisme économique pourraient entraîner après elles, graves crises de productions et arrêt correspondant du travail, en masse...

« Même la tendance à l'accumulation des capitaux, prémisses essentielles sur laquelle repose la possibilité de la socialisation, ne s'accomplit pas avec l'accélération que l'on pouvait prévoir en 1847, d'après l'état contemporain de la technique et de la concurrence. »

Et voici la conclusion de ces aveux, sur laquelle notre sujet nous impose d'attirer particulièrement l'attention :

« De la sorte, sur le terrain de la conception matérialiste de l'histoire elle-même, qui donne pour base théorique au mouvement ouvrier l'appréciation claire et sans préjugés des rapports économiques et sociaux, sans cesse soumis au changement, sur ce terrain naît la question suivante : quelles sont les conséquences, pour le mouvement et son but final, de ce mode d'évolution que le *Manifeste*

communiste ne pouvait naturellement prévoir? »

Voici la réponse :

« L'objet pour lequel on luttera dans ce grand mouvement d'évolution qu'on peut prévoir pour un avenir prochain, ce ne sera pas la suppression immédiate de la propriété privée capitaliste, la socialisation définitive de la production, mais bien le contrôle social durable, toujours plus étendu, sur les conditions de la production, la restriction de la sphère dans laquelle la concurrence anarchique et, par suite, la propriété privée des capitalistes peut se mouvoir librement... La tendance de ce processus, c'est de restreindre peu à peu, par la diminution de ses droits, le capitaliste au rôle d'un administrateur, pour que l'ouvrier ne soit soumis que dans des limites sans cesse plus étroites aux pratiques de l'exploitation capitaliste, et que les fonctions du capital s'exercent de plus en plus au service de la société, c'est-à-dire de la classe ouvrière... enfin d'enlever au capitaliste peu à peu assoupli sa propriété, désormais sans valeur pour lui, pour la confier à la conduite et à l'administration de la société. »

Voilà donc les résultats actuels de la méthode favorite de Marx. Ils prouvent grandement en faveur de son efficacité, et peut-être surprendraient-

ils moins son auteur qu'on ne serait tenté de le penser au premier abord. C'était un esprit large, et l'entêtement ne fut jamais son défaut, comme nous l'avons vu.

Enfin, en prenant de l'âge, le matérialisme gagne de l'expérience : il est revenu déjà de ses fanfaronnades de jeunesse et de ses ambitions premières (1). M. Antonio Labriola, professeur à l'Université de Rome et l'un des représentants les plus distingués du marxisme en Italie, vient de consacrer à la question qui nous occupe un ouvrage traduit en français en 1897 sous le titre *d'Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*. C'est une œuvre extrêmement fine et pénétrante, mais on ne reconnaît plus guère, dans la pensée qui l'inspire, la conviction communicative d'un Engels, ou la confiance absolue d'un Mehring dans les bienfaits de sa méthode. D'atténuation en atténuation, la conception marxiste est arrivée, chez M. Labriola, à revêtir un aspect qui ne saurait choquer personne. Il en demeure vraiment peu de chose : guère davantage que cette

(1) Pourtant, M. Belfort Bax ayant demandé ironiquement s'il était possible d'exposer l'histoire de la philosophie grecque au point de vue de la conception matérialiste, le docteur Stiglich a relevé le défi, et ce tour de force intellectuel est très suggestif. *Neue Zeit*, t. XVI, p. 19.

vérité de sens commun : la vie matérielle de l'homme exerce une grande influence sur sa conduite et sur ses sentiments (1). Si l'on en croyait le professeur romain, on conclurait même que les partisans de la théorie en ont presque toujours fait abus. Il s'emporte en effet contre « l'inexpérience, l'incapacité et la hâte de certains partisans et propagandistes de cette doctrine. Dans leur empressement à expliquer aux autres ce qu'eux-mêmes ne comprennent qu'à demi, alors que la doctrine elle-même n'est qu'à ses débuts et qu'elle a besoin encore de beaucoup de développements, ils ont cru pouvoir l'appliquer telle quelle au fait historique quelconque qu'ils considéraient, et ils l'ont presque réduite en miettes, l'exposant ainsi à la critique facile et aux railleries de gens à l'affût des nouveautés scientifiques, et autres oisifs de la même espèce (p. 120). »

La critique de M. Labriola porte peut-être plus loin qu'il ne le pense. Mais, quels que soient les

(1) Engels lui-même a écrit à la fin de sa vie : « La production et la reproduction de la vie matérielle sont le moment déterminant dans l'histoire, *en dernière instance*; mais ce serait une absurdité de dire qu'ils agissent seuls. Tout le développement se poursuit dans la forme de l'action réciproque de forces très inégales dont le mouvement économique est la plus puissante, la plus originelle, la plus décisive : il n'y a rien là d'absolu; tout est relatif. » *Devenir social*, t. III, p. 3.

résultats définitifs qu'on puisse porter à l'actif de la conception matérialiste de l'histoire, elle a conquis sa place au soleil par un effort de talent vigoureux et d'analyse pénétrante qui laissera sa trace dans l'évolution de la pensée contemporaine.

FIN.

TABLE

INTRODUCTION.....	v
I. — La littérature enfantine du parti socialiste....	1
II. — Socialisme et féminisme.....	70
III. — Karl Marx dans l'intimité.....	
IV. — L'État dans la société de l'avenir.....	188
V. — Pour la fête du 1 ^{er} mai.....	230
VI. — La littérature contemporaine au Congrès de Gotha (1896).....	257
VII. — Le nouvel Empire allemand et la Conception matérialiste de l'histoire.....	296



FT Seillière, Ernest Antoine
345 Aimé Léon, baron
S45 Littérature et morale

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 15 05 15 004 6